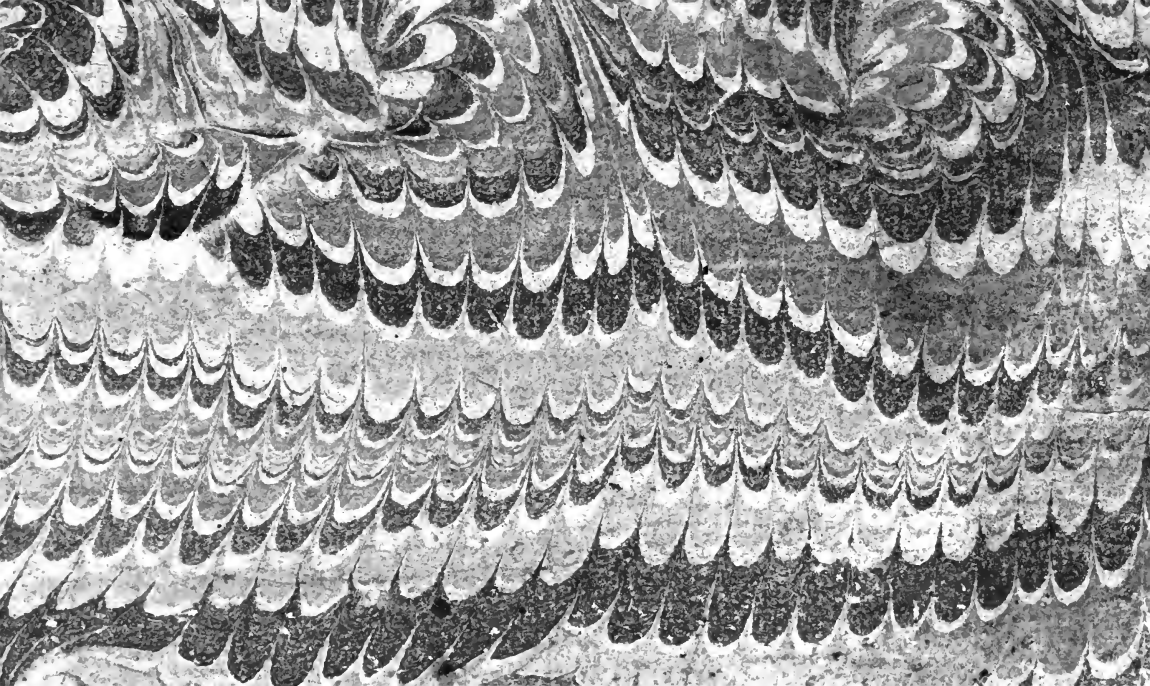
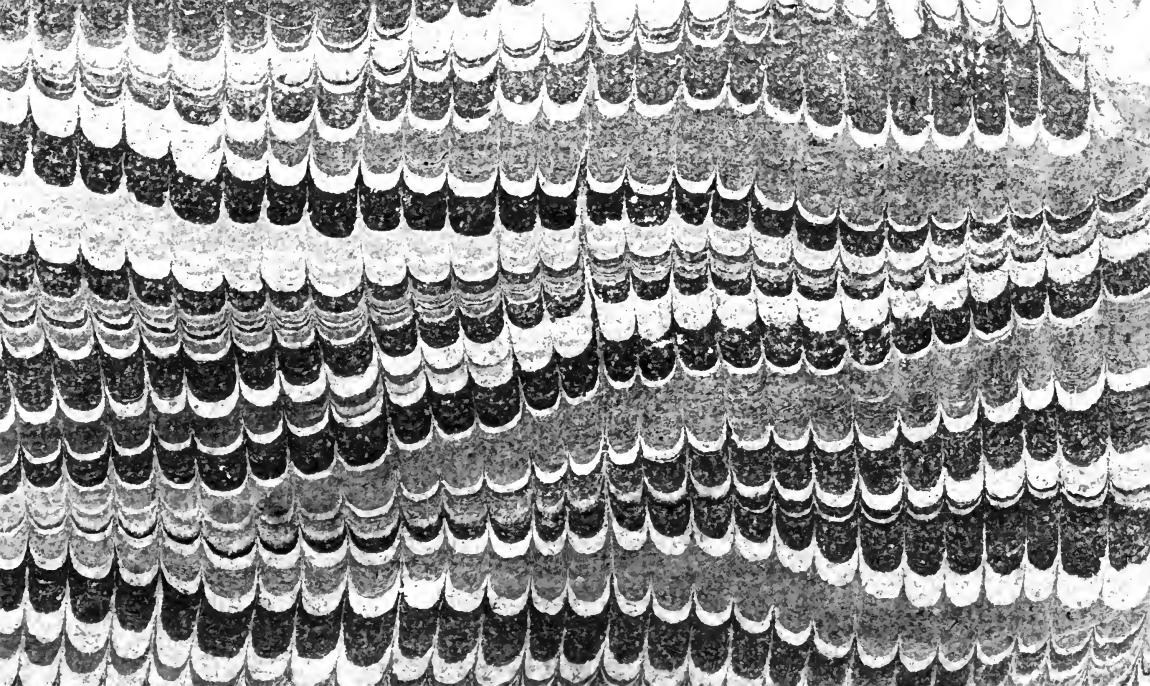
3 1761 03937 7601





Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/theatredemdanche04danc

D 11737

ŒUVRES MÊLÉES

DE

M. DANCHET

De l'Academie Françoise, et de celle des Inscriptions et Belles Lettres.

TOME IV.

374681
23.1.40

A PARIS

Chez { Grangé Libraire au Palais
Robustel et Le Loup } Quay des Augustins.

Avec Aprob. et Priv. du Roy.

MDCC LI.

marvye del. et fecit

PQ
1972
D2
1751
t.4

ŒUVRES DIVERSES.

INVITATION AUX MUSES

Pour célébrer le nouveau regne.

POEME

Prononcé dans l'Académie, le 19 Décembre 1715. au commencement de la Régence.

APRÈS de juſtes pleurs, reprenez l'eſpérance,
Et jouiſſez du ſort qui conſole la France,
Muſes : tournez les yeux vers cet aſtre naiſſant,
Dont l'éclat nous annonce un regne floriſſant :
Chantez un nouveau Roi, qui, dès ſon premier âge,
Des plus hautes vertus vous donne le préſage.
Déja dans ſes regards brille la vive ardeur,
Qui des Rois ſes ayeux augmenta la ſplendeur :
Mais, tandis qu'il apprend à porter par lui-même

Le pénible fardeau de la grandeur ſuprême,
Pour régir ſes états & diſpenſer ſes loix,
Voyez de quel Héros nos deſtins ont fait choix :
Avec les plus beaux traits de la valeur humaine,
La Grece ingénieuſe a peint le fils d'Alcmene ;
Ce vainqueur s'animant ſous un poids glorieux
Soutint d'un bras mortel la demeure des Dieux :
Tel Philippe en nos jours ardent, infatigable,
Prete à ce vaſte empire une main ſecourable ;
Ses ſoins laborieux & ſes ſages projets
Préparent chaque jour le bonheur des ſujets.
La paix, l'aimable paix pour jamais raſſurée,
Nous ramene les jours de Saturne & de Rhée ;
Et bornant tous ſes ſoins à combler nos deſirs,
Par l'oubli de nos maux commence nos plaiſirs.
Pleins du flatteur eſpoir d'une gloire nouvelle,
Les beaux arts ſous Philippe ont ranimé leur zele ;
A l'abri de ſon nom leurs deſirs ſont comblés :
Près de lui dès l'enfance il les a raſſemblés.
La ſçavante Minerve, attentive à l'inſtruire,
Au ſortir du berceau prît ſoin de le conduire ;
Et réunit en lui, doux fruit de ſes leçons,
Des talens partagés entre ſes nourriſſons.
Cherchant à ſon génie une vaſte carriere,
Au ſein de la Nature il porte la lumiere ;
Avare des inſtants trop prompts à s'écouler,
Juſques dans ſon loiſir il ſçut ſe ſignaler :
A l'aide des couleurs & d'un pinceau fidelle,
Ses mains ont ennobli l'art du fameux Coipel.

Son Palais par ſes ſoins offre de tous côtés
De cet art enchanteur les plus rares beautés :
Sur des murs animez * un fertile génie
Conduit encore Enée aux champs de Lavinie :
Triſte jouet des vents & du courroux des Dieux,
Les deffenſeurs de Troye y revivent aux yeux.
Habitez ce ſéjour ſous ces heureux auſpices,
Muſes, dans ſon repos, ſes plus cheres délices :
Sous vos ombrages verts, attiré par vos chants,
Il apprit à former les ſons les plus touchants ;
Quand du fils de Sémele ** il chantoit les conquêtes,
Et les Thébains punis du mépris de ſes fêtes :
Le Permeſſe étonné dans le ſacré vallon
A des accords nouveaux crut entendre Apollon.
Mais ſi du dieu du Pinde il poſſede les charmes,
Il marche tel que Mars au milieu des allarmes.
Bellone, dans ſa Cour viens voir tes favoris
Au comble des honneurs, careſſés & chéris.
Tu dois avec tranſport rappeller la mémoire
D'un jour ſi grand pour toi, pour lui ſi plein de gloire ;
Lorſque tout jeune encore entraîné ſur tes pas
Dans les champs de Steinxerque il ſignala ſon bras ;
Se livrant aux périls d'une ardeur trop rapide,
Il fit trembler d'Arly *** juſqu'alors intrépide ;

* M. Coipel a peint l'Eneide dans la nouvelle Galterie du Palais Royal.

** Penthée, Tragédie, dont M. le Marquis de la Fare avoit compoſé les paroles.

*** Gouverneur de ſon Alteſſe Royale, alors Monſeigneur le Duc de Chartres.

Et surpassant l'effort de nos plus fiers guerriers,
Il courut de son sang embellir tes lauriers.
De ces fameux essais rappelle-toi la suite;
Joignant à la valeur la plus sage conduite,
Sous des murs redoutés affrontant les hazards,
Tu l'as vû pratiquer les leçons des Césars;
Dans Lérida, l'écueil des plus grands Capitaines,
Rendre du fier Germain les espérances vaines.
Toujours victorieux, tant qu'il lui fut permis
De guider nos soldats contre nos ennemis.
Quels secours, quels succès n'en doit-on pas attendre,
Si contre nous l'envie osoit rien entreprendre?
Que l'affreuse discorde, enchaînée aux enfers,
Perde à jamais l'espoir de sortir de ses fers;
Que d'un flambeau coupable elle éteigne le reste;
Et redoute un héros, qui lui seroit funeste.
Connu par sa valeur, il attire les vœux
De tout ce que la France a de cœurs généreux.
Illustre appui des Rois, Guerriers, dont la patrie
Est en droit d'exiger & le sang & la vie,
Le témoin des périls que vous avez bravés,
Est l'arbitre des prix qui vous sont réservés;
Des biens & des honneurs sage dépositaire
Il sçait au vrai mérite égaler le salaire,
Et pour connoître mieux vos glorieux exploits,
De vos plus braves chefs sa prudence a fait choix:
Ceux, à qui vos vertus souvent se sont montrées,
L'intrépide Villars, le généreux d'Estrées
Sçauront bien lui vanter vos pénibles travaux;

Vrais amans de la gloire ils aiment leurs rivaux.
Tandis que de l'état ils prendront la deffenſe,
O ciel, de notre Roi daignez former l'enfance :
Qu'il vous ſoit auſſi cher qu'il nous eſt précieux ;
Que pour notre bonheur il s'éleve à nos yeux,
Comme on voit, ſur les bords d'une onde vive & pure,
Un jeune arbre ſortir des mains de la nature,
Et d'un champ fortuné l'eſpérance & l'amour,
D'un progrès inſenſible augmenter chaque jour.
La Nayade charmée autour de lui s'empreſſe,
De ſon ſouffle amoureux, Zéphire le careſſe ;
Le ſoleil l'animant de ſes feux les plus doux,
Ecarte loin de lui les aquilons jaloux.
Il croît, il s'affermit, & bravant la tempête,
Juſqu'au ſein de la nue il va porter ſa tête ;
Souvent le voyageur dans ſa courſe arrêté,
En admire la force, en vante la beauté ;
Les doux chantres de l'air y trouvent leurs aziles,
Les paſteurs entourés de leur troupeaux tranquiles
Sous les ombrages frais de ſes vaſtes rameaux
Célebrent leur bonheur au ſon des chalumeaux.
Tels puiſſions-nous longtems, ſous notre auguſte maître,
Jouir des jours ſereins qu'il nous fait déja naître :
Du Prince & des ſujets ; Ciel, rendez-vous l'appui,
En conſervant Philippe & pour nous & pour lui.

LA NAYADE DES THUILLERIES,

Sur l'heureux rétabliſſement de la ſanté du Roi.

POEME

Récité à Sa Majeſté le 18 Août 1721.

LE fleuve, dont les eaux tranquilles
Embelliſſent le ſein de la Reine des Villes,
Avoit quitté ſa ſource, & viſitoit ſes bords:
Il arrive, il entend mille cris d'allegreſſe;
Et voit tout Paris qui s'empreſſe
A faire de ſa joie éclater les tranſports.
Surpris, il s'arrête; il appelle
Du Palais de nos Rois la Nayade fidelle;
Nymphe, qui par le choix des Dieux,
Partageant les honneurs de Zéphire & de Flore,
Dans ces jardins délicieux,
Baignez les jeunes fleurs, & les preſſez d'éclore,
Parlez, de quels concerts retentit ce ſéjour?
Quels feux, transformés en étoiles,
Dans l'abſence du Dieu du jour,
Ont de la nuit obſcure écarté tous les voiles?
D'où naiſſent ces plaiſirs, ces danſes, ces feſtins?
De quels nouveaux bienfaits nous comblent les deſtins?

Dieu de ces bords, dit-elle, à quels torrens de larmes
Succedent les ris & les jeux !
Hélas ! vous êtes trop heureux,
D'avoir ignoré nos allarmes !
Notre Roi, notre eſpoir, nos plus cheres amours,
Ce reſte précieux du plus grand des Monarques,
Ce Prince... j'en frémis, nous avons vu ſes jours
Menacés du ciſeau des Parques !
Vous frémiſſez vous-même, ah ! quels troubles affreux
Agitoient ſon peuple fidelle,
Aux moments qu'une ardeur cruelle
Pour cette tendre fleur faiſoit craindre ſes feux !
Tel qu'un Lis, la gloire de Flore,
Qu'en naiſſant l'Aurore embellit,
Sitôt que du Midi la chaleur le dévore,
Perd ſon éclat & s'affoiblit ;
Déja ſa tige languiſſante
Succombe ſous le poids de ſa tête mourante ;
Tel, ce Prince charmant, digne préſent des Dieux,
Perdoit tous les attraits dont il brille à nos yeux :
Je ne vous dirai point la douleur répandue,
La terreur portée en tous lieux,
Les pleurs d'une Cour éperdue :
Eh ! de quelles couleurs peindrois-je Villeroi
Plus languiſſant encor, plus mourant que ſon Roi ?
La valeur du Guerrier, ni la raiſon du Sage
Ne parent point de ſi grands coups ;
Il croit voir les Deſtins jaloux
Prêts à lui ravir ſon ouvrage.

Un regard, un ſoupir de ſon Prince accablé
Pénetre ſon ame ſenſible !
Il ſe trouble, il pâlit à ce péril terrible,
Le ſeul où ſon cœur ait tremblé.
Et toi, * qui nous a fait admirer ta prudence,
Lorſque de notre Roi tu cultivois l'enfance,
Et préparois ſon jeune cœur
A ce qui doit un jour faire notre bonheur,
Quelle mere jamais livrée à la triſteſſe,
Voyant dans ſon effroi le bucher préparé
Pour un fils expirant ſeul fruit de ſa tendreſſe,
Sentit de plus de traits tout ſon ſein déchiré ?
Mais pourquoi rappeller ces images cruelles ?
Des horreurs du trépas notre Roi ſort vainqueur :
Il a déja repris ces graces naturelles
Qui lui ſçavent ouvrir tous les chemins du cœur.
Chantez, Muſes, chantez : il aime à vous entendre :
Le plus cher de vos favoris **
Soigneux de le former dès l'âge le plus tendre,
Lui fait de vos talens connoître tout le prix.
Vous le verrez bientôt ſur cette heureuſe rive,
A la douceur de vos chanſons
Prêter une oreille attentive ;
Excitez tous vos nourriſſons :
Qu'à lui plaire chacun s'empreſſe ;
Mais ne l'occupez point par de frivoles ſons :

* Madame la Ducheſſe de Vantadour.

** M. l'Evêque de Fréjus.

Sous l'attrait du plaiſir montrez-lui la ſageſſe,
Et juſques dans les jeux tracez-lui des leçons :
Peignez les vifs tranſports que la France déploye,
Et lui faiſant voir notre amour,
Source unique de notre joie,
Dites-lui qu'il nous doit le plus tendre retour.
Ce n'eſt point la magnificence,
Ni la gloire des grands exploits,
C'eſt l'amour mutuel des peuples & des Rois
Qui d'un trône éclatant affermit la puiſſance.
Qu'à regner dans les cœurs il borne ſes projets,
Nous l'aimons, notre amour eſpere
Qu'il gouvernera ſes ſujets,
Moins comme Roi que comme Pere.
Nymphe, n'en doutez point : il comblera nos vœux ;
S'écrie à ce récit le Fleuve de la Seine ;
Favorables Deſtins, puiſſance ſouveraine,
Qu'il vive ſeulement, & nous ſommes heureux.
Vous, Nymphe, marquez votre zele,
Raſſemblez à ſes yeux les innocens plaiſirs :
Le ciel le rend à nos deſirs,
Je cours au Dieu des Mers en porter la nouvelle.

VERS

Pour le Sacre de Louis XV.

LA FRANCE ET LA RELIGION.

Fille du Dieu vivant, Mere des vrais fideles,
O toi, qui de l'erreur déchirant le bandeau,
Nous montres par l'éclat de ton divin flambeau
Le séjour où tu nous appelles :
Sainte Religion, vole, descend des cieux,
Préside à l'appareil de cette auguste fête :
Un jour si solemnel t'apprête
Des objets dignes de tes yeux.
Dans ce Temple, où couvert de gloire,
Clovis vint le premier déposer dans tes mains
La dépouille des fiers Germains,
Et les lauriers de sa victoire :
Au pied de ces Autels, où, docile à ta voix,
Par de célestes dons il reçut l'assurance
Du bonheur constant de la France,
Et de la grandeur de ses Rois :
Contemple un jeune Prince enflammé de ton zele ;
C'est le pur sang du saint Héros,
Que l'Egypte autrefois vit traverser les flots
Pour combattre un peuple infidele :

Voi briller dans ſon ſucceſſeur
Ses mœurs, ſes vertus, ſon courage;
Par les mêmes ſermens la pieté l'engage
A ſe rendre à jamais ton zelé deffenſeur.
L'héréſie en frémit, la diſcorde fatale
Dans l'éternel nuit eſt forcée à rentrer,
Et le duel armé par la rage infernale
Sous le nom de l'honneur ceſſe de ſe montrer.
La Juſtice, la Foi, la Force, la Prudence,
Divines compagnes des Rois,
Vont au ſein de la paix faire fleurir les loix,
Le ferme appui de l'innocence.
Qu'avec elle toujours concertant ſes projets,
Louis conſacre ſa mémoire;
Qu'il n'ait pour objet que ta gloire,
Et le bonheur de ſes ſujets.
Que les mêmes conſeils, qui dans ſon premier âge
Seryirent à former ſon eſprit & ſon cœur,
Dans l'art de gouverner achevant leur ouvrage,
De l'empire des Lis augmentent la ſplendeur.
Que bientôt une Reine, en qui la vertu même
Brille des plus aimables traits,
Par tous ſes ſentimens digne du rang ſuprême,
Comble nos plus ardens ſouhaits.
D'un heureux Himenée où notre eſpoir ſe fonde,
Puiſſent naître des fruits, l'ornement précieux
Du plus brillant trône du monde
Et le gage aſſuré de la faveur des Cieux.

AUX CITOYENS DE PARIS.

Sur le paſſage du Roi par ſa ville Capitale, au retour du Sacre.

ODE

Prononcée à Sa Majeſtée, & recitée enſuite dans l'Aſſemblée publique de l'Académie Françoiſe, le 3 Décembre 1722.

CE jour à vos regards rend votre auguſte Maître ;
Venez, accourez tous habitans de ces lieux :
Les tranſports qu'en vos cœurs ſa préſence fait naître,
Peuvent éclatter à ſes yeux.

Venez, plus que jamais empreſſés à lui plaire ;
Il s'eſt à votre ſort uni par de ſaints nœuds :
Le ſerment qui l'engage eſt d'être votre pere,
Et de rendre vos jours heureux.

Les nouveaux dons des cieux, ſa bonté naturelle ;
Du plus doux avenir tout vous permet l'eſpoir ;
Commencez à goûter pour prix de votre zele,
Le charme flatteur de le voir.

Prince, enfin ton retour a rempli notre attente,
Il a dans tous les cœurs ramené les plaiſirs :
Telle aux champs déſolez eſt la ſaiſon naiſſante
De Flore & des jeunes Zéphirs.

L'artiſan qui te voit benit ſa deſtinée,
Il remporte en ſon ſein ton viſage tracé ;
Des pénibles travaux d'une longue journée
Le ſouvenir eſt effacé.

Du plaiſir de ta vue une mere attendrie
Te montre à ſes enfans, & les larmes aux yeux
Leur dit : *Vous le voyez, l'eſpoir de la patrie,*
Où vous ont fait naître les Dieux.

Mes enfans, c'eſt pour vous que ſon regne commence ;
Si je ne puis, hélas ! voir un regne ſi beau :
Vous vivrez trop heureux d'être ſous ſa puiſſance ;
Je crains moins la nuit du tombeau.

Vous ne m'y ferez point ouir de voix plaintives :
La probité, l'honneur reprennent tous leurs droits ;
Du terreſtre ſéjour les vertus fugitives
Reviennent ſous l'appui des loix.

Le cœur du Souverain ſera leur premier Temple ;
Elles vont l'éclairer dans ſes nobles projets ;
Un Roi, qui des vertus eſt lui-même l'exemple,
Les inſpire à tous ſes ſujets.

Prince, un pere à ſon tour excite le courage
D'un fils, que ſes leçons pour toi ſeul ont formé :
Mon fils, dit-il, *ſervez dans l'ardeur de votre âge*
Un Roi ſi digne d'être aimé.

Au milieu des lauriers, né d'un ſang intrépide,
Si LOUIS eſt contraint à livrer des combats,
Notre ſeul intérêt lui ſervira de guide,
La juſtice armera ſon bras.

A ſuivre ſes drapeaux mon amour vous convie ;
Que de votre devoir rien ne borne le cours :
Montrez-vous toujours prêt à donner votre vie
Ou pour ſa gloire ou pour ſes jours.

De ton peuple, grand Roi, c'eſt l'image fidele ;
Plein de la même ardeur j'oſe ici te l'offrir :
Quand il montre pour toi tant d'amour, tant de zele ;
Pourrois-tu ne le pas chérir.

Fais voir par des bienfaits d'éternelle durée,
Que pour notre bonheur les deſtins t'ont donné :
Aime la paix, les arts ; de Saturne & de Rhée
Rend nous le ſiecle fortuné.

VERS

Prononcés au Roi, sur le jour de la naissance de S. M. le 15 Février 1722.

PRINCE, le jour de ta naissance
Pour nous fut un jour fortuné :
Déja tes sentimens changent en assurance
L'espoir qu'ils nous avoient donné.

Docile aux leçons les plus sages,
Tendre, compatissant au sort des malheureux,
Tu fais tes premiers soins de remplir les présages
Dont le ciel a flatté nos vœux.

Qu'à jamais l'Eternel, à l'ombre de ses aîles,
Affermisse ton Trône & protege tes jours;
Et que des Rois chéris les compagnes fidelles,
La Justice & la Paix en illustrent le cours.

Que les Beaux Arts, au sein de tes Etats tranquiles,
Méritant cet amour que tu montres pour eux,
Rendent par des progrès utiles
Tes peuples encor plus heureux.

Les fameux Conquérans, dont la prompte victoire
Au bout de l'univers couronna les projets,
N'égalent point un Roi qui fait toute sa gloire
Du seul bonheur de ses sujets.

VERS

Recités au Roi, sur la convalescence de Sa Majesté, le 28 Novembre 1728.

PRINCE, l'Europe entiere à tes jours s'intéresse,
Elle a ressenti notre effroi
Et partage aujourd'hui les transports d'allégresse
Que de tendres sujets font éclater pour toi.
Un héros vertueux, que la sagesse inspire,
N'est pas pour conquérir obligé de s'armer;
C'est sur tout l'Univers étendre son Empire,
Que de sçavoir s'en faire aimer.

EPITRE.

Madame de Barbezieux, pendant un séjour qu'elle fit à Maubuisson, écrivit cette Lettre à Madame la Duchesse; elles ont été élevées ensemble dans le Couvent.

RETIRÉE en ces lieux, où, par mille détours,
L'Oise vient embellir l'agréable retraite,
Qui vit couler nos premiers jours,
Dans une paix la plus parfaite,
J'ose avec vous m'entretenir.

Ce qui vous doit encor surprendre d'avantage;
Pour vous en rappeller le tendre souvenir,
J'ose des Doctes Sœurs employer le langage.

Quel orage sur moi va bien-tôt éclater,
Et de quel air me vont traiter,
Les Docteurs fameux du Permesse,
Qui sont près de vous chaque jour,
Et qui, pour plaire à votre Alteſſe,
En langage des Dieux vous font faire la cour?
Au nom de Malézieu, d'une frayeur extrême,
Je sens mon esprit pénétré.
Un pécheur, endurci sur la fin du Carême,
Craint moins l'approche du Curé.

Eh quoi ! dira d'abord l'Auteur de Pénélope, *,
Croit-on que Pégase galope,
En faveur du premier qui veut le faire aller ?
Ce n'est point Apollon qui m'a servi de Maître.

Que mes vers soient bons ou méchans,
Au défaut de l'esprit le cœur les a fait naître ;
L'Amour qui les dictoit vous les rendra touchans.
Je vis dans une solitude,
Où mon cœur a formé la flatteuse habitude,
De vous aimer & de vous voir ;
J'y dois faire ma seule étude,
Des vertus & de mon devoir.
Mais malgré les efforts d'une ferveur nouvelle
J'y ressens un penchant trop doux ;
Sans cesse vers la Cour un charme me rappelle.
Mais, si vous en croyez un cœur tendre & fidéle,
Ce charme est d'être auprès de vous.

* On donnoit ce nom à M. de Malezieu, M. l'Abbé Genest.

inclination, j'aurois fait detacher de ma chaise percée mon gros diamant de 74 millions pour vous l'envoyer : mais comme j'ai appréhendé qu'il ne fut pas estimé en France à beaucoup près de ce qu'il vaut, je l'ai laissé en place jusqu'à ce que j'aie appris s'il pourroit vous agréer, & je me suis borné à vous envoyer une Pierre de couleur, qui servoit de pendant d'oreille à mon Eléphant Favori.

Si de pareils présens vous font quelque plaisir,
Et si vous faites cas de ces galanteries,
Mon bel Enfant, vous n'aurez qu'à choisir.
Disposez de mes pierreries ;
Il n'est point de présent de si grande valeur,
Que l'est l'offrande de mon cœur :
Acceptez-le, aimable personne ;
Il est constant ; je vous le donne.

RÉPONSE.

La Veuve Paiſible, Sultane Gauloiſe ; à l'Empereur des Empereurs, le Grand-Aureng-Zeb, le Bien-Aimé du Prophète, l'Emir des Emirs, la joie des Cieux, & les délices de la Terre, Roi de Golgonda & de Viſapour.

SEIGNEUR, par quel charme invincible,
Vos tendres ſentimens ont-ils troublé mon cœur?
Depuis long-tems, Veuve paiſible,
A vivre ſans amour je fixois mon bonheur.
Je craignois les ſoupirs, les ſoupçons, les allarmes,
Cortége que ce Dieu fait voler ſur ſes pas;
Et je me refuſois à ſes trompeurs appas,
Source de tourmens & de larmes.
L'amitié m'uniſſant de ſes nœuds les plus forts
Avec une Auguſte Princeſſe,
Qui des Dieux en naiſſant reçut mille tréſors,
Sembloit fermer mon cœur à toute autre tendreſſe;
Je l'aimois, j'en faiſois mon bonheur ſouverain:
Nul préſent ne pouvoit me plaire,
S'il ne me venoit de ſa main.
Je rougis en ce jour d'éprouver le contraire;

DANS un tems que les Pierres de couleurs étoient à la mode, & que toutes les Dames en vouloient avoir, Madame la Ducheſſe du Maine envoya à Madame de Barbezieux une Bague de rubis, de la part du Grand-Mogol, avec une Lettre. Ce préſent fut porté par un homme inconnu habillé en Turc. L'Ouvrage ſuivant eſt de M. de Malézieu. Quelques jours après que Madame de Barbezieux eût reçu les Vers, elle envoya la Réponſe qui eſt après la Lettre de Madame la Ducheſſe du Maine. C'eſt M. Danchet qui l'a faite.

L'Empereur des Empereurs, le Grand-Aureng-Zeb, le Bien-Aimé du Prophéte, l'Emir des Emirs, la joie des Cieux, & les délices de la Terre, Roi de Golgonda & de Viſapour, le Souverain des cent quatre-vingt-treize Provinces Fortunées qui ſont la crême de la Grande Aſie. A la plus gracieuſe & gentille Veuve qui ſoit en tout l'Empire des Francs, la Perles des Dames Occidentales, le Diamant des Sultanes Gauloiſes, l'Allégreſſe des Allégres.

SALUT.

INcomparable & gente Veuve,
Qui valez cent fois mieux qu'une fille bien neuve,
Moi, Monarque qui tiens ma cour,
Dans les climats heureux où commence le jour,
Souverain des vaſtes campagnes,
Que le Gange traverſe à flots précipités,
Dominateur de ces riches montagnes,
Qui cachent le Rubis dans leurs concavités;
Je vous dépêche un Eunuque fidéle,
Pour vous donner des marques de mon zéle.
Si ce rubis-ballais dont je vous fais porteur,
Peut tenir dans vos mains une place honorable,
Je regarderai cet honneur;
Comme un tréſor ineſtimable,
Et m'en eſtimerez plus heureux mille fois,
Que d'avoir pour ſujets une foule de Rois.

J'ai appris, par la voix de la Renommée, que les Dames Françoiſes, attachées plus que jamais à faire grand cas de ce qui ne le mérite guères, préférent les Pierres de couleur aux Diamans, & que toutes leurs parures ne ſont plus compoſées que d'Aigues Marines, Rubaſtes, Péridors. J'ai donc penſé qu'il falloit me conformer à la mode; car ſi j'avois ſuivi mon

Un rubis enchante mes yeux ;
Et c'eſt moins ſa flâme brillante
Qui me l'a rendu précieux,
Que la main qui me le préſente.

Ce plaiſir trop charmant, dont mon cœur eſt flatté,
Offenſe une Princeſſe aimable ;
C'eſt la ſeule infidélité
Dont mon amitié ſoit capable.

Mais je n'ai pû vous réſiſter,
Et vous dérober votre gloire.
Seigneur, c'étoit une victoire
Que ſeul vous pouviez remporter.

Il a même fallu, pour cauſer ma foibleſſe,
Que l'Amour ſe ſervit d'adreſſe
Dans cet écrit charmant qui me peint votre ardeur ;
Il me fait remarquer cette délicateſſe,
Cet eſprit enjoué qui brille en ma Princeſſe ;
Et c'eſt un ſur moyen de ſoumettre mon cœur.

Je trouve en vos diſcours mille douceurs parfaites ;
Qu'en elle ſeulement je croyois découvrir ;
Comme elle, aux préſens que vous faites,
Vous donnez tout le prix par l'art de les offrir.

Si pour mieux expliquer votre flâme nouvelle,
Vous voulez employer le langage des Dieux ;
On diroit qu'Apollon vous inſpire comme elle,
Et vous fait ſurpaſſer Geneſt, & Malezieux.

Ces noms ne vous ſont point étranges ;
Je croi qu'ils ſont connus juſques dans votre Cour ;
Et que Golconde & Viſapour,
Chantent comme nous leurs louanges.

Contre tous vos talens quel cœur pourroit s'armer ?
Pour me rendre à vos ſoins je deviens infidelle ;
Je me croirois plus criminelle,
Si je me défendois, Seigneur, de vous aimer !

Gardez tous les tréſors qu'enferme votre Empire :
Je n'en veux point à la grandeur ;
L'offre que me fait votre cœur,
Eſt l'unique bien où j'aſpire.

Pour me marquer vos tendres ſoins,
Banniſſez des préſens l'injurieux uſage :
Mais ſongez, en me donnant moins,
A m'aimer encor davantage.

MADAME D'ARTAGNAN

Envoya à Madame la Ducheſſe du Maine une Ecritoire de la Chine, avec ces Vers :

LEs Héros de qui vous ſortez,
Princeſſe, aux plus lointains rivages,
Par leurs exploits ſont reſpectés ;
La Chine leur rend des hommages,
Ainſi qu'à ſes Divinités.
Mais s'ils ſont connus par leurs armes,
Votre nom égale le leur :
Et ce qu'ils font par leur valeur,
Votre eſprit le fait par ſes charmes.
Tout Pekin ſçait qu'en votre Cour
Des Arts que cultiva la Grèce,
Regne le véritable amour ;
Et que les Nymphes du Permeſſe,
Ont choiſi Scéaux pour ſéjour.
Il ſçait que de tous les ouvrages,
Vous connoiſſez le juſte prix,
Qu'Apollon & ſes Favoris,
Attendent toujours vos ſuffrages,
Pour être ſûrs de leurs écrits.

Il ſçait que vous-même formée
Dans l'art d'écrire & de penſer,
D'une noble ardeur animée
Pouvez encor les ſurpaſſer.

Les Arts dont Pekin fait ſa gloire,
Ont pris ſoin de vous préparer
De quoi conſerver la mémoire,
De ce qui vous fait admirer.

Le Dieu des Muſes vous inſpire
Proſe polie, & tendres vers,
Recevez de quoi les écrire;
Ils ſont dignes de l'univers.

Reconnoiſſons une Déeſſe,
Qui de Salpétria prend le ruſtique nom ;
Sans doute c'eſt une Déeſſe ;
Ou c'eſt une illuſtre Princeſſe,
De l'Auguſte Sang de BOURBON :
Sous cette perfide apparence,
Pourquoi vouloir tromper nos yeux ?
Ce déguiſement nous offenſe ;
Sommes-nous le jouet des Dieux ?
Palais ſuperbe & ſolitaire,
Chantilli, tranquille ſéjour,
Qu'un Prince quelquefois préfére
Aux charmes pompeux de la Cour :
Arbres épais, forêts profondes,
Prez, fontaines, ruiſſeaux, & vous qui ſous les ondes,
Semblez vous cacher à nos yeux,
Quand ce Prince a quitté vos paiſibles rivages ;
Et qui, pour célébrer ſon retour dans ces lieux,
Lancez vos eaux juſques aux Cieux,
Et courez à l'envi lui rendre vos hommages :
Jeunes Divinités, Nayades, dites-nous
Quelle eſt cette aimable Déeſſe,
Quelle eſt cette nouvelle Hôteſſe
Qui vient habiter parmi vous.
Vallons, agréables prairies,
Sombres réduits, antiques bois,
Vous qui la voyez quelquefois,
Ici ſur ces rives fleuries :

Raſſembler les jeux & les ris,
Et par de doctes railleries,
Confondre les plus grands eſprits ;
Quelle eſt cette aimable Déeſſe,
Quelle eſt cette nouvelle Hôteſſe ?
Eſt-ce donc ainſi que les Dieux
Aiment à venir dans ces lieux,
Se jouer de notre foibleſſe ?
Oüi, Jupiter lui-même a quitté la ſplendeur,
Et ſouvent ſans éclat eſt venu ſur la terre,
Cacher aux mortels la grandeur:
De ſes feux & de ſon tonnerre
L'Amour vainqueur l'a déſarmé :
En précieuſe pluye on l'a vû transformé.
Si le maître des Dieux avoit voulu deſcendre
Avec tout l'appareil de ſa divinité :
Son éclatante Majeſté,
Eût réduit les mortels en cendre.
Mais d'un indigne changement
Je vois avec horreur le criminel uſage ;
Il deſcend de ſa gloire, & vient timide Amant,
Auprès d'un objet qui l'engage,
Faire l'aveu honteux d'un amoureux tourment.
O vous, adorable immortelle,
Lorſque vous venez ici bas ;
Des vertus la troupe fidelle
Se range autour de vous, ſe joint à vos appas :
Et votre Compagne éternelle,
La pudeur ne vous quitte pas.

CHANSON.

Pour Madame la Ducheſſe du Maine, qui étoit habillée en Maſquée, pour aller au Bal.

Sur l'Air : *De Joconde.*

PRINCESSE ne vous plaignez pas,
S'il eſt mille coupable ;
Tout va céder à des appas
Si doux, ſi redoutables :
Les cœurs les plus audacieux,
Vous rendront tous les armes ;
Sans connoître le ſang des Dieux,
Ils connoîtront vos charmes.

TRADUCTION DE LA PIÉCE DE S.

Intitulée SALPETRIA.

QUELLE eſt cette jeune Beauté ;
Qui d'une céleſte origine
Dépouille la noble fierté,
Et vient ſous un nom emprunté
Nous cacher ſa race divine ?
C'eſt en vain que ce changement :
Nous offre une trompeuſe image,
On la reconnoît aiſément
Aux traits charmans de ſon viſage.

Ces graces, ces attraits ſi doux,
Que la Mere de la tendreſſe,
Venus ne pourroit voir ſans un deſir jaloux ;
Ces beaux yeux ſi ſûrs de leurs coups ;
Ne nous prouvent que trop que c'eſt une Déeſſe.

Elle quite l'éclat d'une brillante Cour,
Et ſous les traits d'une mortelle
Vient goûter la douceur nouvelle
Des innocens plaiſirs d'un champêtre ſéjour.

Lorſque cet Aſtre de lumiere,
Cet éternel flambeau qui brille dans les Cieux,
Pour ne point offenſer notre foible paupiere,
Sous un nuage épais ſe dérobe à nos yeux,
Il ne nous cache point ſa clarté toute entiere:
Il ne ſçait qu'adoucir ſes traits.

Ainſi quand vous voulez paroître,
Pour ne point éblouir vous cachez vos attraits,
Mais leur éclat s'échappe & vous fait reconnoître.

Venus avoit vos yeux, vos cheveux & vos mains,
Lorſque ſortant du ſein de l'onde,
Elle vint ſe montrer au monde;
Et ravir le cœur des humains.

Sans cette modeſtie extrême,
Qui cache toutes vos vertus;
Auſſi charmante que Venus,
On vous prendroit pour elle-même.

La Mere des Amours ne ſçauroit ſe vanter
Que du vain titre d'être belle;
Et l'on ne vit jamais en elle,
Le ſçavoir que partout vous faites éclater.

La beauté ne vous rend point vaine;
Et vous exercez ſans rigueur,
Votre puiſſance ſouveraine;
Belle Princeſſe, aimable Reine,
Vous commandez avec douceur,
Et l'on vous obéït ſans peine.

Près de vous il n'eſt point de rigoureux devoir ;
On ne ſçauroit jamais s'en plaindre :
En uſant de votre pouvoir,
Vous craignez de vous faire craindre.
Tandis que je parlois ; à mes yeux éblouis,
La Déeſſe vient de paroître ;
Et me fit à l'inſtant connoître
Qu'elle étoit du Sang de Louis.
Alors le Dieu puiſſant que ma gloire intéreſſe ;
Apollon par un mot finit mon embarras :
Non, non, tu ne te trompes pas,
Dit-il en ſouriant : oüi, c'eſt une Déeſſe :
Il eſt des Dieux au Ciel, il eſt en ici bas.

TRADUCTION

TRADUCTION

DE LA PIÉCE DE S....

INTITULÉE:

Poeta mulctatus à Muſis, quòd Vinum Belnenſe Caſtaliis Fontibus antè poſuerit.

L'Hiver nous fera-t-il une éternelle guerre ?
Toujours de ſes frimats couvrira-t-il la terre ?
N'avons-nous pas aſſez reſſenti ſa fureur ?
Les triſtes Aquilons portent partout l'horreur :
Le fleuve de la Seine, enchaîné dans ſes rives,
Voit ſon urne rompue & ſes ondes captives.
Son front eſt dépouillé des aimables roſeaux,
Qui de leur verte cime embelliſſoient ſes eaux.
De neige & de glaçons ſa tête blanchiſſante,
Ne peut en ſoutenir la charge trop peſante ;
Vainement ſous ſes flots il cherche à ſe cacher,
De mille fers ſecrets il ſe ſent attacher ;
Il fait pour s'affranchir des efforts inutiles :
Ce fleuve l'ornement de la Reine des villes,
Que n'agueres on voyoit dans ces ſuperbes lieux,
Conduire dans nos ports des vins délicieux,
De tous les Dieux en vain implore l'aſſiſtance :
D'Apollon outragé n'eſt-ce point la vangeance ?

Ce Dieu, jaloux des droits de ſes ſacrés côteaux,
Veut punir le mépris que j'ai fait de ſes eaux.

Quoi donc les vins frians, qui flattoient mon attente,
Que pour prix de mes vers la Bourgogne obligeante,
M'envoyoit ſur la Seine à l'aide des Zéphirs,
Arrêtés par l'hiver, tromperont mes deſirs!
Je ſerai donc privé de ce jus délectable,
Qui feroit le plaiſir & l'honneur de ma table?
Ciel! contre le Printems quel aſtre courroucé,
Tient encore en ſon lit ce grand fleuve glacé?
Toi qui venois auſſi coulant d'intelligence,
Chez les peuples voiſins apporter l'abondance,
Fleuve autrefois ſi beau, Marne, l'hiver affreux,
Te retient gémiſſant dans ſes fers rigoureux:
Il ne t'eſt plus permis de t'unir à la Seine:
Quel crime a mérité cette cruelle peine?
Ces flots, que par mes chants j'ai forcé tant de fois
A ſuſpendre leur cours pour entendre ma voix,
Injuſtement contraints d'expier mon caprice,
Seroient-ils condamnés à ce fatal ſupplice?

Je me plaignois ainſi de la rigueur des Dieux:
Lorſqu'un nuage offrit une troupe à mes yeux.
Je crus que les neuf Sœurs, objets de ma tendreſſe,
Venoient comme autrefois conſoler ma triſteſſe.
Mais, Dieux! quel changement? leur viſage en fureur,
Et leurs yeux irrités me glacerent d'horreur.

Calliope, à mes vœux autrefois favorable,
Ne me regardoit plus que d'un air formidable.
Insultant à mon trouble, & d'un air dédaigneux
Me donnant à la fois mille noms odieux,
Son courroux étouffa cette céleste flâme,
Qu'elle avoit elle-même allumée en mon ame.
Je ne me sentis plus cette vivacité,
Dont mes vers empruntoient leur force & leur beauté.
Je la vis par ces mots condamner mon audace:
Tu préféres le vin aux sources du Parnasse?
Dit-elle, quoi perfide, as-tu donc pû quitter
Les lieux, qu'avec plaisir tu venois fréquenter?
Ces lieux, où tu puisois ce sublime génie,
Qui t'inspiroit des vers la divine manie,
Et qui, te conduisant loin des prophanes yeux,
Quoi qu'en un corps mortel, t'élevoit dans les Cieux?
Jeune, on t'a vû venir dans nos bois & nos plaines,
Réver utilement au bord de nos fontaines;
Désormais que les ans ont glacé ta vigueur,
Chérissant de Bacchus la grossiere liqueur,
Mépriſe, j'y consens, les Ondes du Permesse:
Qu'importe qu'Apollon à tes vers s'intéresse?
Bacchus sçait exciter de plus nobles transports;
Avons-nous jusqu'ici secondé tes efforts?
Et de quoi t'a servi notre puissance vaine?
Vers le fils de Séméle un beau penchant t'entraîne,
Le Vin te tiendra lieu de Muse & d'Apollon,
Et Dijon fera plus que le sacré vallon.

C'eſt-là que de tes vers tu ſoutiendras la gloire.
Les braves Bourguignons t'apprendront à bien boire.
Eprouve cependant que les Dieux immortels
Peuvent, quand il leur plaît, punir les criminels :

Par l'ordre d'Apollon, les vents impitoyables
Ont briſé, tu le vois, leurs antres effroyables :
Ces fiers ſujets d'Eole, échappés de leurs fers,
Ravagent la campagne & regnent dans les airs ;
Conduiſant après ſoi les frimats, la froidure,
L'Aquilon furieux déſole la Nature.
Le Fleuve en vain frémit de leurs bruyans combats :
Il ſe cherche en ſon lit, & ne ſe trouve pas.
Son ennemi pourſuit ſes ondes fugitives,
Il le preſſe, il le glace, & l'attache à ſes rives.
En ce funeſte état il voit de toutes parts,
Sur les flots endurcis des chevaux & des chars :
Déſeſpéré, confus, il voit dans ſa diſgrace
Une inſolente troupe inſulter à ſa glace :
Heureux, ſi dans les flots il pouvoit ſubmerger,
Les importuns fardeaux dont il ſe ſent charger.
Ce Fleuve, qui rouloit, d'une courſe orgueilleuſe,
Au ſein de l'Océan ſon onde impétueuſe,
Eſt aujourd'hui forcé, ſans eſpoir de ſecours,
De reſter immobile au milieu de ſon cours.
Va, brave déſerteur d'une troupe impuiſſante,
Anime tes chanſons, & qu'à ta voix touchante
Les Nymphes, les Tritons paroiſſent ſur les eaux,
Et conduiſent des mains tes vins & tes vaiſſeaux.

Déſormais, j'y conſens, reprens en main ta Lyre.
Ces mots furent ſuivis de grands éclats de rire:
Et moi je reſtai ſeul, ſans Muſes & ſans vin.
Craignez, Auteurs, craignez un pareil deſtin.

TRADUCTION
DE LA DESCRIPTION
DE GERMINI,

Maiſon de plaiſance de M. l'Evêque de Meaux.

COLLINES, bois épais, dont les ſombres feuillages
De ces lieux fortunés conſervent les ombrages;
Toi, qui dans ces vallons, cherchant mille détours
De ton onde rapide as ſuſpendu le cours,
Marne, qui prens le ſoin d'embellir cet azile;
Vous qui regnez, ici dans une paix tranquille,
Doux loiſirs, pardonnez, ſi ma Muſe en ſes vers
N'a point fait le tableau de vos charmes divers.
C'eſt un juſte tribut que vous deviez attendre:
Mais ſi vous m'accuſez, daignez au moins m'entendre.

Celui que vous ſervez, & qui chérit ces lieux,
Occupe ſeul ma Muſe, attache ſeul mes yeux:

Il m'arrache à moi-même ; attentif, je l'admire,
Et ce n'eſt que pour lui qu'il m'eſt permis d'écrire.

C'eſt de lui, dont Louis, le plus ſage des Rois,
Pour former ſon Dauphin a fait un juſte choix.
En vain mille Rivaux briguoient la préférence ;
Du Prince, notre eſpoir, on lui commet l'enfance :
Pour la gloire des Lys, ſa main nous a formé
Ce Fils, dont l'univers devoit être charmé.
Depuis qu'à le louer, ma Muſe eſt dévouée,
Elle n'oſe un inſtant ſe montrer enjouée ;
Pour célébrer ces prez, ces côteaux, ces vallons,
Qu'une Muſe badine anime ſes chanſons.

Il ne m'eſt pas permis d'aller au pied d'un hêtre,
Enfler un chalumeau d'une chanſon champêtre ;
Par ſon auguſte aſpect je me ſens arrêter :
De vains amuſemens ne le peuvent flatter.
Tandis que les décrets éternels, immuables,
Et du Dieu tout puiſſant les conſeils admirables,
Occupent ſon eſprit, & captivent ſon cœur ;
Tandis que, de la Foi glorieux défenſeur,
Pour conſerver ſes droits il tient la foudre prête ;
Par de frivoles jeux faut-il que je l'arrête ?

La Sageſſe, occupée à le ſuivre en tous lieux,
Vient tempérer le feu qui brille dans ſes yeux.
Interprête du ciel, lorſqu'il ouvre la bouche,
Sa force nous ravit, & ſa bonté nous touche.

Dans ſes diſcours preſſans, une vive douceur
Charme, enleve l'eſprit, & pénétre le cœur:
Il parle: l'on voudroit vainement s'en défendre.

Voyez de ſa grandeur comme il aime à deſcendre;
Du trop brillant éclat il adoucit les traits:
Le timide Client y trouve un doux accès.
Garde-toi toutefois de ſortir de tes ombres,
Perfide erreur, demeure en tes cavernes ſombres:
Il ſçait l'art d'arrêter tes funeſtes deſſeins,
Et la Religion met la foudre en ſes mains:
Miniſtres de tes Loix, les barbares Furies,
Du venin, dont le Stix les a toutes nourries,
Déja ſe promettoient d'inonder l'univers;
Mais par ſes ſoins heureux, elles ſont dans les fers.
Reſtes affreux d'un monſtre odieux, exécrable,
Vous avez reſſenti ſon courroux redoutable:
Ne revenez jamais pouſſer contre les Cieux,
Par de longs ſifflemens, votre air contagieux.

De la Divinité dans ſon ſein renfermée,
Lorſqu'il parle du Ciel, ſa bouche eſt animée....
Collines, où toujours mille nouveaux plaiſirs
Se viennent tous en foule offrir à nos deſirs;
Ténébreuſes forêts, fleuves, ruiſſeaux, fontaines;
Vallons délicieux, & vous, fertiles plaines;
Lieux charmans, où les ſens ſe trouvent enchantés,
Je ne vous connois plus pour des Divinités.

Dans le fond des forêts il n'eſt plus de Dryades,
Sous le criſtal des eaux il n'eſt plus de Nayades :
C'eſt à toi, ſeulement, Marne, que je permets
De ſuſpendre tes flots autour de ce palais ;
Viens admirer le maître, & t'efforce à lui plaire.
Charmé de vos beautés (pourquoi vouloir m'en taire ?)
Par l'ordre d'Apollon j'avois pris le pinceau,
Qui devoit de ces lieux ébaucher le tableau.
Celui que vous ſervez, ſon auguſte préſence,
En retenant ma main, m'ont impoſé ſilence :
En vain vous vous plaignez ; appaiſez vos douleurs ;
Ma Muſe quelque jour vous rendra vos honneurs.

Arraché malgré lui de cette rive heureuſe,
Il ira de Louis revoir la Cour pompeuſe :
Vous devez le hâter : le Roi, toute la Cour
Avec empreſſement demande ſon retour.

Alors dans Germini j'irai, réveur paiſible,
Aux attraits de ces lieux devenu plus ſenſible,
Par des vers, qu'Apollon lui-même aura dictés,
Publier mes plaiſirs, & chanter ſes beautés.

TRADUCTION

DE LA PIÉCE DE S....

INTITULÉE:

Quo more ac modo recitandæ sunt à Clericis Horæ Canonicæ.

MINISTRES des Autels, nobles rivaux des Anges,
Mortels, qui, chaque jour, des habitans des Cieux
Partagez les soins glorieux,
Et chantez à l'envi les diverses louanges;
Aux leçons que je vais tracer,
Prêtez une oreille docile
Pour remplir un devoir auguste & difficile:
Dans vos cœurs à jamais puissiez vous les placer.

Dans nos Temples habite une Majesté sainte:
Dieu vous entend; tremblez, mortels;
Et qu'une salutaire crainte
Vous accompagne à ses Autels.
Si de quelque forfait votre ame est ulcérée,
Fuyez de ces lieux saints la redoutable entrée:
Gardez-vous d'irriter une juste fureur:
Ces esprits, la pureté même
Devant Sa Majesté Suprême,
Sont saisis d'une sainte horreur.

Si le remords de votre offenſe
Déchire en ſecret votre cœur ;
Dans les eaux de la pénitence,
Allez-en laver la noirceur.
Ce n'eſt point dans ces édifices,
Que le marbre & que l'or rendent ſi ſomptueux ;
C'eſt dans un cœur ſoumis, chaſte, reſpectueux,
Où Dieu veut prendre ſes délices.

Fuyez la folle vanité,
Que donne des habits l'inutile beauté,
Si vous voulez d'un Dieu déſarmer la colere ;
De faux ajuſtemens vainement revêtu,
Gardez-vous de chercher à plaire ;
Portez de la vertu le ſacré caractére :
On eſt aſſez paré de la ſeule vertu.

Que d'une illuſion les vapeurs criminelles
N'aillent point dans l'eſprit répandre leur poiſon.
Tenez les ſens captifs, & quand ils ſont rebelles,
Rangez-les ſous le joug de l'auſtére raiſon.

Devant le Tribunal de votre Auguſte Maître,
Qu'un ſenſible reſpect vous proſterne à ſes pieds ;
Faites qu'en vous voyant chacun puiſſe connoître,
Que c'eſt un Dieu que vous priez.

Par une coupable habitude,
Ne confondez jamais vos chants précipités.
Peſez avec exactitude,
Des mots que Dieu même a dictés.

Pour donner à la voix une force nouvelle,
Le chant demeure ſuſpendu ;
Faites de ce repos un uſage fidéle,
Qu'aucun inſtant n'en ſoit perdu.
Des Hymnes recités, pénétrez le myſtére :
Pendant tous ces inſtans, l'eſprit
Goute à longs traits & ſe nourrit
Des ſaintes vérités que la bouche profére.

Lorſqu'un ſujet de joie exige un chant joyeux,
Ne le corrompez pas par une voix trainante,
Craignez auſſi, craignez qu'un ton mélodieux,
Par ſa douceur, ne vous enchante.
C'eſt par la ſeule vérité,
Qu'on trouve en ces Hymnes, cachée,
Que l'ame doit être touchée,
Que l'eſprit doit être flatté.

N'allez point comme en plein Théâtre,
D'un goſier délicat adouciſſant les ſons,
Follement admiré d'une troupe idolâtre,
Faire aux Hymnes ſacrés prendre un air de chanſons.
Loin que le Seigneur vous entende,
Il eſt irrité par vos vœux ;
D'un cœur touché, contrit, les ſoupirs amoureux,
Eſt le langage qu'il demande.

D'une vaine grimace évitez la laideur :
N'ouvrez pas trop la bouche, & qu'une voix tonnante,
En ſortant avec trop d'ardeur,
N'aille pas dans les airs répandre l'épouvante.
De ces cris fierement pouſſés,
En vain les Temples retentiſſent ;
Vos cris ne ſont point exaucés,
Faux Prophétes, troupe inſenſée ;
O vous, qui ſervez des Dieux ſourds ;
Par des cris redoublés implorez leurs ſecours.
Notre Dieu ſçait des cœurs découvrir la penſée ;
Il en pénétre les deſirs ;
De cette demeure brillante,
Où des eſprits heureux il fait tous les plaiſirs ;
Sans qu'on lui faſſe entendre une voix éclatante,
Il entend nos moindres ſoupirs.

Que toujours égale ferveur
Au chœur anime votre zéle ;
Que des voix l'union fidéle,
Marque l'union de vos cœurs.

Ayez ſoin de ſuivre l'uſage ;
Le Rit n'eſt point de votre choix.
Dans des lieux différens, le devoir vous engage
A ſuivre différentes loix.

Le Temple du Seigneur ſert d'azile à la paix ;
Que la diſcorde en ſoit bannie ;
Pendant une cérémonie,
Que jamais de légers ſujets
N'excitent de débats frivoles.
Si l'on fait quelque faute au Chœur,
Moderez toujours vos paroles,
Et remontrez avec douceur :
Mais lorſqu'une troupe mutine
Oſe contre vous s'emporter,
Il ne faut jamais qu'on s'obſtine
A trop long-tems lui réſiſter :
Cédez, vous aurez la victoire,
Cédez à leur vaine fureur ;
A conſerver la paix il eſt bien plus de gloire,
Qu'à vainement combattre une frivole erreur.

En chantant les divins Cantiques,
Ne montrez jamais de tiédeur :
C'eſt l'emploi glorieux des troupes Angéliques ;
En partageant leur ſoin, partagez leur ardeur.
Que même avant la mort, votre ame délivrée
Des nœuds qui l'attachent au corps,
Faſſe de généreux efforts,
Et pénétre des Cieux la demeure ſacrée.
Allez, & vous joignez à ces eſprits heureux ;
Admirez les tranſports de leur amour extrême ;
Votre Dieu, Mortels, eſt le même ;
Cherchez à l'adorer comme eux.

C'eſt ainſi que dès cette vie,
Déja de l'Olympe habitant
Du bonheur le plus éclatant
Votre eſprit goûtera la douceur infinie.
Vous n'êtes ici qu'exilés :
Heureux, ſi de ces loix obſervateurs zélés,
Vous rentrez dans cette Patrie,
Où d'éternels plaiſirs vos vœux ſeront comblés.

TRADUCTION
DE VERS LATINS.

QUE par des flots de ſang ſignalant leur victoire,
D'autres ſur leur fureur établiſſent leur gloire :
Roi plus doux, un beau zéle anime tes projets ;
Jamais tu ne combats que pour donner la paix.
Le Belge & le Batave, éprouvant ta puiſſance,
Craignoient dans leur malheur d'éprouver ta vangeance :
Mais quand tu pouvois perdre un ennemi vaincu,
Ton bras s'eſt contenté, grand Roi, de l'avoir pû :
Tu n'exiges de ceux qu'épargne ta colere,
Que de ſouffrir les biens que ta bonté veut faire.
Pourſui : quand ta valeur a ſçu les déſarmer,
Acheve de les vaincre, & les force à t'aimer.
En les faiſant paſſer de la crainte à la joie,
A leurs regards charmés ta grandeur ſe déploye ;

Ils connoiſſent aſſez par de ſi prompts revers,
Que tu tiens dans tes mains le ſort de l'Univers.
C'eſt ainſi que le Dieu qui lance le tonnerre
Calme quand il lui plait, & fait trembler la terre:
Rois, qui cherchez la gloire, apprenez de mon Roi,
A donner de l'amour plûtôt que de l'effroi.

LA FORCE DE L'EXEMPLE.

QU'il faut prendre de ſoins, qu'il faut avoir d'adreſſe,
Pour former, cher Damon, l'indocile jeuneſſe!
En aveugle elle céde à ſon penchant fatal,
Qui l'éloigne du bien, & qui l'entraîne au mal.
Il faut pour l'arrêter, une extrême prudence;
On gâte un jeune eſprit par trop de complaiſance;
Trop de ſévérité l'irrite en ſes plaiſirs;
On doit avec adreſſe étouffer ſes deſirs;
On doit peindre à ſes yeux le vice épouvantable,
Lui tracer du vrai bien une image agréable,
Lui propoſer les biens qui ſuivent la vertu,
Et la honte d'un cœur par le vice abbatu.
Qu'il ſçache qu'un forfait n'eſt jamais ſans ſupplices;
Mais gardons-nous ſurtout d'autoriſer ſes vices;
Montrons en ſa préſence un eſprit de candeur;
Ne diſons jamais rien qui choque la pudeur.

Songeons bien qu'un enfant ſans ceſſe nous contemple ;
Et croit ne pas broncher, en ſuivant notre exemple.
Qui pourroit donc ſouffrir ces peres vicieux,
Qui donnent à leurs fils un exemple odieux ?
L'un d'eux, faiſant du jeu ſon importante affaire ;
Perd le bien qu'autrefois avoit gagné ſon pere.
Auſſi ſon jeune fils, qu'une nourrice ſuit,
Du cornet dangereux aime déja le bruit.
Illuſtre & digne emploi qu'on donne à la jeuneſſe ;
Il apprend à rouler les dez avec adreſſe :
Bien-tôt, comme ſon pere, hériſſé, furieux,
Vous le verrez confondre & la Terre & les Cieux ;
Quand à ſon adverſaire un dé trop favorable,
De riche qu'il étoit, le rendra miſérable.
Quel eſpoir peut donner ce Marquis débauché,
Qui, toujours aux plaiſirs en eſclave attaché,
Croit que le ſeul bonheur, qu'on goûte en cette vie ;
Eſt d'avoir de bons mets une table ſervie ?
Aujourd'hui dans un Camp le harnois ſur le dos,
Il fuiroit les douceurs d'un trop honteux repos ;
Il iroit, au milieu du ſang & du carnage,
Faire à l'Anglois perfide éprouver ſon courage :
Les fatigues pour lui n'auroient plus rien d'affreux ;
Si ſon pere, autrefois de la gloire amoureux,
N'eût pas, dans les plaiſirs d'une indigne molleſſe,
Trouvé, loin des travaux, une indigne vieilleſſe.
Ah, que Lycas ſçait bien lorſqu'il eſt en fureur,
Inſpirer à ſon fils un eſprit de douceur !

Un valet a commis une légere offenſe :
Vainement on s'empreſſe à prendre ſa défenſe ;
C'eſt un traître, un bourreau qu'il faut rouer de coups :
Calmez, dit un Ami, cet injuſte courroux ;
Quelle aveugle fureur contre lui vous tranſporte ?
Que tout meurtri de coups on le mette à la porte :
Mais pourquoi ? ces diſcours ne ſont pas de ſaiſon ;
Je le veux ; mon vouloir me tient lieu de raiſon.
Lui donner des avis, & blâmer ſon caprice,
C'eſt vouloir ſans argent toucher le cœur d'un Suiſſe ;
C'eſt à certain Abbé vouloir parler Latin,
Ou pour aller au Chœur l'éveiller du matin ;
C'eſt condamner Philis à vivre en ſa retraite :
Ou dire à la *** de n'être plus coquette.
Laiſſons donc déſormais ce Maître rigoureux,
Se repaître à loiſir des pleurs d'un malheureux.
Il eſt d'autres défauts, que ſouvent la vieilleſſe,
Par un funeſte exemple, imprime à la jeuneſſe ;
Dont l'aimable poiſon, ſous de feintes douceurs,
Se coule adroitement au fond des jeunes cœurs.
Penſez-vous que Climene un jour puiſſe être ſage ;
Elle qui voit ſa mere, en l'hiver de ſon âge,
Farder ſon front ridé, friſer ſes cheveux blancs ;
Et vouloir plaire encor à de jeunes galans ?
Un jour nous la verrons par ſes folles parures,
De ſon ſexe envieux exciter les murmures ;
Et d'un air favorable attirant tous les cœurs,
Faire ſuivre ſes pas de mille Adorateurs :

De quel front croyez-vous que la Mere coquette
Puisse alors condamner sa conduite indiscrette ?
Pourra-t-elle jamais la contraindre à quitter
Un chemin, qu'à son âge elle n'ose éviter ?
L'on perd, comme Dorante, & son tems & sa peine,
Quand on prétend, armé d'une éloquence vaine,
Dans un cœur vicieux portant de foibles coups,
Détruire les défauts, que l'on remarque en nous.

EPITRE

A M. POULTIER,

Sculpteur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, sur un Groupe d'Adam & d'Eve, de sa Composition.

C'Est en vain, cher Poultier, que l'orgueilleuse Grece,
Des Maîtres de ton art nous a vanté l'adresse ;
Si Praxitele même eut vécu parmi nous,
De ton dernier ouvrage il eût été jaloux.
Je sçai, pour augmenter son immortelle gloire,
Tout ce qu'en sa faveur nous a conté l'histoire :
Le marbre s'animoit sous ses sçavantes mains,
Les mouvemens du cœur y paroissoient empreints ;

S'il armoit Jupiter de ſon pouvoir ſuprême,
En voyant ſon ouvrage il frémiſſoit lui-même:
S'il formoit de Venus les appas enchanteurs,
Venus quoique de marbre embraſoit tous les cœurs;
D'un téméraire Amant les coupables tendreſſes,
Oſoient la profaner par de folles careſſes.
Tel étoit ſon pouvoir: mais enfin quels appas
Avoit cette Venus que ton Eve n'ait pas?

Quel triſte enchainement de trouble & de miſere
Suivit l'ambition de notre premier pere?
Dans des lieux enchantés, mille innocens plaiſirs
Le flattoient chaque jour, prévenoient ſes deſirs:
Ses neveux jouiroient de ce bonheur durable,
Sans le fatal objet qui le rendit coupable.
Cet objet de tes mains reçoit des traits ſi beaux,
Que tu nous fais aimer la cauſe de nos maux.
A ſon aſpect flatteur, le cœur plein de tendreſſe,
Criminel comme Adam, j'excuſe ſa foibleſſe.
Vous qui le condamnez, Mortels, dont la vertu,
Si l'on veut vous en croire, auroit mieux combattu,
Venez, prenez ſa place, & contemplez ces charmes:
Pourrez-vous reſiſter à de ſi fortes armes?
L'œil demeure immobile, & n'en peut arracher
Les avides regards qui s'y vont attacher.

D'un eſpoir dangereux follement entêtée,
Voyez avec quels traits Eve eſt repréſentée:

La vaine ambition eſt peinte dans ſes yeux,
Et ſemble l'aſſurer d'un deſtin glorieux :
D'un Séducteur adroit écoutant la promeſſe,
Elle s'enorgueillit & croit être Déeſſe.
Pour ſéduire l'eſprit d'un trop crédule époux,
Voyez comme elle affecte un air preſſant & doux !
Dans ce Groupe excellent, tout parle, tout s'anime ;
Adam ſemble prévoir les effets de ſon crime ;
Mais en vain, à l'aſpect de ce fruit défendu,
La menace d'un Dieu tient ſon cœur ſuſpendu ;
Pour un objet aimé ſa paſſion plus forte,
Après de longs combats, ſur la crainte l'emporte :
Il céde, il prend ce fruit, qui, lui cauſant la mort,
A tous ſes deſcendans prépare un même ſort.

Ce ſexe, cher ami, n'eſt fait que pour nous nuire :
Adam n'eſt pas le ſeul qui s'en laiſſe ſéduire ;
Tout céde à ſes attraits & l'on voit chaque jour
Les mortels les plus fiers l'éprouver à leur tour.
D'un objet enchanteur la puiſſance ſuprême
Fait au fond des déſirs trembler la vertu même ;
Enfante la diſcorde & le mépris des loix ;
D'un conquerant fameux arrête les exploits ;
Soumet un grand courage à des ſoins ridicules ;
Met d'indignes fuſeaux dans la main des Hercules.
Lorſque l'Amour le veut, par un culte odieux,
Le mortel le plus ſage encenſe de faux Dieux ;
Toi-même, dont la main, avec tant d'artifice,
Des femmes dans ton Eve a tracé la malice,

De même que le mien, ton trop ſenſible cœur
N'en ſçauroit éviter le charme ſéducteur.
Nous déteſtons ce ſexe, & l'accablant d'injures,
En jurant de le fuir, nous devenons parjures;
Tu vois que contre lui fierement revolté,
En des termes picquans je me ſuis emporté.
Il eſt une Eve au monde à qui je n'oſe lire,
Ce que contre le ſexe ici je viens d'écrire.

ENVOI
DE LA PIÉCE PRÉCEDENTE, *A MADEMOISELLE D. M.*

ET la fable & la vérité,
Font voir ce que peut la beauté.
Adam, trop épris de ſes charmes,
Renonce à de céleſtes biens:
Paris met l'Aſie en allarmes,
Et fait périr tous les Troyens.
C'eſt une pomme infortunée,
Qui d'une affreuſe deſtinée
Fit tomber ſur eux le courroux.
En voyant ces attraits ſi doux,
Dont les Graces vous ont ornée,
Adam l'auroit priſe de vous,
Et Paris vous l'auroit donnée.

LETTRE

DE MADEMOISELLE MAUP...:

A M. L. C. D.

VOUDRAS-TU, cher Amant, parmi le bruit des armes,
Entendre le recit de mes vives allarmes?
Et, quand Mars dans ton ſein allume ſes fureurs,
Tes yeux daigneront-ils voir une Amante en pleurs?
Quel trouble, quel effroi de mon ame s'empare!
Il court un bruit confus qu'un combat ſe prépare,
Que Bade vainement cherche à ſe retrancher;
Qu'à travers ſes remparts Villars va le chercher.
Bruit cruel! chaque mot m'épouvante & me glace;
Le Ciel me feroit-il preſſentir ma diſgrace?
Ah! je ſçai que la gloire a pour toi des appas;
Que l'honneur aux périls précipite tes pas.
Pour un Amant, ton cœur aime trop les allarmes;
Pour un Guerrier, tes yeux ont reçu trop de charmes:
Le Ciel devoit du moins te rendre, en te formant,
Ou moins ardent Guerrier, ou moins aimable Amant.
De mon ſexe timide ignorant la foibleſſe,
Je ſuis propre aux périls ainſi qu'à la tendreſſe.
Que ne m'eſt-il permis de voler après toi!
Si je ſuivois tes pas je n'aurois plus d'effroi:

J'irois braver la mort ; je ſerois toujours prête,
A m'expoſer aux coups qui menacent ta tête.
Ta jeuneſſe, ces traits, ce teint vif, ces appas,
Ces cheveux qu'Apollon ne déſavoueroit pas,
Dans l'empire amoureux inévitables charmes,
Pour toi dans le combat ſont d'inutiles armes.
Un homicide plomb, avec impunité,
Frappe, ſans reſpecter l'âge ni la beauté.
Adonis comme toi fut autrefois aimable ;
Pour toi, je crains hélas ! ſon deſtin déplorable :
Venus entre ſes bras lui vit perdre le jour ;
Je n'ai point ſes attraits, mais j'en ai tout l'amour.
Mere des doux plaiſirs, favorable Déeſſe,
Toi, que ſuivent par tout les ris & la jeuneſſe,
Je t'implore aujourd'hui : ſi d'une tendre voix,
J'ai quelque fois chanté la douceur de tes loix ;
Si j'ai vanté ton fils, ſes traits & ſon empire,
Et porté dans les cœurs les flammes qu'il inſpire ;
Vole, deſcend des Cieux, ſers-toi de ces regards,
Qui ſçavent quand tu veux déſarmer le Dieu Mars.
Obtiens qu'à mon Amant il ne ſoit point funeſte :
Mais que dis-je, inſenſée ! & quel eſpoir me reſte ?
En voyant cet objet de mes vœux les plus doux,
Tu ſeras ma rivale, & Mars ſera jaloux.
Parmi tant de frayeurs, c'eſt toi ſeul que j'implore,
Cher Amant ; ſouviens-toi que mon ame t'adore,
Que tu dois de mes pleurs faire tarir le cours,
Qu'en expoſant ta vie il y va de mes jours.

VERS

Ecrits de Bourbon.

Ici, d'un Château ruiné
Nous voyons, sur un roc, l'affreuse décadence ;
C'est là que le temps mutiné
A fait sentir sa violence.
Les remparts les plus hauts sont tombés sous ses coups ;
Au mépris des grands noms que cent peuples révèrent ;
Nous voyons nicher les hiboux,
Où jadis les Bourbons logerent.
Parmi ces débris éclatans,
De ces fameux vainqueurs rappellant la mémoire,
Souvent seul, vous aurez de la peine à le croire,
Je vais moraliser sur la Mort & le Temps.
Que sont-ils devenus ces maîtres de la terre ?
Rien ne nous reste, hélas ! de tous ces grands Héros !
Envain nous évitons les dangers de la guerre,
Et fuyons l'empire des flots ;
Envain des Aquilons nous craignons l'influence :
Aux soins que nous prenons, la mort n'a point d'égard ;
Et nous cédons à sa puissance
Un peu plutôt, un peu plus tard.
Près de cette source féconde,

Où chacun vient & croit rencontrer du ſecours,
Je vois que l'on finit ſes jours,
Ainſi qu'aux autres lieux du monde.
Par ces reflexions je tâche à m'aguerrir
Contre l'affreuſe mort qui ſemble me pourſuivre;
Mais, quels que ſoient les maux, où mon deſtin me livre,
J'aime mieux encor les ſouffrir.
Ah qu'il eſt fâcheux de mourir,
Lorſqu'auprès de vous on peut vivre.

A M. PAVILLON,

*Sur la convaleſcence de Madame D***.*

SÇAVANT Maître en l'art d'écrire,
Tendre Catulle de nos jours,
Qui ſeul ſçais badiner & rire
Avec les Jeux & les Amours.
O toi! qui toujours sûr de plaire,
Ne ſçaurois voir mourir tes vers,
Que lorſque le fils de Cithere
N'enflammera plus l'univers.

PAVILLON, de ta docte lyre
Joins à nos chants les doux accords;
Et de l'ardeur qui nous inſpire
Soutiens les timides efforts.

Iris, que nous pleurions mourante,
Reprend ſes plus brillans appas,
Et revient toute triomphante
Des noires Portes du Trépas.

Tel, au milieu de ſa carriere,
L'aſtre qui brille dans les Cieux,
Voit ſouvent voiler ſa lumiere,
Et ſemble mourir à nos yeux.
Mais enfin vainqueur de la nue,
Qui nous déroboit ſa clarté,
Il vient éblouir notre vue,
Avec encor plus de beauté.

N'en doutons point, quelque immortelle,
Jalouſe de voir tant d'appas,
Cauſoit cette langueur cruelle,
Qui la conduiſoit au trépas;
Ou bien le ſort inexorable
Vouloit enlever dans les Cieux
Un objet, qui ſeul eſt capable
De charmer les plus puiſſans Dieux.

Tandis que la Parque inhumaine
Menaçoit le fil de ſes jours,
On voyoit, témoins de ſa peine,
Près d'elle gémir les Amours,
Briſer leurs bandeaux & leurs armes,
Et verſer un torrent de pleurs,
En craignant de perdre les charmes,
Qui leur ſoumettoient tant de cœurs.

Leur douleur parut moins cruelle,
Lorſque, deffendant les Troyens,
Le ſang de leur mere immortelle
Couloit dans les champs Phrigiens;
Et que d'un mortel téméraire
Fuyant les traits audacieux,
Pour aller ſe plaindre à ſon Pere
Elle remonta dans les Cieux.

Quelle main, quel aſtre propice,
De ſes maux arrête le cours!
Quel Dieu mérite un ſacrifice,
Pour avoir conſervé ſes jours?
O toi! qu'un noble zele anime,
Pavillon, viens à leurs autels
Leur offrir, au lieu de victime,
Un tribut de vers immortels.

Loin d'ici les triſtes allarmes,
Loin d'ici les triſtes regrets:
Déja, les yeux baignés de larmes,
On lui prépare des Cyprés:
Mais notre eſpoir ſe renouvelle;
Que les Ris, les Plaiſirs, les Jeux,
Et que les Amours autour d'elle
Portent des myrthes amoureux.

MÉTAMORPHOSE

De M. Pavillon en Roſſignol, à Madame Damond.

DAMOND, le croirez-vous? PAVILLON vît encore,
Ne condamnons plus Pithagore;
Ce Philoſophe étoit ſenſé :
Notre mort n'eſt rien autre choſe
Qu'une prompte métamorphoſe,
Comme autrefois il l'a penſé.
Sitôt que de notre machine
Le temps a rompu les accords,
Tout notre eſprit n'eſt rien qu'une flamme divine;
Qui court animer d'autres corps.
De cette vérité conſtante,
Ce que j'ai vû doit être un garand aſſuré.
Dans cette retraite charmante
A l'écart ce matin je m'étois retiré,
Auprès du cabinet de Flore,
Où toujours les jeunes Zéphirs
Vont porter de tendres ſoupirs
Aux fleurs qu'a fait naître l'Aurore:
Un Roſſignol, par ſes doux ſons,
A longtems flatté mes oreilles
De ſes amoureuſes chanſons :

J'admirois ces doctes merveilles ;
Aimable ornement de nos bois,
Disois-je, en l'écoutant, par quelle affreuse audace
L'injuste tiran de la Thrace
Osa-t'il vous ôter l'usage de la voix ?
D'un prodige nouveau vous serez étonnée !
A l'instant près de moi sans crainte il a volé :
Il a fait plus ; il a parlé,
Pour m'apprendre sa destinée.
Cesse de te livrer à de vaines terreurs :
Je ne suis pas, dit-il, un déplorable reste
De ce sang, dont le sort funeste
Causa de Pandion les mortelles horreurs.
Autrefois tu m'as vû sous une forme humaine ;
Je suis ce même Pavillon,
Qui longtems au bord de la Seine
Me suis fait par mes vers un éternel renom.
Né pour chanter l'Amour, sensible à la tendresse ;
Comme en ce tems Saint Evremont
Prit Mazarin pour sa Déesse,
Pour la mienne je pris Damond.
Ce qu'inspiroit Delie à l'amoureux Tibulle,
Damond me le sçut inspirer ;
Et qui jamais à Mousle oseroit comparer
Le tendre moineau de Catulle ?
Mais je n'avois encor chanté
Que les charmes de sa beauté,
Ce tein qu'auroit envié Flore,
Ces yeux où les Amours prennent de si doux traits :

Ce ſont là les moindres attraits,
Qui font que par tout on l'adore.
Il me reſtoit à célébrer
Ce qui rend conſtante une flamme,
Que la beauté vient d'inſpirer,
Les charmes de l'eſprit & les vertus de l'ame.
Ma mort à prévenu ce projet glorieux;
Mais du moins la faveur des cieux,
Sous cette nouvelle figure,
Me permet d'habiter ces lieux,
Et d'annoncer à la nature
Les tréſors qu'en naiſſant elle a reçu des Dieux.
Toi! qui par Apollon, inſtruit dès ton enfance,
Des myſteres des Dieux reçus la connoiſſance,
Va lui dire que dans ces bois,
Toujours tendre, toujours fidele,
Je ne veux occuper ma voix,
Que pour la célébrer, & lui montrer mon zele.
De mes plus tendres chants employant le pouvoir,
Je cherche à l'attirer dans ce ſombre boccage:
Heureux, ſi le plaiſir d'entendre mon ramage,
Approchoit du plaiſir que je goûte à la voir!
Il dit, à l'inſtant il me quitte:
Sous un feuillage épais il ſe cache à mes yeux.
Confus de ce prodige, étonné de ſa fuite,
Je fais pour lui ces vœux aux Dieux.
Oiſeau le plus charmant de cet heureux azile,
Délices du Printemps, doux chantres des Amours,
Aimable Roſſignol, dans une paix tranquille

Puiſſiez-vous y chanter toujours.
Que jamais le Vautour avide
Ne puiſſe attenter ſur vos jours ;
Et que jamais un plomb rapide,
Animé par le feu, n'en termine le cours.

A. M. D.

DANS ces jardins délicieux
Qu'embelliſſent Flore & Pomone ;
Et ſurtout l'éclat de vos yeux,
Iris, j'étois aſſis ſur les bords de l'Eſſone ;
J'admirois ſes paiſibles eaux,
Qui d'un cours plus doux, plus tranquile,
Formant mille divers ruiſſeaux,
Quittent à regret Guigneville ;
J'admirois les riantes fleurs
De ces agréables prairies ;
Et je livrois mon ame aux douces rêveries,
Que daignent quelquefois m'inſpirer les neuf ſœurs ;
Lorſqu'un char éclatant s'eſt offert à ma vue :
Il conduiſoit un Dieu plus brillant que le jour ;
J'en ai ſenti mon ame émue :
Qui ne s'en fût troublé ? c'étoit le tendre Amour.
Une vive douleur dans ſes yeux étoit peinte :
Ecoute, m'at'il dit, après de long ſoupirs ;
Appren quels ſont les déplaiſirs,

Dont j'éprouve en ſecret l'atteinte.
Iris, dont les charmes vainqueurs
Autrefois à mes loix ſoumirent tant de cœurs,
Iris, que j'ai toujours ſuivie,
Avec tant de conſtance & tant d'empreſſement;
Que celle à qui je dois la vie,
Livrée à ſon reſſentiment,
Ne pourroit la voir ſans envie:
Iris, dans cet heureux ſéjour,
Me deffend de ſuivre ſes traces;
Elle m'a banni ſans retour.
Lorſqu'après elle encore elle attire les Graces;
Devroit-elle écarter l'Amour.
Elle préfere ces aziles
Aux jeux, aux agrémens de la Reine des villes;
Où mille cœurs encor ſoumis à mon pouvoir
Feroient leurs plaiſirs de la voir.
C'eſt moi, qui le premier abandonne les belles;
On en voit chaque jour ſe plaindre & ſoupirer
En perdant les attraits qui peuvent m'inſpirer:
Elles veulent toujours m'arrêter auprès d'elles,
Et ſouvent au deffaut des graces naturelles,
Par le ſecours de l'art cherchent à m'attirer.
Iris de me bannir a ſeule l'avantage:
Pour me faire éprouver un plus ſenſible outrage;
Ma cruelle ennemie occupe tous ſes vœux;
La fiere raiſon prend ma place,
Et profitant de ma diſgrace,
Forme ſes jours les plus heureux.

Ce n'eſt pas tout encor : cette beauté naiſſante
Menone, que le ciel a pris ſoin de former,
Se voit dans l'âge aimable, où pour tout enflammer,
C'eſt aſſez qu'elle ſe préſente.
En la voyant juſqu'à ce jour
Chacun l'a priſe pour l'Amour.
Mais de la jeune Hebé c'eſt à préſent l'image :
Telle dans le ſéjour des Cieux
Cette Déeſſe a l'avantage,
De verſer le nectar des Dieux.
Par ſes traits & par ſa jeuneſſe
Sur les cœurs les plus fiers j'eſperois de regner ;
Mais par les ſoins d'Iris inſtruite à la ſageſſe,
Elle apprend à me dédaigner.
Non, je ne puis ſouffrir cette mortelle offence ;
Je jure par les traits que je porte en mes mains,
Ces traits, dont ſouvent les humains
Et les plus puiſſans Dieux reſſentent la puiſſance,
Qu'un jour... il alloit achever,
Lorſque ſous ces berceaux, Iris, il vous a vue :
D'abord ſe couvrant d'une nue,
Dans le milieu des airs je l'ai vû s'élever.
Quand votre rigueur le condamne
A ſouffrir vos mépris, à ne vous ſuivre plus,
En vous craignant comme Diane,
Il vous aime comme Vénus.

A MADEMOISELLE M....

Bouquet pour le jour de sa Fête.

A L'AMOUR.

LA jeune beauté que j'adore
Attend des vers au lieu de fleurs :
Avec autant d'esprit que Laure, *
Elle chérit l'art des neuf sœurs.

Dans ce jour qu'il faut que je marque
Par des chants tendres & galants.
Amour, donne moi les talens
Que tu fis briller dans Pétrarque.

L'ardeur, que je sens aujourd'hui,
Veut même que je le surpasse ;
Et qui sçait mieux aimer que lui,
Doit écrire avec plus de grace.

Mes rivaux lui peuvent offrir
Les trésors passagers de Flore ;
Un seul jour les verra punir,
Comme un seul jour les voit éclore.

Les hommages que je lui rens
Ainsi que ma flamme fidele,

* Maîtresse de Petrarque, fameux Poëte Italien, qui a fait beaucoup de vers pour elle.

Bravent les outrages du tems,
Et leur durée eſt éternelle.

C'eſt par ces dons victorieux
Que Laure acquit toute ſa gloire,
Que ceſſant de vivre à nos yeux,
Elle vit dans notre mémoire.

La beauté, ce charme des cœurs
Par une même deſtinée,
Comme la force des vainqueurs,
Voit bientôt ſa courſe bornée.

Il faut qu'un fameux écrivain
Tel que le Taſſe * ou que Petrarque,
Par le pouvoir d'un art divin,
Les veuille ravir à la Parque.

Je puis avec un art ſi beau,
Si tu répons à mon attente,
Tracer un immortel tableau
De l'aimable objet qui m'enchante.

Je peindrai cet eſprit charmant,
Tel que Laure le fit paroître;
Cette grace, cet enjouement
Qui d'abord te rend notre maître.

Mais, pour achever ce portrait,
Il eſt un point qu'il faut m'apprendre,
Amour; car tu ſçais ſon ſecret,
Pourrai-je lui peindre un cœur tendre?

* autre Poëte Italien qui a fait un Poëme ſur la conquête de Jeruſalem.

ODE,

Sur les plaiſirs de la Campagne.

ELOIGNE' du ſéjour des villes
Je revois Flore & les Zéphirs :
Vains deſirs, craintes inutiles,
Laiſſez-moi de ces doux aziles
Goûter les innocens plaiſirs.

Aſſiegez les riches portiques
De ces coupables faſtueux,
Qui par mille projets iniques
Ont ſur les ruines publiques
Bâti des palais ſomptueux.

Peu de bien acquis ſans baſſeſſe
M'a fait trouver la liberté :
Jamais ma Stoique ſageſſe
Ne deſirera la richeſſe,
Ne craignant plus la pauvreté.

Qu'un autre aux plus lointains rivages
Cherche un inutile tréſor,
Qu'il oſe braver les naufrages
D'une Mer féconde en orages,
Attiré par l'éclat de l'or.

En vain sur l'Elément liquide
Il ose affronter le trépas ;
Rempli, mais toujours plus avide,
Il revient, esclave timide
D'un bien dont il ne jouit pas.

L'esprit en paix, l'ame contente,
Je profite du tems qui fuit.
Sans que le passé me tourmente,
Ni que l'avenir m'épouvante,
Je jouis du jour qui me luit.

Je vois déja Flore qui passe ;
Cerès va regner à son tour.
Pomone occupera la place,
Et l'Hiver, entouré de glace,
La chassera par son retour.

De l'implacable destinée
Il ne perd point le souvenir :
Par chaque saison de l'année
Je sens que ma course est bornée ;
Et qu'ici bas tout doit finir.

Irois-je augmenter avec peine
Ce qu'un héritier doit saisir :
Par une prudence plus saine,
Je rendrai son attente vaine,
En le donnant à mon plaisir.

J'attend ſans peur l'arrêt ſévere
Qui viendra me priver du jour :
J'imite l'amant de Glicere ;
Bacchus, & vous Dieu de Cythere,
Recevez mes vœux tour à tour.

A MADAME D'HEROUVILLE

ODE.

LOIN du tumulte de la ville,
Dans nos champs, ſage d'Herouville,
Moderez vos tendres douleurs :
La fin d'une guerre cruelle
Vous rendra votre époux fidéle,
Et ſechera bientôt vos pleurs.

Quelle attente nous eſt permiſe ?
Déja la Seine & la Tamiſe
Eteignent leurs diſſentions ;
Bellone, qui ſouffloit ſa rage,
Contre un Roi qu'adore le Tage,
N'armera plus les nations.

La paix ſi longtems deſirée
Va deſcendre de l'Empirée,
Et rendre l'Univers heureux.

Le cher auteur de vos allarmes
Reviendra jouir de vos charmes,
Plus digne de vos chaſtes feux.

Zéphire échauffe nos prairies;
Le Printems de ſes mains fleuries
De diverſes couleurs les peint:
Voyez une brillante image
Des fleurs, qui ſur votre viſage
Forment l'éclat de votre teint.

Ces lieux où, regne l'innocence,
Conviennent à votre conſtance;
La ville eſt un fatal ſéjour,
Où l'infidelité réſide,
Où ſouvent l'intérêt décide
Contre le pouvoir de l'Amour.

C'eſt-la qu'une flamme conſtante,
Lorſque l'hymen la rend contente,
Semble n'avoir plus rien de doux:
C'eſt-là que l'épouſe volage
Croit trouver un libre veuvage,
Dans l'abſence de ſon époux.

Le ſommeil fuit: elle s'éveille;
De ſon miroir qui la conſeille,
Elle apprend un air affecté,
Et court le ſoir en plein Théâtre,

Aux yeux d'une foule idolâtre,
Etaler ſa fauſſe beauté.

Aux ſpectacles le jeu ſuccede;
De la fureur qui la poſſede,
Un long feſtin borne le cours:
De tendreſſe & de vin brillante,
Elle attend l'Aurore naiſſante
Entre Bacchus & les Amours.

Des Pénélopes de notre âge
Votre conduite toujours ſage
Dément les coupables deſirs;
Et fidele à votre tendreſſe,
Vous calmerez votre triſteſſe
Par les plus innocens plaiſirs.

L'Amant de Syrinx, ſur ces rives,
Rend les Dryades attentives
Au doux bruit de ſes chalumeaux:
Venez voir leur troupe légere
Danſer ſur la verte fougere
Autour de ces jeunes ormeaux.

Tout rit dans nos bois, tout y chante:
D'un théorbe qui nous enchante
Vous même animez nos chanſons:
Imitez l'époux d'Euridice,
Et ſous un plus heureux auſpice
Charmez vos ennuis par vos ſons.

LETTRE

De LUTIN à sa Sœur MUTINE,

Petite Chienne Danoise de Mlles de PONTCHARTRAIN.

VOus, dont l'aimable caractere
Méritoit un nom plus doux,
Mutine, permettez que Lutin votre frere
Signale l'amitié, qu'il eut toujours pour vous.
Vous serez peut-être étonné
De m'entendre parler le langage des Dieux :
Mais souvenez-vous en quels lieux
M'a relégué ma destinée.
Près d'un courtisan d'Apollon,
L'abondance & l'éclat ne sont point mon partage ;
J'y trouve seulement le stérile avantage
D'aller dans le sacré vallon,
Et d'en apprendre le langage.
Trop heureux toutefois, si de pareils secours
Servent à vous prouver mon zéle :
Si je puis ajouter quelque douceur nouvelle
A la gloire, aux plaisirs attachés à vos jours ?
Ma sœur, les destins favorables
Comblent votre félicité,
Auprès de deux objets aimables,
Par l'esprit & la beauté.

Sur les rivages du Permeſſe,
J'entendis, l'autre jour, les Muſes en parler :
Que ne puis-je vous rappeller
Les diſcours de chaque Déeſſe ?
Terpſicore louoit leur grace, leur nobleſſe,
A tracer de Leſtang les brillantes leçons :
Euterpe vantoit les doux ſons,
Qui naiſſent ſous leurs doigts avec tant de juſteſſe.
J'aime, diſoit Clio, j'aime à voir la jeuneſſe
Briller par de tels agrémens ;
Mais il faut qu'elle ait ſoin, pour puiſer la ſageſſe,
De s'inſtruire des faits qu'à reſpectés le Temps ;
Des Empires divers étudiant l'hiſtoire,
L'une & l'autre en chérit le fruit ;
D'exemples vertueux rempliſſant leur mémoire,
Avec avidité leur jeune cœur s'inſtruit.
Leur eſprit, ajoute Uranie,
Même dans mes ſecrets leur fait porter les yeux ;
Et Lagny quelquefois les guidant juſqu'aux Cieux,
Leur en dévoile l'harmonie.
Pour la ſeule vertu ſe laiſſant enflammer,
Elles en font leur bien ſuprême ;
On voit que Minerve elle-même
Sous les traits d'une mere a ſoin de les former.
Au nom de ce guide fidele,
Les applaudiſſemens de la troupe immortelle
S'entendirent de tout côté ;
Mais, ma ſœur, je ne ſçai s'il faut que je publie

Le débat qui fut excité
Entre Melpomene & Thalie.
La Muſe au front riant, tenant un maſque en main,
Dit: je préfere la cadette.
Melpomene à ces mots, prenant un air chagrin,
Répond: vous ne ſerez jamais qu'une indiſcrette.
Que ceci ſoit dit entre nous;
D'un pareil jugement je ſçai trop l'origine;
C'eſt que dans ſon humeur badine,
La cadette ſe plaît à railler comme vous.
Quoiqu'il en ſoit, cette belle Mutine,
Je le repete encor, votre ſort eſt charmant,
Puiſqu'enfin, dans le rang que le Ciel vous deſtine,
Vous le voyez à tout moment.
Au plaiſir de vivre auprès d'elles,
Ajoutez un charme nouveau:
Luxembourg, Courcillon, Rochefoucault, Beauveau,
Jeunes & brillantes mortelles
Y forment quelquefois le cercle le plus beau:
Songez que vous voyez tout l'éclat de l'Aurore,
La jeuneſſe d'Hébé, les agrémens de Flore,
Divinités pleines d'attraits,
Dont au ſommet du Pinde on n'a que les portraits.
De votre ſort au mien quelle eſt la difference!
Mon maître n'a jamais encenſé la puiſſance
D'une Divinité... j'en ignore le nom.
Elle préſide à l'opulence:
Son nom eſt peu connu dans le ſacré Vallon,

Sous le plus humble toit, tous les jours de ma vie,
Quels seroient mes plaisirs ? que vois-je en m'éveillant ?
Auprès d'un foyer peu brillant
Un rimeur dans sa rêverie :
Je l'aime cependant, & son retour pour moi
D'un astre impérieux me fait chérir la loi.
Sans regret, sans humeur chagrine,
Mes soins auprès de lui rempliront mon devoir,
Si quelque fois, belle Mutine,
Vous me permettez de vous voir.

A MADAME M....

En lui envoyant un Moineau privé à la place de celui qu'elle avoit perdu.

LE MOINEAU.

SATISFAIT de me voir captif auprès de vous,
Je viens vous consoler d'un Moineau trop volage ;
Il ne méritoit pas un si bel esclavage :
Puisque l'ingrat enfin rompt des liens si doux,
Je sçaurai de mon sort faire un meilleur usage.
Ne craignez rien de ma légereté ;
J'aime mieux près de vous mourir dans une cage,
Que d'être ailleurs en liberté.

Que mon deſtin doit faire envie !
Je verrai chaque jour les charmes de vos yeux :
Les hommes & même les Dieux
Voudroient voir à ce prix leur liberté ravie.
J'irai me repoſer ſur ce ſein enchanteur,
Où l'Amour prend ſouvent de ſi puiſſantes armes :
Là quelquefois d'un bec flatteur
J'oſerai d'un baiſer goûter les tendres charmes ;
J'entendrai les accens de cette aimable voix,
Dont l'oreille eſt charmée, & dont l'ame eſt ſaiſie.
Cette voix qui feroit mourir de jalouſie
Les tendres Roſſignols des bois.

Daignez donc approuver l'ardeur qui me tranſporte ;
Mettez-moi dans des fers qui me ſemblent trop doux,
Où, ſans me captiver, ma chaîne la plus forte
Sera l'Amour que j'ai pour vous.

VERS
SUR DODO,
Doguine de Madame de S.....

CETTE chere Dodo, cette aimable Doguine,
L'objet de vos plus doux tranſports,
N'eſt point, Iris, une machine,
Comme Deſcartes l'imagine
Dont l'inſtinct ſeulement fait mouvoir les reſſorts,

Ecoutez le récit fidèle
De tout ce que mes yeux ont vû ;
Un tel ſpectacle eût confondu
Ce Philoſophe & ſa ſequelle.

En votre abſence, ce matin,
Je faiſois à Dodo mille & mille careſſes ;
Et paſſant ſur ſa tête une flatteuſe main,
Je joignois ce diſcours à toutes mes tendreſſes :
Dodo, que votre ſort eſt doux ?
Le plus charmant objet qui ſoit dans la nature,
Iris, pour qui nous brûlons tous,
D'une ardeur ſi tendre & ſi pure,
Iris, n'a d'amour que pour vous.
Vous plaiſez à ſes yeux ; vous la voyez ſans ceſſe ;
Et ſans redouter ſon courroux,
Vous lui marquez votre tendreſſe.
Quel mortel & quel Dieu n'en ſeroit point jaloux !
Ah ! ſi ce Jupiter, que nous vante la Fable,
Etoit un immortel & le maître des Dieux,
Il ſeroit deſcendu des Cieux,
Pour jouir d'un deſtin ſemblable ;
Ce puiſſant Dieu de l'univers,
Qui ſouvent pour quelque mortelle
Prit tant de changemens divers,
Se ſeroit fait Doguin pour elle.

Qu'il eut vécu content dans de ſi doux liens !
Mais ſans raiſonnement le Ciel vous a fait naître ;

Et vous a prodigué des biens,
Que vous ne pouvez pas connoître.
En prononçant ces mots, je demeurai surpris
D'une métamorphose étrange,
Qui me coupa la voix, & troubla mes esprits.
Dodo s'enfle, s'élève, & sa figure change;
Un éclat inconnu brille de toutes parts:
Dodo n'est plus doguine;
Elle paroît à mes regards,
Sous les charmans appas d'une Beauté divine.
Arrête, me dit-elle, & connois mon pouvoir:
Je suis Fée, & l'on sçait quelles sont mes merveilles;
On sçait partout que mes pareilles
Sous des déguisemens souvent se laissent voir:
Je préside aux appas; c'est mon soin ordinaire,
De dispenser le don de plaire;
Heureux à qui je le dépars:
C'est moi qui sçus rendre si belles,
Les Villefranches, les Villars,
Les Poissy, les Pleneufs, & les autres mortelles,
Qui de tous les humains attirent les regards.
Parmi les beaux objets, en qui de ma puissance,
Brillent les merveilleux effets,
Iris est un des plus parfaits;
Je fus présente à sa naissance:
Ma main prit soin de lui former
Tous les traits d'un charmant visage,
Esprit, douceur, présent qu'on doit plus estimer:
Enfin elle reçut un parfait assemblage

De tout ce qui peut faire aimer :
Ah ! si le Ciel avoit secondé mon ouvrage,
Il l'auroit élevée aux suprêmes grandeurs ;
Mais l'amour qui la suit repare cet outrage,
Par l'Empire de tous les cœurs.
Avec elle toujours j'ai pris plaisir à vivre ;
J'y passe mes plus doux momens ;
Et sous divers déguisemens,
Je suis empressée à la suivre.
Lorsque dans la retraite elle alla s'enfermer,
D'y marcher sur ses pas je me crûs trop heureuse ;
Est-il quelque retraite affreuse,
Qu'elle ne puisse faire aimer ?
J'y goûtois à la voir mille douceurs secrettes,
Avec un amusant caquet ;
Je pris pour réjouir de causeuses Nonnettes,
La figure d'un perroquet.
Aujourd'hui tu me vois paroître,
Sous un nouveau déguisement ;
Et ce n'est qu'à toi seulement
Que je puis me faire connoître.
A ces mots elle entend du bruit :
On vient, dit-elle, un jour tu pourras être instruit
Du bonheur que je lui destine :
Je rentre dans ma peau, c'est un Arrêt des Dieux ;
Je puis être Fée à tes yeux ;
Pour tout autre je suis doguine.

Voilà quel est son sort ; voilà, charmante Iris,

D'où naissent ces appas dont nous sommes épris ;
En vous voyant briller de cent beautés parfaites,
Je me doutois toujours de quelqu'enchantement :
On n'est pas naturellement
Aussi charmante que vous l'êtes.

SUR VILLEVRAD,

Maison de campagne de Madame de PLENEUF.

N'EST-CE point le Palais de Flore,
Qui surprend, qui charme mes yeux ?
Que de fleurs elle y fait éclore !
Cet azile est digne des Dieux.
Non, je dois mieux te reconnoître,
Villevrad, séjour enchanté ;
Tu m'apprens quelle est la Beauté,
Pour qui les fleurs viennent de naître.
C'est le Dieu des tendres Amans,
Qui, pour y fixer son Empire,
Par les soins du jeune Zéphire,
Embellit ces vallons charmans.
Telle étoit l'aimable retraite,
Qu'il prépara pour sa Psiché,
Lorsqu'épris d'une ardeur secrette,
Avec elle il vivoit caché :
Une autre Amante a sçû lui plaire ;

Je vois ce Dieu ſous ces berceaux,
Et Venus, qui d'un air ſévére,
Lui reproche ſes feux nouveaux.
Ceſſe, Déeſſe d'Amathonte,
Ceſſe de condamner ton fils;
Et comme lui céde ſans honte
Aux charmes dont il eſt épris.
Tu troublas ſa premiere flâme,
Par mille tranſports indiſcrets;
Mais l'ardeur, dont brûle ſon ame,
A pour lui de plus forts attraits.
Reſpecte la Beauté nouvelle,
Dont ce Dieu paroît ſi touché;
Il te pardonna pour Pſiché,
Mais il te puniroit pour elle.
Contrains tes jalouſes fureurs,
A ſes feux deviens favorable;
Avec un objet adorable,
Partage l'empire des cœurs:
Partage la douceur de plaire,
De charmer la terre & les cieux:
Venus, va regner à Cythére,
Laiſſe-la regner dans ces lieux.

A M. DE P...

Qui étant à la campagne, demandoit des nouvelles de Paris.

VENUS, ne voyant plus ſon fils,
D'un cruel chagrin dévorée,
Le cherchoit partout dans Paris :
Quelqu'un la trouvant éplorée,
Lui dit, charmante Cythérée,
Pour revoir ce fils ſi chéri,
Ici ton ſoin eſt inutile :
Avec l'aimable Savari,
Pléneuf a quitté cette ville ;
Tourne tes amoureux oiſeaux,
Vole vers ces riches côteaux,
D'où ſaint Suht voit errer la Seine ;
Et par mille & mille détours,
Sur l'émail d'une vaſte plaine,
Chercher à ſuſpendre ſon cours,
Dans le fond de quelques vallées,
Où Flore étale ſes attraits,
Où dans les routes reculées,
Des plus ténébreuſes forêts.

Près de ces charmantes mortelles,
Ton fils se plaît à s'arrêter.
Ah ! dit Venus, puis-je en douter ?
Souvent il me quitte pour elles :
J'en ressens un jaloux transport ;
Cependant il faut me contraindre ;
Chacun me soutient que j'ai tort,
Si quelquefois j'ose m'en plaindre.

A M. PECQUET,

Premier Commis des Affaires Etrangeres.

ON dit qu'avec un soin extrême,
Vous sçavez de l'Etat renfermer le secret ;
Je vois qu'en fait d'amour il n'en est pas de même ;
Et vous nous donnez lieu de vous croire indiscret.
Dans les gazettes de Cythére,
La nouvelle a couru que vous étiez Amant ;
Qu'une Belle à Cambrai trouvoit l'art de vous plaire :
Je ne condamne point un tendre engagement ;
Mais j'aurois voulu seulement
Que vous en eussiez fait un peu plus de mystere.
Passons sur ce défaut de l'empire amoureux :
Chez l'Espagnol encor on garde le silence :
Mais on croit le plaisir de publier ses feux,
Un privilége de la France.

Venons au fait : bien-tôt vous allez voir le jour,
Qui de l'objet aimé ramenera la féte :
Ma ſincére amitié veut ſervir votre amour,
Dans les hommages qu'il apprête.
Je vous offre des fleurs : puiſſent-elles toucher
Le cœur que vous voulez ſurprendre ;
Puiſſent-elles vous l'attacher,
Par un amour fidele & tendre :
Les Belles trop ſouvent reſſemblent à ces fleurs ;
Elles doivent à l'Art leur plus grande puiſſance ;
Lorſqu'elles montrent plus d'ardeurs,
Elles n'ont de l'amour que la vaine apparence.

A M. D...

CONTROLLEUR GENERAL,

Pour lui demander une copie de ſon Portrait, peint par Rigaud.

L'HEUREUX ſuccès de vos travaux
Chaque jour dans nos cœurs redouble l'eſpérance,
De voir bientôt finir les maux,
Qu'un Ecoſſois fit à la France.
Nos neveux rappellant l'odieux ſouvenir
D'un ſyſtême inſenſé qu'ils auront peine à croire,
Ne pourront s'en entretenir,
Sans éterniſer votre gloire.

Pourſuivez, Seigneur, vos projets :
De votre ardeur infatiguable,
Vous avez de puiſſans objets ;
Le bonheur renaiſſant des plus zélés ſujets,
Et l'immortel renom du Roi le plus aimable.

Voilà le fruit précieux, dont vos lumieres, Monſeigneur, vôtre déſintéreſſement & votre juſtice nous ſont les ſûrs garans. Mais en travaillant ainſi au ſoulagement de la Nation entiere, ne plaignez vous pas certains particuliers que le reſpect & les plus vifs ſentimens du cœur attachent à vous, & que vos importantes occupations en écartent ?

De quel front à votre audiance,
Un habitant du Pinde iroit-il ſe montrer ?
Il craint d'y faire murmurer,
Les fiers Mylords de la Finance.
Quoi ! tandis qu'il s'agit des plus grands intérêts,
Que ſervent, diroient-ils, des Auteurs, des Poëtes ?
Aux échos oiſifs des forêts
Qu'ils aillent conter leurs ſornettes.

Comme ces murmures pourroient n'être pas ſans fondement, j'ai pris un parti, qui du moins vous fera connoître la vivacité de mes déſirs.

Si l'Amour, pour être content,
Hazarde ſouvent l'impoſſible ;
L'amitié, dans un cœur ſenſible,
Peut eſſayer d'en faire autant.
Je ſouhaitois votre préſence,
Plaiſir trop longtems différé ;
Et j'ai hardiment imploré
D'un célébre Enchanteur la magique puiſſance.

Oüi, Monſeigneur, je n'ai pas craint de m'adreſſer à l'un des plus grands Enchanteurs de l'univers.

Par les divers objets qu'il enfante à nos yeux,
Rival de la Nature même,
Il ſemble en partager la puiſſance ſuprême,
Et ſon art quelquefois l'en rend victorieux.
Il conſole un ami des ennuis de l'abſence ;
Il flatte un tendre Amant, il en nourrit l'ardeur ;
Et, pour affermir ſa conſtance,
Fixe devant ſes yeux ce qui touche ſon cœur ;
Il fait plus (du deſtin on le croiroit le maître)
Malgré la Parque & ſon ciſeau,
Parmi nous il fait apparoître,
Ce que renferme le tombeau.

A peine fus-je admis à ſes myſtéres, que vous vous montrâtes à mes regards.

J'approche avec transport ; nulle foule importune
Ne vous déroboit à mes yeux ;
Vous n'étiez point pressé par ces ambitieux,
Qu'attire auprès de vous l'espoir de la fortune.

Vous aviez cet air riant, qui m'a charmé tant de fois; une aimable vivacité animoit vos regards & brilloit sur votre visage : en un mot vous étiez tel, que vous paroissez sur les côteaux du Menil-Montant, ou dans les forêts de Saint-Fargeau, lorsqu'après de longues fatigues vous vous permettez enfin quelque délassement.

C'est-là que loin du bruit, les Muses, les beaux Arts,
Qui prirent tant de soin de votre premier âge,
Se vont offrir à vos regards,
Et s'applaudir de leur ouvrage.
Si, par le soin de leur amour,
Votre gloire fut préparée,
La leur, par un juste retour,
Se trouve à présent assurée.

Je crus donc que c'étoit le moment favorable de vous exprimer ma reconnoissance de vos bienfaits. Je fis plus, dans mon ravissement, je m'abandonnai jusqu'à vous louer, même en votre présence ; mais

comme malgré mes louanges vous aviez toujours l'œil auſſi gracieux, je l'avouerai, Monſeigneur, je doutai que ce fût vous ; & avec cet air innocent dont on a voulu faire mon caractere, me tournant vers l'Enchanteur : ce n'eſt pas lui que vous m'offrez, lui dis-je ; plus il mérite d'éloges & de remercimens, plus il les fuit, plus ils le bleſſent. A ces mots, mon grave Démogorgon replique.

Te montrer de ſon cœur les nobles ſentimens,
Surpaſſe le pouvoir de mes enchantemens ;
Apollon n'oſeroit entreprendre l'ouvrage,
Que tu veux exiger de moi :
T'offrir les traits de ſon viſage,
Eſt tout ce que je puis pour toi.

Quoique ce ne fût pas là tout ce que je m'étois attendu de trouver ; le charme m'a tellement flatté, que je reſſens encore le chagrin de l'avoir vû finir.

Je vous dévoile aſſez ce que mon cœur deſire :
C'eſt le prix le plus cher de mon attachement ;
Vous n'avez qu'un ſeul mot à dire :
Et je verrai chez moi durer l'enchantement.

Il ne s'agiroit que de renvoyer ma requête à l'il-

lustre Rigaud, vous combleriez les vœux de l'homme du monde qui est avec le plus profond respect.

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

EPITRE

A M. JACQUIER,

Seigneur de Vieux-Maison, qui, quoiqu'absent, avoit fait préparer dans un Cabaret de son Village un magnifique repas pour des Dames qui devoient y passer, son Château étant tout en ruine.

APRENEZ, Seigneur Chatelain,
Une surprenante avanture,
Qui, par un art terrible à toute la nature,
Nous est arrivée en chemin.

Trois chars bien attelés portoient Dames plus gentes,
Que ces mémorables Infantes,
Que pourchassoit maint Paladin :
Amadis, l'épée à la main
Eût soutenu cartel pour elles,
Si quelque Chevalier mutin,

N'eût pas voulu les trouver telles.
D'enjouements & d'amours un agréable eſſain
Sur la route partout annonçoit leur venue,
Lorſqu'enfin Vieux-Maiſon s'offrit à notre vue :
Nous croyons déja voir le Nain,
Qui, ſuivant l'ordre, dans la nue
Y faiſoit raiſonner l'airain.
Nous approchons, flattés d'une douce eſpérance ;
Mais las ! un enchanteur malin
Par quelques traits de Négromance,
Changea notre eſpoir en chagrin.
Nous voulions tous prendre la fuite :
Mais nous avions à notre ſuite
Un enchanteur, dont les efforts
Des noirs rivages du Cocyte
Ont ſouvent rappelé les Morts.
Il voulut tenter l'avanture :
Il entre, & dans l'inſtant ſe préſente à ſes yeux
Une jeune Sylphide, hôteſſe de ces lieux.
Arrête, audacieux, dit-elle ;
Ces lieux ne ſont plus habitez,
Depuis la trahiſon cruelle
D'un ingrat qui nous a quittez ;
Depuis que Bellaſſiſe a charmé le perfide ;
Cent fois plus jalouſe qu'Armide,
De ces aimables lieux j'ai détruit les beautés :
Je l'aimois ; & s'il eut ſuivi mes volontés,
J'aurois ſatisfait même à ſa plus folle envie.

Du vainqueur de Pharſale il deſire le ſort *;
Mon pouvoir étoit aſſez fort
Pour le rendre Céſar, ſans qu'il perdit la vie.
L'ingrat pour Bellaſſiſe a tout abandonné,
Bellaſſiſe ſeul peut lui plaire.
Quel eſt donc le lieu fortuné,
Que ſans raiſon il me préfere ?
Un champêtre réduit où l'œil empriſonné
Par une vieille tour eſt triſtement borné :
Envain il en vante la pompe.
Par le ſecours tardif d'une pénible pompe,
Epuiſant un bourbeux ruiſſeau,
Marechal ** fait jaillir un mince filet d'eau,
Le flot noir à regret s'éleve de la terre :
De ſon odeur l'air infecté,
Porte au nez une affreuſe guerre.
De Beauſſe *** à ſon aſpect *recule épouvanté*,
Et ſouhaite à jamais une peine pareille
A quiconque oſera de Racine enchanté,
Refuſer la palme à Corneille.
Veut-il louer encor ſes buttes ****, ſon Miroir,
Rare effort d'un eſprit qui toujours imagine.
Ces buttes où par bonds il faut que l'on chemine :
Ce miroir où Lincée auroit peine à ſe voir.

* Il diſoit qu'il voudroit être mort, & avoir été Céſar.
** Son Jardinier.
*** Grand admirateur de Corneille au mépris de Racine.
**** Il avoit fait élever des Pyramides de terre pour en faire un terraſſ en les joignant.

Voilà pour quels attraits il me fuit, il me quitte.
Mais j'ai ſçu m'en vanger ; j'ai ſçu dans ma fureur
Rendre ce lieu ſemblable à celui qu'il habite :
Va, fui ; c'eſt trop longtemps en ſoutenir l'horreur.
Elle dit : le Soleil, déja caché ſous l'onde,
Aux ombres de la nuit abandonnoit le monde.
Fort triſtes, nous allions renfermer nos regrets
Dans la prochaine hôtellerie,
Quand par un ſort commun dans la chevalerie,
Elle fut changée en Palais :
La ſervante pour nous fut une noble infante,
Et l'hôte un courtois Chevalier,
Qui nous firent fête charmante,
Et nous logerent ſans payer.
C'eſt l'effet d'un pouvoir magique :
Nous ignorons encor quel fut cet Enchanteur
Si généreux, ſi magnifique :
Mais nous l'aimons tous de bon cœur.

A M. BERANGER,

Le jour de ſa fête, le Novembre 1734.

LOSRQUE votre Fête m'engage
A raſſembler pour vous des fleurs,
Sans demander mon nom, recevez mon hommage;
Je me veux ſur ce point conformer à vos mœurs.

Remplir tous les devoirs d'une amitié ſincere;
S'occuper ſans relache à faire des heureux,
Par l'unique plaiſir d'en faire;
Pratiquer le bien, & le taire;
Libéral ſans éclat, ſans faſte généreux,
Voilà de votre cœur quel eſt le caractere.

Voulez-vous cependant pénétrer le myſtere,
Et ſçavoir d'où viennent ces dons?
Du beau ſéjour de Stin la Nimphe tutélaire
Doit ſeule attirer vos ſoupçons,
Ces champs délicieux que par vous on admire,
Incultes autrefois, aujourd'hui pleins d'attraits:
Ces champs, où par tant de bienfaits
Vous prenez ſur les cœurs un doux & juſte empire,
Pouvoient ſeuls, malgré le retour
Des frimats, ennemis de Flore,
Nous donner les moyens de célébrer ce jour,
Par les fleurs qu'ils ont fait éclore.

Puiſſent vos aziles charmans
D'accord avec les deſtinées,
Voir ſe perpetuer le cours de vos années,
Et ſervir dans vos ſoins à vos délaſſemens.
Puiſſent-ils, au plus fort de la ſaiſon cruelle,
Le jour de votre fête, être plus éclatans,
Et pour vous marquer notre zele,
Offrir encor cent fois les tréſors du Printemps.

A M FALCONNET,

Medecin, en lui envoyant de Villepinte un pâté de Lievre.

DANS le fameux art d'Hippocrate,
Sçavant Eléve de Patin,
Par qui chacun de nous ſe flatte,
De voir prolonger ſon deſtin:
Par qui la Parque filandiere,
Apprêtant déja le ciſeau,
Trouve une nouvelle matiere
A remplir encor ſon fuſeau,
Salut, tel que par ta prudence
Tu nous le fais ſouvent trouver,
Et que le ciel pour récompenſe,
Puiſſe longtems te conſerver.
Le plaiſir regne à Villepinte,
Depuis que Moineau de retour
Reſpire déſormais ſans crainte

De l'Oiſeleur & du Vautour :
Que n'augmentes-tu notre joie ?
Mais du moins, pour t'en conſoler ;
Du partage de notre proie
Reçois de quoi te régaler.
Comme en Egypte, par l'image
De ce mort qui t'eſt préſenté,
Songe à faire un heureux uſage
D'un tems par les Dieux limité.
Bacchus, réveillant l'allégreſſe,
Te prépare encor de beaux jours ;
Malgré ton art, & ton adreſſe,
Il en faudra finir le cours.

EPIGRAMME.

QUOI, tu me fuis, pour écrire ſans verve ?
Diſoit Thémis à certain Sénateur.
Ne ſçais-tu pas, qu'en dépit de Minerve,
Nul ne peut être un excellent Auteur ?
Je le ſens bien, répond le déſerteur :
Mais pour juger jamais n'eus de ſcience.
Eh bien, va donc endormir ton lecteur,
Et ne vien plus dormir à l'Audience.

AUTRE

Contre un Poëte licentieux.

POUR quelque tems d'Argenſon voudrois être ;
Non par deſir d'éclairer tout Paris,
D'y conſerver le calme & de connoître,
Filoux cachez, & bureaux de Cypris ;
Non que je veuille entendre les écrits,
Qu'on fait jouer par la Troupe Comique ;
Mais pour punir certain rimeur cynique,
Qui fait rougir tout le ſacré Vallon,
Et ſinge froid du ſtile Marotique
Veut uſurper la place d'Apollon.

AUTRE

*En envoyant à Mademoiſelle *** une Traduction du Livre d'Ovide, qui enſeigne à ſe défendre de l'Amour.*

OVIDE envain nous donne l'art
De rompre d'amoureuſes chaînes ;
Vous ſçavez par un ſeul regard
Rendre toutes ſes leçons vaines.

CHANSON

Sur l'Air : *le Plaiſir vous appelle.*

D'Un repas délectable
Apprenez les loix :
D'une Troupe aimable
Il faut faire choix ;
Que tout ſoit ſortable :
Jamais neuf à table,
Toujours plus de trois.

Si le vin nous inſpire,
Que des indiſcrets
N'aillent point redire
Nos diſcours diſcrets.
Que Bacchus, que l'Amour,
Tous deux d'accord enſemble,
Regnent tour à tour ;
Enfin qu'il reſſemble,
A ce que raſſemble,
Cet heureux ſéjour.

CHANSON

Contre un Poëte Satyrique & Licentieux.

FILS ingrat, cœur perfide,
Eſprit infecté,
Ennemi timide,
Ami redouté,
Déteſtable guide
D'un amour qu'Ovide
N'a jamais chanté :
A te maſquer habile,
Traduis tour à tour
Pétrone à la ville,
David à la Cour :
Sur nos airs
Fais des vers,
Que ton fiel ſe diſtille
Sur tout l'univers :
Nouveau Théophile,
Sers toi de ſon ſtile ;
Mais crains ſes revers.

ENVOI
DE LA TRAGÉDIE
DE CYRUS,

A Monſeigneur le Duc de VENDÔME, *en* 1706.

MUSE, dans l'Auſonie un doux eſpoir t'entraîne ;
Vendôme dans Paris a daigné t'approuver ;
Mais ſur les bords du Pô, ne crois pas le trouver
Tel qu'il fut aux bords de la Seine.
Dans le ſein d'une auguſte Cour,
Tu l'as vû n'inſpirer que la joie & l'amour ;
Les cœurs voloient ſur ſon paſſage ;
Et pour lui rendre un juſte hommage,
Tous nos peuples charmés couroient de toutes parts ;
Bellonne & la terreur ne ſuivoient plus ſes traces ;
Il étoit tel que le Dieu Mars,
Quand il remonte au Ciel déſarmé par les Graces :
Quand, des mortels audacieux
Après avoir pris ſoin de punir l'inſolence,
Dans les embraſſemens du Souverain des Dieux
Il en reçoit la récompenſe.
Sous des traits différens, Muſe, tu vas le voir :
Ce n'eſt plus ce Prince paiſible,
Qui ſembloit oublier ſon rang & ſon pouvoir,
A nos fiers ennemis c'eſt un guerrier terrible.

Il fait voler au loin l'effroi devant ſes pas,
L'éclair part de ſes yeux, la foudre de ſon bras...
Mais quoi ! Muſe, déja cette image te glace ?
Va, puiſqu'il t'a permis de paroître à ſes yeux,
Songe à mériter cette grace ;
Et ménage un tems précieux ;
Ne va point te louer, quelqu'ardeur qu'il t'inſpire,
Parmi tant de ſoins importans ;
Songe que tu ne peux occuper ces inſtans,
Sans les voler au bien de ce puiſſant empire.
Ici, dans de paiſibles jeux,
Ta voix à peine encor formée
Par un ſi digne objet quelque jour animée,
Fera des efforts plus heureux.
Après d'immortelles conquêtes,
Quand la paix dans Anet conduira ce Héros ;
Alors par d'agréables Fêtes,
Tu pourras quelque jour occuper ſon repos ;
Entre les bras de la victoire,
Contente-toi de l'admirer :
Trop foible pour chanter ſa gloire,
Muſe, pour les plaiſirs tu dois te conſacrer.

EPIGRAMME

Contre l'Abbé ABEILLE.

QUAND Abeille, assemblant ses rides,
Jure contre mes Tyndarides,
Je me ris de son vain effort;
C'est l'effet d'une vieille guerre,
Où le sifflet fut le plus fort:
Jamais Abeille & le Parterre
Ne purent se trouver d'accord.

MADAME ***.

Etant allée voir une de ses Amies qu'elle trouva endormie, fit sur le champs ces Vers:

SOUS ce tapis, c'est Iris qui repose:
Que de beautés il dérobe à nos yeux!
Ah! si par le secours d'une métamorphose,
Je pouvois devenir ce tapis prétieux!

Quels desirs, quels transports
Cette image me cause !
Mais vains desirs, inutiles efforts :
L'Amour jaloux, autrement en dispose ;
Et garde pour lui seul de si rares trésors.

RÉPONSE.

Par M. DANCHET.

APPRENEZ-nous qui vous inspire
Des vers si sûrs de nous charmer :
Parlez, est-ce le Dieu qui préside à Lyre,
Ou celui qui force d'aimer ?
L'un & l'autre pour vous prodiguent tous leurs charmes,
Regards enchanteurs, airs galans ;
Pour porter dans les cœurs d'amoureuses allarmes,
C'est joindre à la Beauté de trop rares talens.
Ne souhaitez point autre chose,
Que l'heureuse métamorphose,
Qu'il semble que les Dieux ont fait en vous formant ;
Sapho revit en vous, vous écrivez comme elle ;
Et sous une forme plus belle,
Vous pensez aussi tendrement.

CANTATILLE.

REGNEZ, belle Thétis, par vos attraits vainqueurs,
Vous soumettez les plus grands cœurs;
Les vents suspendent leurs haleines,
Les mers se calment devant vous;
Et vous rendez plus doux
Les concerts charmans des Syrenes.
Regnez, &c.

Vous jouissez de l'avantage,
De rassembler la même Cour,
Dont la Mere d'Amour
A reçu son premier hommage.
Regnez, &c.

INVENTIONS

Et Fonctions atttibuées à chacune des neufs Muſes.

Vers gravés dans un Sallon du Château de l'Iſle-Belle, le 19 Septembre 1721.

DANS ſon rapide eſſor, Uranie à nos yeux
Dévoile la Nature & les ſecrets des Cieux.

Des Empires divers Clio chante la gloire,
Des Rois, des Conquerans, aſſure la mémoire.

Calliope, accordant la Lyre avec la voix,
Eterniſe en ſes vers d'héroïques exploits.

D'un Spectacle agréable employant l'artifice,
Thalie, en badinant, ſçait démaſquer le vice.

Melpoméne, avec pompe étalant ſes douleurs,
Nous charme, en nous forçant à répandre des pleurs.

Erato des Amours célébre les conquêtes,
Se couronne de myrthe, & préſide à leurs Fêtes.

Euterpe a de la Flute animé les doux ſons;
Aux plaiſirs innocens conſacre ſes chanſons.

Polymnie a du geſte enſeigné le langage,
Et l'art de s'exprimer des yeux & du viſage.

Terpſicore, excitée au bruit des inſtrumens,
Joint à des pas legers de juſtes mouvemens.

De l'eſprit d'Apollon une vive étincelle
Des Filles de mémoire anime les concerts :
Et chef de leur troupe immortelle,
Il raſſemble en lui ſeul tous les talens divers.

LETTRE

A M. GROS DE BOZE,

Sécrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

JE ſuis très-fâché, Monſieur, de n'avoir pû me trouver à l'Iſle-Belle, pour prendre part à la Fête que les heureux Inſulaires ont célébrée, en voyant arriver leur aimable Gouvernante : j'aurois joint avec tranſport mes applaudiſſemens à tous ceux qui ſe ſont fait entendre ; & peut-être qu'à l'exemple du vieux Anacréon, j'aurois oſé chanter un jour ſi beau. Me

voyant privé de cette joie, pour diſſiper mes ennuis, j'ai fait un voyage à Saint Cloud.

J'ai vû ce Fils, que l'Hymenée
Vient d'accorder à vos deſirs;
Cet Enfant, dont la deſtinée
Doit un jour combler vos plaiſirs.
Croyez-en mon récit fidele:
Près de lui, j'ai vû les neuf Sœurs,
Déja de leur main immortelle,
Sur ſon berceau ſémer des fleurs:
J'ai vû les Parques avec joie,
De ſes ans commencer le cours,
Accumulant l'or & la ſoye,
Dont elles vont filer ſes jours:
Tandis qu'une trame ſi belle
Tourne ſous leurs agiles doigts;
Apollon redouble leur zéle,
Par les ſons flatteurs de ſa voix:
Parques, travaillez ſans relâche;
C'eſt, dit-il, l'arrêt du Deſtin,
Qu'en vos mains cette douce tâche
Puiſſe ne jamais prendre fin:
C'eſt pour les arts, c'eſt pour ma gloire,
Que cet Enfant reçut le jour
Des doctes Filles de mémoire
Il eſt l'eſpérance, & l'amour.

Né ſous les lauriers du Parnaſſe,*
Peut-il ne pas en mériter ?
Il n'aura qu'à ſuivre la trace
De celui qu'il doit imiter.
Aux traits enchanteurs de ſa Mere,
Aux graces qu'il fait déja voir
Il doit joindre encor de ſon pere
Et les talens & le ſçavoir.

Phœbum in remotis, Carmina, ſedibus vidi docentem.

Je croyois trouver dans le même lieu le fils de M. Meliand ; Thémis ſe feroit ſans doute montrée auprès de lui, elle auroit eu de belles choſes à dire : & en revenant par la Galliotte, j'aurois tâché de me les rappeller, comme j'ai fait du diſcours d'Apollon. Adieu, Monſieur, je vous prie de faire ma cour à cet Apollon viſible & bienfaiſant, que tout l'Empire des Lettres ne ſçauroit trop aimer. Je ſuis, avec l'attachement le plus inviolable, votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

A Paris, ce 27 Mai 1733.

* Le fils de cet illuſtre pere fut moiſſonné comme une jeune fleur qui promettoit le plus grand éclat.

LETTRE

A M. BIGNON,

AVOCAT GENERAL

DU GRAND CONSEIL,

A l'occaſion de ſon Mariage avec Mademoiſelle de VERMANOIR.

RECEVEZ, Monſieur, mes complimens ſur la nouvelle qui s'eſt répandue ce matin dans l'Iſle-Belle.

Zéphire, député par le Dieu de Cythére,
Au moment que le jour a brillé dans les Cieux,
Nous a révélé le myſtére,
Qui vous fit, ſans vous plaindre, abandonner ces lieux:
L'amour, nous a-t-il dit, ſeroit venu lui-même;
Mais Bignon près de lui ſoigneux de l'arrêter,
Pour hâter le bonheur de ſa tendreſſe extrême,
L'engage à ne le plus quitter.
Alors il nous a peint le charmant caractére,
Les attraits de l'objet qui cauſe votre ardeur:
Les nobles ſentimens inſpirés dans ſon cœur,
Par l'exemple & les ſoins de la plus tendre Mere.

Jugez, Monſieur, de l'impatience, que nous avons de voir des perſonnes ſi aimables.

Dupuis ne quitte plus la rive;
Il prête au moindre bruit une oreille attentive.
Il porte au loin ſes yeux, & croit à chaque inſtant
Voir avec Hymenée une couple qu'il attend:
Il brule de paſſer l'aimable Souveraine,
Dont ces lieux ſeront embellis.
Il n'eut pas plus d'ardeur, lorſqu'au bord de la Seine,
Il reconnut enfin le Monarque des Lys. *

Mais je m'amuſe ici à vous parler de notre Nocher, quand je devrois tâcher de vous exprimer la joie & le contentement que reſſent Monſieur votre oncle.

L'illuſtre Protecteur des filles de mémoire
Aſpire au doux moment qui comblera ſes vœux:
Il verra ſes petits neveux
Dignes de ſoutenir & ſon nom & ſa gloire.
Apollon l'a prédit, c'eſt un Oracle ſûr;
Bignonios ſperare datur. **

* Il eut l'honneur de paſſer Louis XV lorſque Sa Majeſté vint à l'Iſle Belle, le 11 Mars 1734.

** Commencement d'un Poëme Latin que M. Santeuil fit pour le mariage de M. Bignon Intendant de Paris, pere de M. l'Avocat Général.

Je viens par dégrès aux Insulaires qui vous aiment & que vous chérissez.

Sophie est empressée à moissonner des fleurs,
A former diverses guirlandes,
Qu'au cher Objet de vos ardeurs
Elle destine pour offrandes :
L'immortelle leur sert de nœuds,
Symbole fortuné de deux cœurs amoureux :
Coffeu, sage Sur-Intendante
D'une éducation dont elle veut le soin,
Prépare d'un berceau la machine roulante ;
Et dit qu'avant dix mois elle en aura besoin.

Je vous dirai plus encore : j'ai vû Mademoiselle de Joüé & Mademoiselle de Silly, qui dans un coin du Salon des Muses, tailloient des beguins, & se préparoient à les coudre : venez donc promptement être témoin de la joie & de l'activité que vous inspirez à tous les Habitans de l'Isle-Enchantée.

Pour moi quoique le tems ait glacé ce génie,
Qu'avec quelque succès Apollon seconda,
Quand au doux son de l'harmonie,
Je conduisis Venus au pied du Mont-Ida ;
Quand sous de plus grands traits représentant Clorinde,
Je fus rendre jaloux les habitans du Pinde.

J'eſpére encor trouver mes premieres chaleurs :
Nouvel Anacréon, ſous de brillantes fleurs,
J'aurai ſoin de cacher & mon front & ma tête,
Dans les jeux innocens que l'Iſle vous apprête.
L'exemple, que je donnerai,
Excitera Boisfranc à danſer à la fête,
Plus légérement que Dupré.

C'eſt tout dire, parlez-moi des miracles modernes en comparaiſon de ceux-ci.

Je ſuis, &c.

A l'Iſle-Belle, le 8 Août 1736.

J'ai

A. M. D.

J'Ai reçu, Monſieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je vois combien l'amour donne de vivacité à l'imagination : vous m'avez fait des peintures très-agréables de vos nouvelles avantures ; je vous ſuis obligé de ce que vous m'honorez de votre confidence, en m'avoüant la paſſion amoureuſe qui vous poſſéde : vous connoiſſez ſans doute ma facilité à excuſer de pareils mouvemens.

Je ne ſuis pas de ces Cenſeurs
Dont la morale trop auſtere ;
Oſe condamner les douceurs
D'aimer, & de chercher à plaire.
Je permets qu'un adoleſcent,
Affranchi des loix du collége,
Se livre à ce charme innocent ;
Ce fut toujours ſon privilége,
Et la raiſon même y conſent.
Pourvû que dans ce premier âge,
Si tendre à toute impreſſion,
Il choiſiſſe une Beauté ſage
Pour objet de ſa paſſion.

Alors une aimable Maitreſſe,
Qui joint la grace au jugement,
La nobleſſe du ſentiment,
A l'eſprit, à la politeſſe,
Quelquefois pour un jeune Amant
Eſt une école de ſageſſe:
L'Amour, comme maitre parfait,
Dans l'art de la délicateſſe,
Mieux qu'un Régent, mieux qu'un Préfet,
Montre à penſer avec juſteſſe.

Je ne doute pas, Monſieur, que la Maîtreſſe, dont vous avez fait choix, n'ait toutes les qualités que je viens de vous tracer; mais vous avez grand ſoin de ne pas tomber dans le moindre des ridicules qu'on reproche à nos Petits-Maîtres, en faiſant connoître votre flâme, vous me cachez ſoigneuſement le nom de la perſonne qui a pû l'allumer: ne pourriez-vous pas entre nous me le dire?

Quelle eſt cette Venus, qui vous fait voir Cythére,
Sur les rives de l'Allier?
Je crois, malgré vos ſoins à m'en faire un myſtére,
Reconnoître *Mezalier*.
L'autre jour dans les bois de la double colline,
J'entendis les neuf Sœurs qui célébroient ce nom;
Apollon, qui préſide à la Troupe divine,
En faiſoit retentir tout le ſacré vallon.

Je vous félicite, Monſieur, d'une paſſion, qui vous

fera oublier celle qui vous dévoroit, lorſque j'avois le plaiſir d'être avec vous à Torcy:

Lorſque dans les deſirs qui tourmentoient votre ame,
Affrontant la grêle & le vent,
Autour des hauts murs d'un Couvent,
Vous alliez exhaler une inutille flâme.

Homere ajouteroit à cela cette comparaiſon qui lui eſt ſi familiere.

Tel un loup, que preſſe la faim,
Quand l'ombre de la nuit ſeconde ſa furie,
Dans un Hameau s'efforce en vain
D'aſſiéger une bergerie.

Dans ces momens j'avois grande envie de vous dire comme à ces autres hommes.

Foibles habitans de la terre,
Que votre amour jamais ne profane un ſaint lieu:
Ne ſoyez point rivaux d'un Dieu,
Qui tient dans ſes mains le tonnerre.

C'eſt ce que vous n'avez pas à craindre préſentement, non plus que mon portrait, que votre Belle, ſi je veux vous en croire, porte à ſon bras.

Un viſage pareil, que les ans ont éteint,
Peut-il être chéri d'une Beauté naiſſante?
Eſt-il tel que Rouſſeau l'a peint,
Grands yeux ouverts, bouche béante?

Si vous voulez me servir auprès d'elle, gardez-vous, Monsieur, de lui parler de ma figure, & contentez-vous de l'entretenir des sentimens de mon cœur : faites lui sur tout mes remercimens, de l'honneur qu'elle daigne me faire.

Vous m'avez rappellé un nom bien respectable, & qui me sera toujours précieux, en me parlant de Madame de Charmont ; je n'oublierai jamais l'accüeil qu'elle me fit à sa campagne, & je suis trop heureux d'avoir quelque part dans son souvenir ; je vous prie de lui en marquer ma reconnoissance, & profitez de l'avantage de vous trouver en si bonne compagnie.

Allez souvent dans cette Cour ;
Par d'utiles attraits, laissez-vous y conduire :
Les Graces, les Vertus, en ont fait leur séjour ;
Et parmi les plaisirs on y trouve à s'instruire :
Je rappelle ces jours, où j'en connus le prix :
Et je ne serois pas surpris,
Connoissant votre caractére,
Si le commerce heureux pouvoit assez vous plaire,
Pour ne pas regretter ni Torcy, ni Paris.

Je viens de dicter avec rapidité cette Lettre. Je n'ai ni le tems, ni le courage de la corriger : ainsi je vous prie, Monsieur, de ne la point laisser sortir

de vos mains. Quoique esclave de l'Amour, vous devez être fidéle à ce que vous prescrit l'amitié; je vous enverrai dans quelques jours un exemplaire des Harangues faites à la Reception de M. l'Evêque de Metz, & je vous prie d'avance de préparer ce petit hommage de ma part à Madame de Charmont.

Je suis avec le plus tendre attachement,

MONSIEUR,

Votre, &c.

A Paris, ce 19 Mars 1733.

A M. DE LA PORTE,

INTENDANT DE MOULINS.

MONSIEUR,

Je ne puis trop vous marquer ma reconnoiſſance de l'honneur que vous m'avez fait, de vous ſouvenir de moi, en m'envoyant la Relation des réjouiſſances faites à Moulins. En la liſant, j'ai été tranſporté ſur les bords de l'Allier : j'ai vû, j'ai admiré tout ce que votre zéle pour le ſervice & pour la gloire du Roi vous a fait entreprendre & exécuter, au ſujet de ſa convaleſcence. Rien de mieux ordonné, rien de plus magnifique. Je vous ai ſuivi partout, & parmi la populace, je n'ai ceſſé de m'écrier : vive le Roi, vive le Maître le plus aimable & le plus aimé. Je me ſuis joint aux prieres que vous avez faites pour une vie ſi précieuſe. Après un ſi juſte devoir, je me ſuis placé à une de ces tables, que vous aviez fait dreſſer avec un appareil ſi ſuperbe ; mais je vous avoue que

je n'ai pas touché aux mets. Je me ſuis contenté d'admirer l'aimable & vertueuſe Dame qui en faiſoit les honneurs. Telle parut la Cythérée aux nôces de Thétis, & je ne crois pas que dans toute la Compagnie il ſe ſoit trouvé une Junon ou une Pallas, qui ait oſé lui diſputer le prix de la beauté. A l'égard du Bal, je n'ai pas voulu m'y rendre, je ſuis dans mon quinziéme luſtre : Je laiſſe à la brillante jeuneſſe les plaiſirs qui lui conviennent. Tout ce que je regrette, c'eſt de n'avoir pas entendu le Divertiſſement compoſé par une Muſe de votre ville. Ne puis-je ſçavoir quelle eſt cette Muſe? Pourquoi n'avez-vous pas inſerré ce Divertiſſement dans votre Relation, & imité en cela M. Meliand, Intendant de Soiſſons, qui s'eſt ſignalé, lorſque la Reine, le Dauphin & les Dames de France ont paſſé par ſa Généralité. Nous attendons ici avec la plus vive impatience l'arrivée du Roi; & ſa Ville Capitale ne ceſſe de répéter ce qu'autrefois la ville de Rome diſoit en l'abſence d'Auguſte.

Lucem redde tuæ, dux bone, Patriæ,
Inſtar Veris enim, vultus ubi tuus
Affulſit, populo gratior it dies
Et ſoles melius nitent.

Quand nous pourrons dire cela en bon François :

Prince, enfin ton retour a rempli notre attente ;
Il a dans tous les cœurs ramené les plaisirs :
Telle aux champs désolés en la saison naissante,
De Flore & des jeunes Zéphirs :

Alors dans le transport de ma joie, je tâcherai de mieux m'exprimer que je n'ai fait dans cette Lettre, que je me hâte de vous écrire.

Je suis, avec un tendre & respectueux attachement :

MONSIEUR,

Votre, &c.

A Paris, ce 10 *Octobre* 1744.

CANTATES.

HÉBÉ.

DANS les jardins d'Hébé, quel Dieu guide mes pas?
C'eſt l'Amour! je le vois! qu'il m'eſt doux de le ſuivre!
Il bannit la raiſon de ces heureux climats :
Mortels, c'eſt un plaiſir de vivre,
Où la raiſon ne nous ſuit pas.

Sévére Sageſſe,
Fais à la vieilleſſe
Reſpecter tes droits ;
Sévére ſageſſe,
Souffre à la jeuneſſe
De plus douces loix.

Pourquoi tes maximes,
Font-elles des crimes,
Des tendres plaiſirs?
Ne te fais plus craindre,
Ceſſe de contraindre
Ses ardens deſirs.

Loin de les défendre,
Laiſſe-nous entendre,
Dans notre printems,
Que c'eſt être ſage,
De mettre en uſage
Ces heureux inſtans.

Mais, c'eſt trop différer : entrons dans ces boccages.
Séjour fortuné de plaiſirs !
Ces vives fleurs, ces verds feuillages.
N'ont jamais des hivers reſſenti les outrages.

Que d'oiſeaux enchantés ! que d'aimables Zéphirs !
Que d'Amours, & d'Amans, ſous ces charmans ombrages !
Sur un thrône brillant de fleurs,
La Déeſſe de la Jeuneſſe,
Par ſes divins accens, excite tous les cœurs
A ſe livrer à la tendreſſe.

Donnez le printems de vos jours,
Aux Jeux, aux Plaiſirs, aux Amours.
Les eaux, d'une rapide courſe,
Vont, par mille chemins divers,
Sans eſpoir de revoir leur ſource,
Se perdre dans le ſein des Mers.
Ainſi notre jeuneſſe paſſe,
Nos jours ne ceſſent de couler ;
Rien ne ſçauroit les rappeller,
Lorſque l'hiver a pris ſa place.

Donnez le printems de vos jours,
Aux Jeux, aux Plaiſirs, aux Amours:
Le Soleil dans le ſein de l'onde,
Eteint chaque jour ſon flambeau,
Et pour renaître aux yeux du monde,
Il le rallume encor plus beau:
Mais, lorſque ſur les rives ſombres
L'affreuſe Parque nous conduit,
D'une éternelle & triſte nuit;
Rien ne peut diſſiper les ombres.
Donnez le printems de vos jours,
Aux Jeux, aux Plaiſirs, aux Amours.

C'eſt ainſi qu'en un lieu le plus heureux du monde,
Hébé fait entendre ſes ſons:
Venez, que chacun lui réponde;
Suivons ces charmantes leçons:
De ces fleurs couronnons nos têtes,
Rions, chantons, aimons & célébrons ces Fêtes.
Hâtons-nous, mais, ô ciel! quel fatal changement!
Tout diſparoît en un moment.
Un triſte ſouvenir eſt tout ce qui me reſte;
Hélas! de nos beaux jours, c'eſt l'image funeſte,
Ce n'étoit qu'un enchantement.

L'Amour, comme un aimable ſonge,
Regne dans la jeune ſaiſon:
Bientôt les ans & la raiſon,
Viennent diſſiper ce menſonge,

Il s'envole comme un Zéphir,
Si-tôt que la vieilleſſe arrive,
On s'apperçoit que le plaiſir,
N'eſt rien qu'un ombre fugitive.

LES HEUREUX EPOUX.

L'AMANTE du Dieu Mars abandonne Cythére,
Et cherche la fraîcheur de ce bois ſolitaire :
Rapprochez-vous, jeunes ormeaux ;
A l'ardeur du ſoleil oppoſez vos feuillages ;
Et pour redoubler vos ombrages,
Entrelaſſez vos verds rameaux.

Volez, de la Reine des Belles,
Zéphirs, carreſſez les attraits.
Que l'air agité, de vos aîles,
Devienne plus pur & plus frais.
Gazons renaiſſans qu'elle preſſe,
Brillez des plus vives couleurs ;
Et pour honorer la Déeſſe,
Formez-vous en thrône de fleurs.

Mais, à revoir Venus, le tendre Amour s'empreſſe :
Vient-il l'entretenir des cœurs qu'il a ſurpris ?
Sa Mere lui rit, le careſſe :
De quels exploits demande-t'il le prix ?

Quelle eſt cette grande victoire ?
a fait le bonheur de deux mortels charmans,
ui, devenus Epoux, vivent toujours Amans :
a Déeſſe applaudit à ſa nouvelle gloire.

Regne, Amour, ſur les cœurs contens ;
ugmente encor leurs feux, quand tu finis leurs peines ;
a gloire éclate moins à leur donner des chaînes,
Qu'à pouvoir les rendre conſtans.

Ton fils, ajoute-t-elle, en lui tendant les bras,
e ſçai trop que ſans toi l'Hymen n'a point d'appas ;
Seconde les ſoins de ton frere,
Ne quitte point les cœurs qu'il mene à ſes autels.

Daigne faire pour les mortels
Plus que tu ne fis pour ta mere.
Alors un doux baiſer, qu'elle donne à l'Amour,
Remplit d'un feu divin tous les lieux d'alentour.

Les oiſeaux, épris d'un beau zéle,
Ranimerent leurs tendres voix ;
Les Faunes d'une ardeur nouvelle,
Suivirent les Nimphes des bois :
Plus d'une bergere ſauvage,
Aux yeux de ſon Amant ſurpris,
S'apperçut que dans le boccage
Vénus étoit avec ſon fils.

SILENE.

Sous un feuillage épais, je vois le vieux Silène
Dans les bras du ſommeil ;
Le vin, qui dans ſon ſang coule de veine en veine,
Rend ſon teint plus vermeil !
Ces Pampres, & les fleurs dont il pare ſa tête,
Ce vaſe teint encor d'un nectar parfumé,
Tout m'apprend qu'il vient de la fête
Du Dieu que ſes ſoins ont formé.

Liqueur enchantereſſe,
Source de nos plaiſirs,
Par une douce yvreſſe
Rempli tous nos deſirs.
Efface de nos peines
L'importun ſouvenir ;
Banni les craintes vaines
D'un obſcur avenir :
Tu tiens lieu de richeſſes ;
Tu fais regner les jeux ;
Tu détruis la tendreſſe
Des Amans malheureux.

Mais tandis qu'au ſommeil Silène s'abandonne,
Des bergers d'alentour la troupe l'environne.

Quel deſſein les peut amener ?
Ils s'empreſſent de l'enchaîner
De ces fleurs dont il ſe couronne.
Reſpectez la tranquillité,
D'un buveur charmé qui ſommeille;
Il n'aime à revoir la clarté,
Que lorſque ſa ſoif le réveille.
Loin de ſon eſprit enchanté,
Son yvreſſe écarte les ſonges,
Dont il ſeroit épouvanté,
Et n'admet que d'heureux menſonges.

Je les arrête en vain : excité par leur bruit,
Silène ſe réveille & le ſommeil s'enfuit.
La Bergere Doris, qui rit de l'avanture;
Oſe le noircir de ce fruit,
Qui du ſang de Pirame a reçu la teinture.
C'eſt aſſez de m'avoir ſurpris,
Briſez, dit-il, en s'éveillant, mon eſclavage;
Bergers; pour ma rançon je vais ſous ce feuillage,
Vous répéter des chants que l'autre jour j'appris :
Mais ſi jamais ſur la fougere,
Je trouvois à l'écart cette jeune Bergere,
Je lui réſerve un autre prix.

Alors d'un creux profond ſa voix ſe fit entendre :
Les arbres, les rochers attentifs à ſes ſons,
De toutes parts ſembloient deſcendre,
Tandis qu'il diſoit ces chanſons.

Triſtes captifs d'une cruelle,
Briſez vos chaînes, vangez-vous,
Accourez, Bacchus vous appelle,
Venez boire & rire avec nous.
De vos maux cherchez le reméde
Dans ce nectar délicieux :
C'eſt le même, que Ganiméde
Préſente au Souverain des Dieux.
A ſon aſpect, l'ennui s'envole,
Et céde aux plaiſirs les plus doux ;
L'Amant rebuté ſe conſole,
L'Amant trahi n'eſt plus jaloux.

ACHILLE

OISIF.

THÉTIS, tremblante pour Achille,
Rendoit à tous les Grecs sa valeur inutile,
Et le tenoit caché dans l'Isle de Scyros:
Quelle honte de voir sous l'habit d'une femme,
Languir le plus grand des Héros,
Entouré des plaisirs qui séduisent son ame!
D'un indigne loisir l'amour sçait profiter:
Ce Dieu s'arme, & d'une main sûre,
Lance le trait fatal, qui seul pourroit dompter
Un cœur inaccessible à toute autre blessure.

Que le repos est dangereux,
A qui veut éviter l'amoureux esclavage!
Parmi les plaisirs & les jeux,
Sans y penser, le cœur s'engage.
Occupé de soins généreux,
Si de l'oisiveté vous fuyez les amorces,
Les traits d'Amour n'ont plus de forces;
Et son flambeau n'a plus de feux.
Quel spectacle à tout l'univers!
Est-ce Achille, qu'un jour l'impétueux Atride
Trouvera menaçant, orgueilleux, intrepide?

Je le vois accablé de fers,
Près de Déidamie, & confus, & timide,
Eſſuyer de l'Amour les caprices divers.

Dans un cœur qui devient ſenſible,
Qu'Amour cauſe de changement!
Du guerrier le plus terrible
Il fait un timide Amant.
Tel qui du Dieu de la Thrace
Braveroit la fierté,
Tremble à la moindre menace,
D'une jeune Beauté.

C'eſt ainſi qu'enchanté d'une flâme amoureuſe,
Achille ſans remords ſe plaît à ſe cacher:
A cette foibleſſe honteuſe
Quel Dieu daignera l'arracher?
Eſpérons, j'apperçois Ulyſſe:
Pour reconnoître Achille il ſe ſert d'artifice.
Aux yeux des Beautés de Scyros,
Parmi des ornemens, d'une indigne moleſſe,
Il préſente une épée, un arc, des javelots:
Achille à les ſaiſir s'empreſſe,
Et cet empreſſement dévoile le Héros.
Venez, lui dit Ulyſſe, effacez votre honte;
Venez contre Illion ſignaler votre bras:
Non, la fuite jamais ne peut être aſſez prompte,
Quand on fuit de l'Amour les funeſtes appas.

Suivez les pas de la victoire,
Donnez-lui vos premiers desirs :
Quand vous aurez servi la gloire,
Vous pourrez suivre les plaisirs.
Les myrthes que Venus présente,
Ne doivent toucher les Guerriers,
Que lorsque Bellonne est contente,
Et qu'ils sont couverts de lauriers.
Pour vous liver à la tendresse,
Attendez que les grands exploits,
Puissent excuser la foiblesse
De suivre d'amoureuses loix.

Achille alors rougit de son états funeste,
Et cherche à réparer des momens qu'il déteste :
Au pouvoir de l'Amour brûlant de s'arracher,
Il porte tous ses vœux aux rivages du Xante ;
Les craintes d'une Mere & les pleurs d'une Amante,
Rien n'arrête ses pas, rien ne peut le toucher.

Un cœur formé pour la victoire,
Mépriſe un tendre engagement :
Son unique affaire est la gloire,
L'Amour est son amusement.

LA DISPUTE
DE L'AMOUR,
ET DE L'HYMEN.

A L'OMBRE d'un bois ſolitaire,
Séjour inacceſſible aux ardeurs du ſoleil,
Sur des gazons fleuris, la Reine de Cythére
Goûte les douceurs du ſommeil.

De la Mere d'Amour tout reſſent la préſence ;
Les vents à ſon aſpect n'agitent plus les airs :
L'onde coule ſans violence,
Et les tendres oiſeaux ſuſpendent leurs concerts.
Mais qu'entends-je ! le bruit d'une nouvelle Fête
Frappe les échos d'alentour.

Vénus en s'éveillant, voit l'Hymen & l'Amour :
Tous fiers d'une illuſtre conquête,
Chacun veut en avoir l'honneur.
Sans moi, dit l'Amour, ſans mes charmes ;
L'Hymen n'eût point ſoumis un cœur,
Nourri dans les périls & dans les bruit des armes.

Je range ſous vos loix un Guerrier généreux,
Qui ne cherchoit que la victoire :
D'une jeune Beauté je le rend amoureux,
Autant qu'il le fut de la Gloire.

Pourquoi, répond l'Hymen, pourquoi tant vous vanter
De m'avoir aſſervi ce ſuperbe courage ?
Songez que mon ſecours vous a fait remporter
Un plus grand avantage.

Cette jeune Beauté que chacun prend pour vous,
Faiſoit d'un art charmant ſes plaiſirs les plus doux,
Elle vivoit ſans vous connoître :
C'eſt moi qui viens de l'enflâmer ;
Elle n'a commencé d'aimer,
Que lorſqu'elle m'a vû paroître.

Venus de ces débats interrompit le cours :
Quoi ! dit-elle en riant, vous verrai-je toujours
Chagrins & d'une humeur jalouſe ?
Mes Fils, de quoi vous plaignez-vous ?
Il eſt beau qu'à l'Amour l'Hymen donne l'épouſe :
Il eſt beau qu'à l'Hymen l'Amour donne l'Epoux.
Terminez des diſputes vaines,
Uniſſez-vous tous deux, pour les rendre contens :
Joignez à la douceur de leur donner des chaînes,
L'honneur de les rendre conſtans.

Hymen, Amour, partez avec le même zèle;
Volez, d'un tendre Epoux couronnez les desirs;
Son grand cœur, que la gloire appelle,
A trop peu de momens à donner aux plaisirs.

L'ISLE DE DELOS.

A M. L'ABBE' BIGNON,

Seigneur de l'Isle-Belle.

AGRÉABLE séjour, qui, dans le sein de l'Onde,
Par mille objets divers enchantez les regards,
Azile du repos, le pere des Beaux Arts
Vous préfére au reste du monde;
Il se fait un bonheur, sur vos bords écartés,
Des plaisirs innocens que vous lui présentez.

Pour lui les filles de mémoire
De leurs divins accords font retentir les airs:
Le protecteur de leur gloire,
Est l'objet de leurs concerts.

Paix tranquille,
Dans cet azyle
Formez toujours
Les plus aimables jours.

Qu'une image
Du premier âge,
Par mille plaiſirs,
Comble nos innocens deſirs.

Terpſicore au ſon des muſettes,
Ranime des Bergers les danſes & les chants,
Et dans ces paiſibles retraites
Annonce par ces mots le retour du Printems.

Regnez, brillante Flore,
Embelliſſez ces bords;
Faites partout éclore
Vos plus riches threſors.
Emaillez votre Empire
De nouvelles couleurs;
Que l'aimable Zéphire
Se couronne de fleurs.

De ces champs fortunés la triſteſſe eſt bannie,
La raiſon s'y repoſe au ſein d'un doux loiſir:
La Déeſſe de l'harmonie
Y fait unir toujours la ſageſſe au plaiſir:
Sur le rivage ſolitaire,
D'un accord ſi charmant naiſſent les jours heureux:
La ſageſſe jamais n'a rien de trop ſévére;
Et jamais le plaiſir n'a rien de dangereux.

Coulez dans une paix profonde,
Coulez, momens délicieux;
Imitez le cours de l'onde
Qui vient arroſer ces lieux.
Le long d'un ſi charmant rivage
Elle coule parmi les fleurs:
C'eſt une fidéle image
De nos tranquilles douceurs.

Nos deſirs ſont comblés: ſous de naiſſans ombrages
Je vois des doctes Sœurs l'arbitre ſouverain;
Tout s'empreſſe à lui rendre hommage,
Les arbres réjouis agitent leur feuillage,
L'air eſt plus pur & plus ſerein,
Les oiſeaux à l'envi redoublent leur ramage.

Ecoutez les ſons touchans
De la tendre Philomelle.
L'Echo s'éveille à ſes chants,
Et les redit après elle.

Durez toujours, tranquiles jeux;
Prenez la ſageſſe pour guide,
Dans ce ſéjour heureux,
C'eſt elle qui préſide.

Lorſque vous marchez ſur ſes pas,
Quel ſpectacle eſt plus agréable?
Elle vous prête des appas,
Et vous la rendez plus aimable.

LE TOMBEAU DE CLORINDE.

DANS l'horreur d'un combat, ſous les coups de Tancrede
Clorinde avoit perdu le jour.
Argant, prompt à vanger l'objet de ſon amour,
Suit la fureur qui le poſſéde;
Les feux du céleſte flambeau
A peine du Jourdain éclairoient le rivage,
Quand ce guerrier ſur ſon paſſage
D'une Beauté ſi chere apperçut le Tombeau:
L'excès de ſa douleur calme un moment ſa rage,
Il s'arrête, il répand des pleurs,
Et par ces triſtes mots déplore ſes malheurs.
La clarté du jour t'eſt ravie;
Je ne te verrai plus, cher objet de mes feux;
Sans toi tout me devient affreux;
Je pleure ta mort, & ma vie.
Dans la nuit du Tombeau ne me reproche pas
Que je différe de te ſuivre;
Hélas! j'aurois ceſſé de vivre,
Si je n'avois l'eſpoir de vanger ton trépas.

Un silence profond succéde à ses regrets,
Et mieux que les pleurs & les plaintes,
Expriment les tourmens secrets,
Dont il sent les rudes atteintes :
Mais bientôt il revient de cette sombre horreur :
Le feu d'un fier courroux l'enflâme,
Ses yeux étincelans inspirent la terreur ;
Il fait par sa menace éclater sa fureur.
Hâtons-nous, vangeons-nous par l'effort de mes armes ;
Attaquons l'ennemi que je dois immoler :
Est-il tems de verser des larmes,
Lorsque le sang devroit couler ?
Cherchons l'Auteur d'un si grand crime,
Dans le fond de son cœur portons le coup mortel :
Heureux après sa mort, en m'offrant pour victime,
Si ce Tombeau me sert d'autel.

Alors ce Guerrier redoutable,
Sur ce Tombeau fatal s'appuyant d'une main,
De l'autre il fait briller un glaive redoutable,
Et par ce serment effroyable,
Il s'engage à punir un Vainqueur inhumain.
Soleil, qui sors du sein de l'onde,
Daigne t'arrêter un moment,
C'est toi, brillant flambeau du monde,
Que je prends à témoin de mon affreux serment.

O vous, Manes sacrés, que ce marbre funeste
Cache pour jamais à mes yeux,
Je fais plus aujourd'hui que d'attester les Dieux,
Chere Ombre, c'est vous que j'atteste.

Si Tancréde échappé à mes coups,
Puiſſent tomber ſur moi les éclats de la foudre,
Puiſſent les Deſtins en courroux,
Après m'avoir réduit en poudre,
Juſques dans les enfers me ſéparer de vous.

LE BAL.

POMONE au tendre Amour fit longue réſiſtance :
Vertumne chaque jour s'en voyoit rebuté ;
Mais ſon adreſſe enfin lui rendit l'eſpérance,
Et d'un déguiſement le ſecours emprunté,
Le ſervit mieux que ſa conſtance.

Souvent dans l'empire amoureux
Un peu de ruſe eſt néceſſaire :
On pardonne ſans peine un artifice heureux,
Qui n'eſt employé que pour plaire.
Ainſi que le guerrier, l'Amant doit tout tenter,
Pour parvenir à la victoire ;
Et ce qui la fait remporter,
Ne ſçauroit tourner qu'à leur gloire.

L'Amour rit d'un déguiſement,
Qui venoit de fléchir une beauté ſauvage ;
Et voulant aux mortels en apprendre l'uſage,
Il établit du Bal le ſpectacle charmant.

Jupiter applaudit à l'enfant de Cythere,
Et cachant quelquefois & ſon rang & ſon nom,
Il vit qu'à l'époux de Junon
Ce ſecours étoit néceſſaire :
Minerve, malgré ſa fierté
En trouva le projet ſagement inventé.

La plus fiere, la plus auſtere,
Combat foiblement ſes deſirs,
Lorſqu'en ſe livrant aux plaiſirs,
Elle peut en faire un myſtere.

Le cœur ne ſçauroit s'arracher
Au doux penchant de la tendreſſe ;
Bien ſouvent toute la ſageſſe
Conſiſte en l'art de le cacher.

Momus parmi ces jeux trouva mille agrémens ;
C'étoit un ſûr moyen de ne ſe plus contraindre ;
Il lui fut permis ſans rien craindre
D'y découvrir aux Dieux ſes ſecrets ſentimens.

Le Bal pour tout cenſeur eſt un plaiſir extrême ;
C'eſt l'aimable ſéjour de la ſincerité.
On peut en ſe maſquant ſoi-même
Démaſquer la vérité.

Mais l'époux de Vénus en ſentit des allarmes :
Seul, d'un ſi doux plaiſir il condamna les charmes ;

L'Amour en rougit de courroux.
Aux yeux de la troupe céleſte,
jura par le Stix, qu'ennemi des jaloux,
Il leur rendroit le Bal funeſte.

Jaloux qui veillez dans ces lieux,
Vos peines ſeront inutiles ;
Les belles y ſont trop habiles
Dans l'art de ſe cacher aux yeux.
Lorſque l'Amour leur ſert de maître,
Sous ces déguiſemens confus
L'époux ne les reconnoît plus,
L'Amant ſeul peut les reconnoître.

Fin des Cantates.

POESIES LATINES

LUDOVICO MAGNO,

Expugnatis in Hannonia MONTIBUS, Capta in Pedemontio NICÆA, cæteriſque dirutis Arcibus.

EPINICIUM.

UT primùm rupto LODOICUS fœdere pacis
Tot conjuratas in ſe concurrere Gentes,
Germanumque trucem Batavo, Belgamque Britanno;
Et Danum forti conjunctum ſenſit Ibero,
Nec non fidentes ſociis Allobrogas armis;
Excelſam attollit mentem, nec pluribus impar
Obvius occurrens, bellum ciet unus in omnes.
Sylvarum ſic terror aper, quem ruſtica pubes
Agmine circumſtat denſo, & clamoribus urget;
Innumeros unus tamen imperterritus hoſtes
Deſpectat, ſetiſque horret, pugnæque parat ſe
Fervidus, huc illuc ardentia lumina torquens;
Subſidit dubius, cui primùm deſtinet ictus.
Lethiferos ferro paſtores ſiſtere contrà

equicquam tendunt, ruit aſper & improbus irâ
ibvertitque hoſtem, figitque in corpore dentes.
aud aliter LODOIX, ubi tot volitare ſub armis
onſpexit gentes, numero nil territus Heros
eſtit ovans, multas gaudet ſibi creſcere palmas,
npavidus ſpirat generoſo pectore Martem.
nterea totis turmas inſurgere campis,
igentiſque jubet belli inſtrumenta parari;
ed quæ bella paret, quæ ſit ſententia menti
Julli aperit; Magni, DELPHINE, arcana parentis
udieras ſolus, ſed tu moderamina linguæ
uſterus ſervas cuſtos, legemque tacendi;
ncrepitans ſolem tardum, Zephyroſque morantes.
Jt primùm rediit clementior aura Favoni,
rotinus ad nutum Regis concurritur: otî
micat impatiens, campoque potitus aperto
xultat miles, ſeque exhortatur ad arma;
ncertum quem magnanimi prudentia Regis
ræficiat bello, cui detur ſumma proteſtas.
ed tamen Herois tanti Victoria certa eſt
uſpiciis, partum credit jam quiſque triumphum:
At ſpes & major venit ſub pectore virtus,
Cùm LODOIX Gallos verbis affatus amicis:
te, ait, ite alacres, ego belli Præſes & Autor.
Nempe alii Reges incerta pericula Martis
Demandent ducibus, lenti laquearibus aureis
Curarum procul à ſtrepitu, armorumque fragore,
Fulgentes habitent ædes, atque otia captent,

Perque ſuos vincant, & tuti prælia diſcant,
Immeritoſque ferant non viſo ex hoſte triumphos.
Juverit hoc alios, at me mea gloria tangit.
Ite, adero Dux ipſe operis, ſociuſque pericli.
Gens Gallis infenſa time; quid Gallica virtus
Non poſſit, tantus præſens quando excitat Heros?
Unius quondam laudis ſuccenſus amore
Tela inter media, atque adverſos Gallus in hoſtes
Irruit, & fragiles petiit per vulnera lauros,
Tum regni ardebat pugnando extendere fines,
Et domito victor leges imponere mundo.
Nunc furor hoſtilis, nunc læſo numine juſtus
Accendit dolor, & pietas armavit in hoſtem
Pro decore Imperii, pro Religione tuendâ
Contra Naſſavium, conjurataſque catervas;
Ultor adeſt, Deus ille Deus, quo vindice pugnat;
Non parvas addet generoſo in pectore vires.
Nec mora; per populos pennis delabitur omnes
Nuntia fama volans, multo cum milite Gallos
Veniſſe, & poſitis LODOICUM inſiſtere caſtris.
Belga pavet, Batavuſque tremit, Germanus, Iberque
Ingenti trepidare metu, pallere Sabaudus.
Conſiliis certant, atque in ſua damna ſagaces
Conveniunt, vanis Hollandica perſonat aula
Fœderibus, veteres fruſtra vertuntur ad Artes;
Noſtraſque obſervant acies: ruit impete facto,
Et Montes LODOIX ſubitâ obſidione coronat.
At miſeri cives, ut primùm turribus altis

To

Tot lætos in equis juvenes, Regiſque verendi
Auguſtam ſpeciem, Majeſtatemque tremendam
Conſpexere, tremor gelidus ſubit, omnia ubique
Deſperata, ſonat mœſtis clamoribus æther.
Ruſticus ingenti mentem formidine captus
Aufugit, & turmis ſegetes, armenta, relinquens
Ruris opes, claudit ſeſe malè tutus in Urbe.
Non vallum, foſſæque undantes gurgite vaſto,
Non agger latè eductus, deffendere poſſit,
Aut Gallum obſeſſis inſtantem avertere muris.
Circum Urbem fuit alta palus, limoque tenaci
Invia, quam multus per triſtia tempora brumæ
Auxerat irrumpens, denſis è nubibus imber.
Trajicitur: quid non molitur Gallica virtus!
Itur in immenſam ſylvam, cadit icta bipenni
Fraxinus, atque ilex, quercuſque, & candida pinus
Deducunt ſummas altis de Montibus ornos;
Tranſverſas jaciunt, firmo dat ſiſtere greſſu
Planum iter, accelerant juvenes, & vincere certi,
Si quâ fortè viam dederint tormenta, ruinâ
Si quâ murus hiat, certant irrumpere primi.
Nec minus intereà LODOIX per devia quærit
Huc illuc aditus, variiſque aſſultibus urget.
Ut Leo, jejunum rabies quem vexat edendi,
Vepribus incluſas pecudes dum cernit, aperto
Ore inhians immane, & ſiccis faucibus inſtans,
Extremam timido ſtragem meditatur Ovili;
Cogitur interea pavidum pecus, aſpicit alto

Attonitus ſtragem ſaxi de vertice Paſtor:
Haud aliter LODOIX Montanam molibus Urbem,
Oppugnat, miſeros cives timor anxius urget,
Nec quiſquam afflictis audet ſuccurrere rebus.
Sed vix poſteritas, venturaque ſæcula credant,
Dum miles placidâ ſecurus feſſa quiete
Membra levat, poſitiſque ſolo ſuperincubat armis;
Pervigil, intentuſque operi LODOICUS, & altâ
Mente agitans belli eventus, ſtatione relictâ
Egreditur tacitus Caſtris, oculoque ſagaci
Urbem circumiens, propior loca ſingula luſtrat,
Digerit acceſſûſque modum, obſidiique labores.
Hac aditus tentandus, ait, feliciùs illinc
Martia disjicient muros tormenta labantes,
Miſſilibuſque ferent glomerata incendia flammis.
Æquetur Mons iſte ſolo, penituſque paludem
Exhauſtam ſecto diducant gurgite rivi;
Hac parte ad muros obliquo foſſa meatu
Ducatur; ſunt hæc vitanda pericula Gallis.
Nec mora, dat mandata operis, quæ præcipit, urget,
Aſpectu, nec non donis ingentibus Heros,
Et ſeſe adverſis generoſior objicit armis.
Ah! parce, ah! tantis caput objectare periclis,
Cum Belgis Gallos terret Mavortius ardor,
Dum trepidant hoſtes, pro te tua Gallia pallet.
Ecce autem aſſiduo munitas fulmine turres
Concita disjiciunt latè tormenta, pateſcunt
Semiruti murorum aditus, pars maxima molis

Cornutæ ruit in cumulum, vastâque ruinâ
Obsessam Gallis pandit victoribus Urbem.
Nec labor est reperire viros, qui irrumpere tentent;
Idem omnes amor unus habet, tenet una cupido,
Certatim sibi quisque ambit discrimina pugnæ,
Et vitâ benè credit emi quos optat honores.
Quin & FULLADEUS, metuendum nomen Iberis,
Namque hujus variis virtus perspecta periclis,
Mandatis alacer, campo sese arduus infert,
Corpora lecta virûm rapit, atque in prælia ducit
Impavidus, Martisque suis inspirat amorem.
Nunc animis opus, ô Socii, nunc viribus istis,
Quas sensere olim Gallorum nominis hostes.
Nam quid ego multis fortissima pectora bello
Sollicitem, virtus accendat patria, Gallis
Vicisse est meminisse sui, nunc prisca recursent
Quæ totum egistis Victores bella per orbem.
Non Luxemburgi triplici circumdata muro
Mœnia, non totidem plenis undantia fossis
Flumina tardarunt, non fœti sulphure nimbi
Flammivomo, fretusve animis, & robore miles.
Vosne manus toties victæ, turmæque fugaces
Obsessæ ruptis arcebunt mœnibus Urbis?
Hæc ait, & primus tentat certamina dextrâ.
Lecta manus subitò accelerat, pugna aspera surgit.
Nam patriam ulcisci quando pudor, iraque cogit,
Sustentant aciem Belgæ, pars maxima falces
Prætendunt dextris, pars fœtas sulphure cannas.

Nitentes prohibent Gallos, jam tuta tenentes,
Prensanteſque uncis manibus faſtigia molis,
Invadunt ferro, vel prona in vulnera certi,
Fatalem mittunt Cannis feralibus imbrem.
Ignis ſulphureus nigris ſuccenſus in antris,
Claudique impatiens, præruptis undique ſaxis
Tollitur; involvitque aditus caligine cæcâ.
Infernas ſedes, & pallida regna recludi
Credideris, tantus tollit ſe fumus in auras.
Protinus irrumpens acies inimica latebris,
Invadit caſu attonitos, deque aggere pellit.
Sed non ſtare diu licuit, valloque potiri,
Extemplo accurrunt, fortiſſima pectora bello,
Purpurei juvenes, nitidis ſplendeſcit ab armis
Totus ager, triſtis lacero ſimul horror amictu,
Et metus, & pallor, poſitis & dedecus armis,
Et mortis formido, & inevitabile fatum
Antevolant, ſequitur famulo Victoria greſſu,
Prætendens fluido ſtillantes ſanguine lauros.
Proh! quantus, juvenes per aperta pericula belli,
Raptat laudis amor, non illos crebra morantur
Vulnera, non lacero manans de corpore ſanguis.
Ex alto quamvis ſævis armata procellis
Æra tonent, cœcique ignes & miſſile plumbum
Depluat in capita inſtantum, tamen agmine facto
Acriùs inſiliunt, & pugnant cominus enſe,
Intereunt denſi, medio in certamine vitam
Effundunt: alios inter generoſior unus

CURTANÆE, jaces, ſed nomen magna ſequetur
Gloria, venturis ſemper memorabile ſæclis.
Fit via vi, rumpunt aditus, cæduntque, fugantque,
Aggeribus ſummis Victores omine fauſto
Imponunt albis fulgentia lilia velis.
Ultimus ille dies urbi, Belgiſque fuiſſet,
Obſeſſam ardebant juvenes irrumpere in Urbem;
At LODOIX prudens animi, parcuſque ſuorum
Sanguinis, impediit. Statuuntur in aggere molis
Tormenta, & miſſis evertunt mœnia flammis.
Ecce autem obſeſſis dum Montibus iſta geruntur,
Auriacus Princeps, Batavorum excitus ab oris
Agmen agens equitum, conjurataſque Phalanges,
Advolat, exitium Gallis ſtragemque minatus.
Frumenti vis ampla & belli cuncta ſupellex
Portatur, tormenta, globique vehuntur aheni,
Quæcumque in varios uſus Mavortia proſunt
Inſtrumenta; gemunt magno ſub pondere plauſtra.
Aſt ubi Montanam propior pervenit ad Urbem,
Reſtitit attonitus, magnoque fragore ruentes
Conſpexit muros, ſonitumque exterritus hauſit,
Ingemuit, retroque pedem, mora nulla, repreſſit.
Interea hoſtileſque minas, vanoſque labores
Deſpectans, riſit LODOIX, quid perfidus, inquit,
Molitur, Galloſne putat mecum eſſe rebelles?
Scilicet ipſe venit, Batavis ſed nuntius ibit
Montanam ceſſiſſe armis victricibus Urbem.
Sic quondam Alcides Phœbæâ victor in umbra,

Dum volucri indulget, post grandia facta, sopori
Gens Pigmæa ruit, ferroque invadere tentat,
Perniciem minitans, surgit somno excitus, hostes
Ociùs affugiunt gelidâ formidine capti,
Et cæcis properant sese occultare cavernis.
Ast ubi murorum disjecta repagula cernunt
Attoniti cives, Gallosque insistere vallo,
Conveniunt densi, sumptis nec jam amplius armis,
Sed prece decernunt, votisque exquirere pacem.
Quos LODOIX venia, (tanta est Clementia Gallis)
Prosequitur, satis est hostem superasse superbum.
Protinus Hispanus discedere miles ab Urbe
Cogitur, at sparsis, sunt hæc solatia victo,
Egreditur signis, solitisque accingitur armis.
Tum posita læti veniunt formidine Cives,
Sponte sua portas LODOICO & corda recludunt.
Ingenui accurrunt pueri, mixtæque puellæ,
Certatim gaudent Regis placida ora tueri,
Erumpunt portis, juvat ire, & Gallica castra,
Atque solum latè aggeribus, fossisque paratum
Aspicere, & Galli virtutem extollere verbis.
Ite modò, & vires populis jactate superbas,
Quos dudum Auriacus verbis tenet, ite Batavi
Cogite jam socios, palmas sperate sedentes;
At nos bella juvant, nos captis civibus Urbes.
Victor ad Hannonios LODOIX dum fulminat omnes,
Parte alia Alpinas vertit CATINATIUS arces,
Nititur in scopulos, saxisque impostа sub altis,

Atque æquata polo latè quatit oppida Victor.
Illum Francopolis Victorem excepit, ahenas
Auſpicium portas venienti ſponte reclusit.
Atque utinam Gallis illo de more volentes,
Ceſſiſſent reliquæ, nunc tu, Nicæa, maneres
Rupis inacceſſæ prærupto in vertice, quondam
Arx ingens, denos vix expugnanda per annos.
Albani Montes Francorum lilia ſummis
Mœnibus oſtentant, avulſaque ſigna Sabaudi
Plebs rapit, & noſtro credit ſe Rege beatam.
Heu! Princeps, quo te belli temerarius ardor
Abripit incautum, majoraque viribus audes.
Expertuſne parum quid poſſit Gallica virtus?
Heu quoties (hoſti ſed enim, & meminiſſe neceſſe eſt)
Henricus patrias armis victricibus Urbes
Vaſtavit, quoties proavi ceſſere paternis
Expulſi regnis, & ni clementia Galli
Subjectis veniam facilem, ſceptrumque dediſſet,
Impia tu numquam moviſſes arma rebellis.
Scilicet adverſis LODOICO occurrere telis
Gloria, & audacis tangit te fama ſuperſtes;
Nam dum poſteritas Victoris grandia bello
Facta canet, victi nomen non illa tacebit.
Quin Pariſiacâ locus eſt notiſſimus Urbe,
Cui dedit ipſa ſuum præſes Victoria nomen,
Hic Rex conſpicitur magno exultare Coloſſo,
Sub pedibus victæ longo ſtant ordine gentes,
Hic etiam ſtabis ſpiranti fictus in ære,

Et ſuper arma ſedens, manibus poſt terga revinctis,
Ornabis longos manſura tropæa per annos.
Indocilis quondam, jam colla ferocia ſubdit
Germanus, fortes Belgæ, fractique Batavi
Nec quiquam tollunt orantia lumina pacem,
Jam noſtras leges fruſtrà cunctator Iberus
Excepit, reliquos inter numerabere Princeps,
Ornamentum ingens, his te ALBUSSONIUS addet.

ANTONIUS DANCHET, Auditor Rhetoricæ, in Regio Ludovici Magni Collegio Societatis JESU. Par. 4. Kal. Maias.

ILLUSTRISSIMO ECCLESIÆ PRINCIPI

PAULO

DE GODET DES MARAIS,

CARNOTENSIUM EPISCOPO,

CARMEN.

QUALIS, præcipitem prona de puppe magistrum
Si rapidi motis mersere in fluctibus Euri,
Volvitur acta ratis, cœcumque incerta per æquor,
Quæ modo tuta fuit, ventis jactantibus errat;
Talis erat rapti post tristia fata NEVILLI
Autrici facies lacrymabilis. Orba parente
Turba inopum viduam tristis properabat ad ædem,
Et lacrymis loca nota suis & magno ululatu
Implebat, raptumque sibi poscebat asylum.
Et jam tartareæ nullo sub vindice pestes,
Iræque, insidiæque, & habendi insana cupido,
Et luxus populator opum, livorque malignus
Quas infrendentes Præsul stygialibus antris
Abdiderat, latè populos vexare parabant;
Ni subitò lecti prisco de more Senatûs
Parthenici proceres, jactatæ navis habenas

Dum novus accipiat LODOICI munere cuſtos,
Inſanos vigili ſiſtant virtute furores.
Tum ſortem miſerans afflictæ gentis iniquam
Relligio, lacrymis oculos dejecta madentes,
Hæc ſecum. Mene hunc duris ſubducere fatis
Non potuiſſe? perit ſacrorum acerrimus ultor,
Eccè perit; proh, me miſeram quæ cura fatigat!
O Mortem.... ſed quid tantos incendere luctus,
Extinctique juvat crudele retexere lethum
Præſulis? haud tales cœlum fœlicibus optat
Manibus inferias; liceat queis nominis idem
Exitus & vitæ eſt, lacrymis urgere ſepultos.
Hunc terris decorat nomen, cœlo ignea virtus
Permixtum Superis beat, æternùmque beabit.
Nunc mihi ſi magnis uſquam virtutibus olli
Fas reperire parem, toto quærendus in orbe
Chriſticolûm, qui digna humeris inſignia ſumat,
Et ſimili populos Præſul pietate gubernet.
Incerto tales verſans ſub pectore motus,
Cæruleum per iter fertur circumdata nimbo,
Et Sancyriacis tandem delabitur oris.
Hic domus alta, ingens, regali ſplendida cultu,
Æmula ſublimi tollit faſtigia cœlo,
Quam virtus fertur templis magis omnibus unam
Ut coleret, liquiſſe polum. Pia turba puellæ,
Quas & nobilium Mavortia facta parentum,
Et caſti mores tanto dignantur honore,
Undique collectæ, magni dux fœmina facti,

Ædibus in sacris omnes formantur ad artes.
Semotæ procul à curis rerumque tumultu,
Felices agitant puram sine crimine vitam,
Munere quæque suo. Vocem natura sonoram
Si dedit, hanc vario gaudent inflectere cantu,
Ut quondam festis recinant pia carmina templis.
Eccé aliæ impellunt argutas pectine chordas,
Mox habili digito segetis moderantur ahenæ
Innumeras voces, & dulcia murmura leni
Eliciunt tactu : sacra cantibus accinit ædes.
Hinc aliæ varios discunt miscere colores,
Et memores pingunt LODOICI grandia facta,
Hæresin accinctam lambentibus ora colubris,
Fruſtrà attollentem cœlo capita ardua, & omnes
Europæ populos crudelia ad arma vocantem :
Ultor adest LODOIX pro Religione tuenda,
Et conjuratos contorto fulmine reges
Dejicit, immitis tenues ut ventus aristas.
Maxima pars lanas divinam Palladis artem
Exercent, necnon LODOICI has gloria tangit ;
Certatim aulæis multo fulgentibus auro
Præcipiti cinctos effingunt milite MONTES ;
Afflictos cives stravit pavor, omnia ubique
Desperata, operi LODOIX intentus, & altâ
Mente agitans belli eventus, sub nocte silenti
Egredituſ tacitus castris, loca singula luſtrat,
Digerit acceſsûſque modum obſidiique labores.
Necnon fumantis cernuntur celsa NAMURCI

Clauſtra æquata ſolo. Batavorum excitus ab oris
Advolat Auriacus nequicquam; ut bubo ſub antrum
Viſo ſole fugit non auſus ſiſtere contra.
Talia pingere amant, perque hæc ſpectacula ſenſus
Occultos animi & magnum teſtantur amorem,
Quem non ambitio, non ſpes ſimulare coegit,
Sed quæ ipſos pietas LODOICUM accendit in hoſte
Imprimis teneras curarum hæc maxima mentes
Sollicitat, coluiſſe Deum. Vix rauca per auras
Æra dedere ſonum, ſacraria ad alta puellæ
Certatim ordinibus, viſu mirabile, certis
Erumpunt hilares. Blandus pudor occupat ora.
Poſt ubi jam templo ſe compoſuere, ſiletur.
Flexis poplitibus, pronâ cervice tonantem
Turba omnis precibus votiſque ardentibus ambit:
Cùm de more ſacer Chriſti myſteria pandit
Orator, tacitæ pendent dicentis ab ore,
Dein eadem inter ſe longo ſermone retexunt.
Ecce autem innocuas dum ſacra in ſede columbas
Relligio mirata fremit, laudatque pudorem
MARESI ingentis, fuerat cui credita caſtæ
Cura domûs, pietas multuſque in mente recurſat
Gentis honos, illum ad meritos extollere honores
Eſt animus. Quid Carnotidum felicibus, inquit,
Præficere hunc aris, ſacrâque ornare Tiarâ
Quid moror? ipſe velit LODOICUS, Belſia magno
Magno Carnotides tantum mercentur honorem.
Vix bene deſierat, nebulæ nigrantis amictu

rcumsepta volat, Regisque ad limina tendit.
rtè hic Versalicis errabat solus in hortis,
agnanimo ingentes versans sub pectore curas;
Divam multâ se majestate ferentem
gnovit, cœlo ac terris venerabile Numen,
imus ait: quæ causa viæ? cur deseris arces
thereas? si fortè novus crudelibus hostis
usus principibus sese miscere? quid optes
ia age, Diva refer; mihi jussa facessere certum est.
on equidem mediis caput objectare periclis,
tque tuâ vitam hanc dubitem pro laude pacisci.
ire, age; securus quocumque vocaveris, ibo.
um sic Relligio: non me latet, optime Regum,
uos pro me tuleris belloque & pace labores:
am quid ego hîc memorem stygiâ ut sese extulit undâ
rbis in exitium, certis accincta venenis
æresis, afflictas latè furibunda per urbes
rassari, nostris miscere incendia templis,
ivili miseras bello committere gentes
icipiebat ovans; tu diram avertere pestem
oliris solus, sic fata immota ferebant,
uod numquam potuere atavi, sine sanguine victrix
onstrum immane suis pietas tua reddidit umbris.
ecquicquam infrendens renovat crudelia bella,
pponitque acies, conjuratosque potentis
xitium in Regni proceres, en fusa per agros
gmina utrimque ducum, fumant en sanguine campi
loriaci, ostentant Alpini lilia montes.

Inviſas, i, perge, acies, dirumque tyrannum
Bellorum auctorem raptis expellere regnis
Ne dubita, vinces. Ultor Deus imminet; illum
Tarda ſed aſſiduo ſequitur pede pœna, tonantem
Sentiet eſſe Deum, nec longùm fulmina temnet.
Verùm age, non ſatis eſt hoſtes domuiſſe ſuperbos,
Ni tua dilectas ſervet prudentia gentes;
Aſpicis, extincto mœrens ut Belſia luget
Præſule, & in mediis hæret deprenſa procellis:
Elige, ſi ſincera manet reverentia noſtri,
Inſignem pietate virum, qui moribus æquis,
Divinoque regat populos metuendus amore.
Eſt mihi nobilium MARESUS ſanguine Avorum,
Sed propriâ virtute magis factiſque decorus,
Hunc ego vitales venientem in luminis auras
Suſcepi ipſa ſinu, & lactentem nectare pavi
Æthereo puerum, apta regi vix cœperat ætas,
Virtutis jam magna dabat monumenta futuræ:
Tum facilem ingenuas mentem excoluiſſe per artes
Cura fuit. Quoties victricia tempora lauru
Monte ſub Aonio doctæ cinxere ſorores!
Nullo ſe tantùm Phœbus jactabat alumno.
Aſt illum majora vocant, ſtudiiſque juventæ
Semotum ſacris juvat impalleſcere libris,
Et quæcumque olim Chriſtus, dum vita manebat,
Edocuit, longùm meditando reponere in imis
Senſibus; illa fuit merces optata laborum.
Quo ſe cumque tulit, ſacræ reverentia legis,

Et sincera Dei pietas, & nescia fraudis
Incorrupta fides pariter comitantur euntem.
Tartareæ excedunt pestes, injuria recti
Contemptrix, luxus, culpæ mens conscia, livorque
Anxius, & diræ spumis furialibus iræ,
Necnon ambitio, quæ celsa palatia Regum
Obsidet, & summos ardens venatur honores.
Imprimis scelerum matrem quæ semper habendo
Plus sitiens, antris abdit nigrantibus aurum,
Odit avaritiam, & fœcundo largior imbre,
Innumeras inopum gaudet ditare catervas.
Ergo age : magna quidem, sed non indebita posco,
Pontificale pedum & sacram concede Tiaram :
Hoc atavi, propria hoc virtus, LODOICE, requirit,
Annue. Sic domitis Gallo Mosa serviat undis,
Sic Padus, & rapido Rhenus se gurgite volvens
Sub tua jura fluant ; magni sic arbiter orbis
Det firmum extremos regnum produ cere ad Indos,
Et Bisantinis imponere lilia muris.
MAGNUS ad hæc. Optata jubes, absiste precando
Arguere immemorem : sedet alto pectore clarum
Et genus, & dudum MARESI cognita virtus.
Illius auspiciis sanctæ mea cura puellæ.
Quas Sancyriacis tibi, Diva, sacravimus aris,
Omnes formantur veræ pietatis ad artes.
Protinus alta jubet MARESUM ad tecta vocari :
Illum Sulpitii secreta in sede latentem,
Curarum procul à strepitu, secura juvabant

Otia, quoſque olim ſancti coluere receſſus.
Diſcitur hîc noſtrum maneat quæ meta laborem,
Quæ merces, quæ forma boni, quæque apta domandis
Sit ratio vitiis, dirum quæ frænet amorem
Sollicitoſque metus, curaſque expellat inanes.
Hanc tamen ille domum, dilectaque templa reliquit;
Et juſſus rerum oblatas ſuſcepit habenas.
Jam tempus placidæ poſcit ſpectacula pompæ,
Cùm Sancyriacas Præſul ſacratur ad aras:
Ecce viri inſignes virtute, altiſqu e decori
Nominibus, quorum Autrici res floruit olim
Auſpicio, cœlo quos extulit inclita virtus,
Æthereas ultro vivis Regna invia ſedes
Deſeruere. Adſunt ardenti in luce SOLEMNIS;
Qui nomen quondam dubitantem ſcribere Chriſto
Multa monens cœli Clodovæum accendit amore;
Avoque; & magni venerabilis umbra BETHARI;
Tu que adeo, FULBERTE, præis; quem nectare ſacr
(Hoc aris reparatus honos, æquataque cœlo
Templa decus meruere) Dei ſanctiſſima Mater
Fovit, & aſſiduos morbi miſerata dolores,
Ardentem extinxit ſanato corpore peſtem.
Hîc attenti omnes errant altaria circum,
Miranturque novo proprios in Præſule mores.
Belſiacas volat intereà delapſa per urbes
Relligio, & longi portat ſolatia luctûs,
Optatam veniſſe diem quâ læta ſecundo
Numine conceſſum & magnis virtutibus auctum

Belſia Paſtorem, qualem vix ipſa petebat,
Acciperet; Feſtis reſonat clamoribus æther.
Maintenonis gelido in luco regalis Adura
Cinctus arundinibus viridantia tempora, & urnæ
Subnixus cubito, properantibus undique rivis
Jura dabat, magnoque locorum captus amore,
Et vectigales dominæ ſolviſſe potenti
Ambitioſus aquas, riparum avertere fluctus
Immemores, longaſque morandi innectere cauſas
Gaudebat. Subitò vicinâ clamor ab urbe
Ignari attonitas fluvii pervenit ad aures.
Conſtitit, & juſſis altum requieſcere ventis,
Cæruleos volvens oculos vicina pererrat
Littora: Non ſolitis ripas ſplendeſcere cernit
Floribus, & lætas hinc inde accurrere nymphas
Pectore anhelanti, feſtoſque ad ſidera cantus,
Divinaſque audit voces, & numina paſſim
Præſulis adventum magno teſtantia plauſu.
Tum procul: hæc noſtris quis fecerit otia campis,
Dicite Cæruleæ fidiſſima turba Napææ.
Tum Druis ante alias placido ſic incipit ore:
Volve, pater, tumidos majori vortice fluctus,
Nulla tuo poſthac contendant flumina fonti:
Ecce novus Præſul, qualem tua vota ferebant,
Optatos dudum ſacris penetralibus infert,
Sic cœlo poſcente, gradus. Oblita dolorem
Belſia paſtori certatim occurrere gaudet:
Dulce illi doluiſſe. Pigro ſic frigore cœlum

Dum contriſtat hyems, luget ſpoliata decore
Terra ſuo, pictis deſunt ſua gramina pratis,
Nec volucres ſolitis demulcent cantibus auras.
Aſt ubi pulſa locum zephyro, vernoque tepori
Tempeſtas inamœna dedit, jam terra recenti
Flore viret, pictis redeunt ſua gramina pratis,
Et volucres variis demulcent cantibus auras:
Dulce illis ſiluiſſe. Novus quæ gaudia Præſul
Attulit! Auguſti quàm ſplendida pompa triumphi!
Vidi ego, cùm magnâ procerum cingente caterva
Arduus incedens cunctis præſtantior iret,
Non rigor in facie, torvique injuria faſtûs,
Nulla ſupercilii nubes, ſed blandus in ore
Stat decor, & placidæ divina modeſtia frontis.
Circumſtant mirati omnes, quanto obvia plauſu
Nobilitas, quanto civis comitatus euntem;
Concurſu, fremituque premit! diſcrimine nullo
Erumpunt portis juvenes, matreſque, nurûſque.
Nec vidiſſe ſemelſatis eſt, juvat uſque morari
Viſendi ſtudio, nec quicquam inhibere ruentes
Oppoſitus certat miles, tantò acriùs inſtant
Attentiſque inhiant oculis, & longius ævi
Olli optant ſpatium; talem ſervate ſecundi
O Superi, exclamant, è noſtris augeat annos
Ille ſuos, quamvis merito maturus olimpo,
In cœlum tardus redeat; genus acre luporum
Arceat, atque diu dilecto interſit ovili.
Sed ſi cuncta ſequar longæ ſpectacula pompæ,

Ante dies atræ cogatur cedere nocti.
Ergo agite, ô Comites, manibus date lilia plenis,
Purpureas miscete rosas, mollesque hyacinthos
Omnes Pastori nostrum testemur amorem.
At tu macte istis, velit hoc tua gloria, ripis
Volve pater tumidos majori vortice fluctus,
Nulla tuo posthac contendant flumina fonti.
Dixit. Se fluvius florenti reddidit alveo
Spumeus, & rapido testatur gaudia cursu.

LUDOVICO MAGNO.

ODE.

QUÆ Musa sacro Numinis impetu
Legenda feris arma nepotibus,
Tuasque mansuris in ævum
Carminibus, LODOICE, laudes

Æternet? ô lux, ô veterum decus
Quos alma jactat Gallia Principum!
O dulce Francorumque & orbis
Præsidium columenque Princeps!

Quanquam ſub armis tota minacibus
Fremit vetuſti fœderis immemor
Europa, dementemque noſtris
Perniciem meditatur agris :

Tamen beatum, te duce, fauſtitas
Regnum quadrigis vecta perambulat,
Largaſque Amalthæe benigno
Fundit opes ubicumque cornu.

Et quis laboret te, LODOIX, adhuc
Tenente terras ? quid ferus Allobrox,
Quid Belga, Germanuſque, & amens
Auriacus, Bavaruſque tentet ?

Summo retectos conſilio dolos,
Virtute vanos comprimis impetus,
Hoſteſque diſperdis rebelles
Perfidiæ metuendus ultor.

Qualis triſulco fulmine Juppiter
Turbam Gigantum contudit impiam,
Flammâque convolvens rubenti,
Tartareo Phlegetonte clauſit.

Quid Marte poſſes jam Batavus ferox,
Iberque, Teutoque, & Geminus Leo
Senſere, te vultu trementi
Degeneres Aquilæ tuentur.

lam te catervas, consilia, & tuos
ræbente Divos, inclitus ignea
Virtute LUXEMBURGUS, armis
Floriacos tremefecit agros.

roh! quanta strages, quantus erat timor
ıstante Gallo, cùm timidi retro-
Cessere, cùm terram minaces
Sanguineo tetigêre mento!

t ille faustâ pulcher adoreâ
ies refulsit, vidimus hostibus
Direpta mactatis trophæa,
Terribilis monumenta pugnæ.

endere sacræ Virginis ædibus
evota, festis compita vidimus
Lucere flammis, cùm faventum
Plausibus ingeminabat æther.

uin & profundos HANNONIÆ lacus
ervasit audax, te duce, Gallica
Pubes, repentinâque cinctos
Terruit obsidione MONTES.

x illa magno fortior Ilio,
Heu vix habebit posteritas fidem,)
Confracta ter quinis diebus,
Nassavio celerem ruinam

Mirante, summis lilia turribus
Accepit, ipsa clade superbior:
Sic nempe, LUDOVICE, laus est
Magna, tuis cecidisse telis.

Adde & secundo munere Cœlitum
Pugnata Rhætis bella sub Alpibus.
Hîc CATINATUS quanta gessit
Mente sagax, validusque dextrâ!

Lentis Sabaudi castra paludibus
Defensa vasto diruit impetu,
Turpique fumantes Staphardi
Cæde virûm populavit agros.

Post hoc Latinas, alter ut Hannibal,
Conscendit Alpes, disjicit oppida
Bellator, & perrumpit arces
Rupibus impositas tremendis.

Qualis nivosis deciduus jugis
Torrens, minaci volvitur impete,
Fluctuque perfractis sonanti
Molibus, impatiens teneri,

Casasque, silvasque, & pecudes rapit,
Dum prati amœno gramine florei
Deponat undas & furores;
Attoniti trepidant coloni.

NICÆA præcelsi ingenio loci
Secura, centum clausa minacibus
Hinc inde muris, irruentes
Non potuit prohibere Gallos.

MONSMELIANUS nubibus arduis
Propinqua moles, quam neque perfidus
Possit Typhœus, nec tremendo
Subruere Enceladus tumultu;

Dum sævit acri frigore Jupiter,
Gallorum aënis fracta tonitribus,
Oblita fastûs CATINATUM
Francigenasque acies recepit.

Nil Gallici non efficiunt duces
Quos tu supremis consiliis juvas,
Amorque virtutis paternæ
Per medias jubet ire cædes.

I, perge, charæ Dux bone patriæ
Quò te Tonantis gloria, quò decus
Regni vocabit, i, furentes
Consilioque manuque siste.

Tardum sereni partibus ætheris
Te sidus addat Cœlicolûm favor,
Longosque regnantem per annos
Te videant, tua cura, Galli.

BELSIA

AD ILLUSTRISSIMUM D. D.

PAULUM DE GODET

DES MARAIS,

EPISCOPUM SUUM,

RECENS INAGURATUM.

ELEGIA.

TRISTIA ferali circumdata tempora fronde,
Effusasque manu dilaniata comas.
Flebam Pastorem mihi duro funere raptum
Ut nata extincto flere parente solet.
Scilicet heu! quondam, dum vita Deusque sinebat,
Quod natæ Pater est, hoc mihi Pastor erat.
Crudeles Parcas, crudelia fata vocabam,
Nec fuit immodicis fletibus ulla quies.

Me flentem Veſper, flentem cernebat Eoüs
Et Sol cum ſiccos igneus urit agros
Invida, dicebam, Paſtorem reddite noſtrum
Sydera, quo rapto gloria rapta mea eſt.
Si poſſet virtus properantia fata morari,
Dignus erat Pylios ille videre dies.
Non unquam invenient ſimilem pietaſque pudorque,
Juſtitiæque fides intemerata ſoror.
Invenere alium, qualem mea vota ferebant,
Fallebar: ſed enim vix mihi notus erat.
SULPITII ſacrâ ſemotus in Æde latebat,
Et cupidus ſoli cognitus eſſe Deo.
Indignis LODOIX invitum extraxit ab umbris;
Quis meliùs novit reddere cuique ſuum?
Illum præfecit, noſtras qui dulcibus urbes
Erigat eloquiis, conſiliiſque juvet.
Non generi (quanquam Clari genuere Parentes)
Sed meritis LODOIX munera tanta dedit.
Ecce dies, quo digna humeris inſignia ſumit,
Sacratâque pedum Pontificale manu.
Eïa agite, ô Cives, venienti occurrite, multâ
Spargite fronde vias, & bona verba date.
Aſpicite ut veteres pellunt nova gaudia curas,
Ut tollo terſis fletibus alta caput.
Qualis trunco ulmi vitis ſuſpenſa maritæ,
Aut hedera excelſo pariete nexa viget:
Et ſummas ſeſe attollit ſecura ſub auras,
Non Hyades, ſævi nec nocet ira Noti.

Talis, ſpero equidem, tanto duce, & auſpice tanto,
Sydera ſublimi vertice ſumma petam.
Corripiet populos pigro torpore, labantem
Divinâ tepidis imprimet arte fidem.
Grandibus exemplis meliùs, quàm voce docebit
Ignea difficili tendere ad aſtra viâ.
Spemque metumque inter, pelago dare vela patenti
Dum teneat portus feſſa carina ſuos.
Hoc duce vitabit Syllam, diramque Carybdim,
Tutaque cum ſociis, hoc duce, naviſerit.
Impuras populi pellent è pectore flammas,
Hoc ſacras animis injiciente faces.
Quos rapit in præceps vindictæ ſæva cupido,
Admonitis ardens ira furorque cadet.
Indocilis ſævum pauper durare laborem,
Dives & immenſas temnere diſcet opes.
Cœleſtes opibus pariet ſibi cautus amicos,
Æterni veniat Judicis undè favor.
Illius quantùm divina exempla juvabunt?
Hæc ad recti apicem tuta breviſque via eſt.
Sed cur lentus abeſt, nimiùm cur publica differt
Gaudia, cur placido non licet ore frui?
Ecce moræ impatiens portis effuſa ruit plebs,
Et gaudet ſenſûs edere ſigna ſui.
O Superi! talem, clamat, ſervate ſecundi,
E noſtris annos augeat ille ſuos.

LA BEAUCE,

A MONSEIGNEUR

L'EVESQUE DE CHARTRES,

SUR SON SACRE,

Fait dans l'Abbaye Royale de Saint Cyr.

ÉLÉGIE.

D'UN funeſte Cyprés triſtement couronnée,
A mes ennuis mortels en proye abandonnée,
Je pleurois mon Paſteur que la Parque en courroux
Enlevoit aux dépens de mes vœux les plus doux:
Mon cœur étoit atteint de la douleur amere,
Qu'une fille reſſent à la mort de ſon pere.
Et n'éprouvois-je pas un ſemblable malheur;
Ne me ſervoit-il pas de Pere & de Paſteur?
Mes yeux à tous momens étoient ouverts aux larmes;
Mes plus aimables lieux avoient perdu leurs charmes.

Je m'en prenois au ſort, & m'affligeant toujours,
De mes vives douleurs rien n'arrêtoit le cours.
O Ciel, de mes regrets témoin impitoyable;
Diſois-je! quel forfait m'a pû rendre coupable:
Les vœux que je faiſois vous ont-ils irrité?
Rendez-moi le Paſteur que vous m'avez ôté.
Vous n'avez pû ſouffrir le bonheur de ma vie;
J'ai perdu mon Prélat, ma gloire m'eſt ravie:
Si la vertu pouvoit empêcher de périr,
Il étoit digne hélas! de ne jamais mourir.
De la juſte douleur dont je ſuis poſſédée,
Quel Succeſſeur pourra détourner mon idée?
Mais LOUIS devenu ſenſible à mes malheurs
A calmé mes ennuis & déſéché mes pleurs.
Il arrache au repos d'une ſainte retraite
Un excellent Abbé, dont la vertu parfaite
Vouloit s'enſevelir dans un lieu retiré,
Où de l'amour Divin ce Prélat pénétré,
Animé du beau feu d'une foi pure & vive,
Joüiſſoit des douceurs de la vie unitive,
Mais inutilement il ſe vouloit cacher;
LOUIS l'a découvert, il l'eſt allé chercher:
Et par un juſte choix à nos ſouhaits propice,
Nous fait voir qu'au mérite il ſçait rendre juſtice.
Quoique l'Illuſtre Sang de ſes Nobles Ayeux
Le pût faire monter à ce rang glorieux;
Sur tous ſes Concurrens s'il a la préférence,
C'eſt ſa ſeule vertu que LOUIS récompenſe.

Dans les murs de Saint Cyr, reglé par sa vertu,
De ses habits sacrés on le voit revêtu,
Il s'aprête à venir couronner notre joie;
Méritons le bonheur que le Ciel nous envoye.
Comme on voit une vigne en un secret vallon
A l'aide d'un ormeau, mépriſant l'Aquilon;
Porter ſuperbement ſes branches dans la nue:
Ainſi de mon Prélat ma gloire ſoutenue
Croîtra de jour en jour au mépris de l'erreur;
Et de mes ennemis bravera la fureur.
Je conçois de ſon Nom un fortuné préſage;
De ma félicité ſon mérite eſt le gage:
De ſes diſcours touchans les lâches cœurs frappez
Du ſoin de leur ſalut ſeront plus occupez;
Et rallumant les feux d'une foi preſqu'éteinte,
Il leur inſpirera l'amour avec la crainte:
Il va leur découvrir par ſes rares vertus
Du Céleſte ſéjour les ſentiers peu battus.
Les conduiſant lui-même au milieu des orages,
Il les garantira des funeſtes nauffrages:
Ils peuvent à ce guide abandonner leur ſort;
Le vaiſſeau ſans périr eſt ſûr d'aller au port.
Ceux qu'un amour impur captive dans ſes chaînes,
Trembleront au récit des infernales peines:
Et voyant leur Paſteur brûler d'un ſaint amour,
Ils voudront commencer d'en bruler à leur tour.
Ce furieux qu'irrite une legere offenſe,
Qui flate dans ſon cœur l'eſpoir de ſa vangeance,

Le voyant aux genoux de ſes fiers ennemis,
Pleurera le malheur où ſes tranſports l'ont mis.
Le pauvre en ſa cabane, où le deſtin l'accable,
Attendra ſans ſe plaindre un ſecours charitable.
Le riche en ſon palais, au comble du bonheur,
Conſervera toujours la pauvreté du cœur.
De toutes les vertus c'eſt le parfait modele,
On vole en l'imitant à la gloire éternelle;
Heureuſe de jouir d'un bien ſi précieux,
Mon cœur n'aſpire plus qu'à le voir dans ces lieux!
Que vous paroiſſez longs à mon impatience,
Momens, qui prolongez trop long-tems ſon abſence!
Déja mes habitans courent de tous côtés,
Et témoignent l'ardeur dont ils ſont tranſportés.
Ciel! de notre deſtin ne troublez pas les charmes;
Et ne nous cauſez plus de funeſtes allarmes,
Protégez ce Prélat, comblez-le de vos biens:
Retranchez de nos jours pour prolonger les ſiens.

SERENISSIMO PRINCIPI
LUDOVICO ALEXANDRO BORBONIO
TOLOSATUM COMITI,

Cùm, ſub illius Auſpiciis, CAROLUS DE COETLOGON, *Theſes Philoſophicas in Sorbonæ-Pleſſæo propugnaret.*

Die decimâ Auguſti. Ann. Dom. M. DCC.

ODE.

CÆLO Nympha quid altiùs
Fert Pleſſæa caput? quid parat undique;
Excita Aonidum cohors?
Quin Phœbus variâ conſpicuus Lyrâ,
Gratum neſcio quid canit!
Auditis liquidæ vocis imaginem
Noſtris ludere montibus?
Et me Pieriis Vatibus inſeri

Et pulsare fides juvat :
Huc doctum, pueri, tollite barbiton.
O lux nobilis ! ô decor !
O præsens Domini numen amabilis !
Agnosco sobolem Deûm ;
Qui vastis pelagi fluctibus imperat,
Neptunoque potentiùs
Deducit properas æquoribus rates !
Salve, BORBONIDUM genus,
Quo dicente minas Algerium abjicit,
Et prædo fugit impotens
Olim remigio terribilis Tunes.
Te Thethys amat, & Suum
Undarum pretio vindicat omnium :
Nostros tu patiens tamen
Ludos adspicies. Tu quoque diceris
Inter tanta negotia,
Nostrarum studio deditus Artium.
Hîc Te docta manet quies ;
Et digna ingenio materies tuo,
Quidquid divitibus premit
Natura omnipotens non benè creditum
Gazis. Namque sagaciùs
Verum ex ingenuis promere fontibus
Tentamus Sophiâ duce ;
Quàm, si divitias solliciti patris
Defossas referet puer,

Here

Heres compoſiti jam ſenis immemor.
Quòd Tu ſi facilis venis,
Tum nos, nec Sophiæ grandiloquus Plato
Auctor vincat idoneus,
Nec, quem diſcipulus grandior inclytum
Doctorem Macedo audiit,
Naturæ impatiens clauſtra recludere.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE COMTE DE TOULOUSE.

ODE.

POURQUOI la Nymphe de ces lieux
Brille-t'elle en ce jour d'une nouvelle gloire ?
Quel ſpectacle s'offre à mes yeux ?
Je reconnois ici les Filles de Mémoire !
Apollon même en ce ſéjour
Mêle aux ſons de ſa voix les accords de ſa Lyre,
Et tous les Echos d'alentour
Attentifs à ſes chants aiment à les redire !
Animés des mêmes tranſports
Courons, où de leurs voix la douceur nous appelle,
Allons joindre auſſi nos accords
Aux divines chanſons d'une Troupe immortelle ;
Dieux ! quel éclat ! quelle beauté !
Quel aimable Heros à mes yeux ſe préſente !
Il joint à l'auguſte fierté

Tous les tendres attraits d'une douceur charmante !
Sans doute il eſt du ſang des Dieux.
C'eſt le Chef triomphant de l'Empire de l'Onde ;
Sous ſes auſpices glorieux
Nous courons ſans péril de l'un à l'autre monde.
Digne Sang du plus grand des Rois ,
Héros toujours vaillant , Héros toujours aimable ,
Ton nom ſeul réduit aux abois
Alger dans ſes remparts jadis ſi redoutable ;
Le Pirate fuit ſur les eaux ,
Et Tunis autrefois enrichi de nos pertes ,
Reſpecte nos heureux vaiſſeaux ,
Et laiſſe à nos deſirs toutes les mers ouvertes ;
Thetys reconnoît ton pouvoir ,
Son amour , ſes tranſports ne peuvent trop paroître ;
Pour le ſeul plaiſir de te voir ,
Dans ſon humide Empire elle reçoit un Maître.
Parmi tant de ſoins éclatans ,
Les beaux Arts à tes yeux offrent toujours des charmes ;
Tu ſçais en partageant ton tems ,
Joindre leur noble éclat à celui de tes Armes :
Viens nous animer dans ces lieux ,
Nous portons la lumiere au ſein de la nature ,
Et dévoilons ce qu'à nos yeux
Elle voudroit cacher dans une nuit obſcure :
Tel qu'un héritier empreſſé ,
Suivant de ſon eſpoir l'ardeur impatiente ,
Va découvrir l'or entaſſé
Dont ſon ayeul long-tems a fruſtré ſon attente.

Si, comblant nos vœux les plus doux,
Prince, de nos efforts tu soutiens la foiblesse;
Nous verrons, sans être jaloux,
Les honneurs que Platon a reçus de la Gréce;
Nous pourrons même l'emporter
Sur ce sublime Auteur, sur ce vaste Génie,
Qui jadis se fit écouter
Du glorieux Vainqueur des Peuples de l'Asie.

La Traduction est du même Auteur.

NOBILISSIMO ADOLESCENTI

JOSEPHO-MARIÆ

DE TALLARD,

PUBLICAS EX UNIVERSA PHILOSOPHIA

IN SORBONÆ-PLESSÆO

THESES PROPUGNANTI.

ODE.

O Quæ efficaci carmine fervidum
Elæa quondam quærere præmia ;
Ciere victorem canoro
Ære tubæ melior solebas ,
Ordire cantus , Musa : novum tibi
Certamen instat , sunt animi : viden' ,
Ut vincat, eludatve crebros
Tot pugilum pugil unus ictus ;
Vocata vires carminibus novas
Huic adde... Fallor! non opus hic tuæ

Virtutis : ardentem paratæ
Laudis amor juvenem fatigat.
Quodcumque cœlum, terrave parturit
Vincit potentis viribus ingeni,
Rerumque naturas latentes
Attonitæ penitus recludit
Solers coronæ. Cur fera fulmina
Concreta miris terrificant modis
Terras jacentes : dum trisulco
Igne micat referta nubes ;
Terrarum ut imis sedibus æstuant
Venti furentes, motaque prælia
Sese inter exercent, & orbem
Terribili quatiunt fragore :
Ut vincla magnes abdita conjicit,
Ultroque ferrum ponderis insiti
Innectit oblitum, tenaci
Alliciens, cohibensque morsu :
Quin & colores solis opus docet,
Atque astra nigrâ nocte micantia
Æstumque sub lunâ premente
Æquoris ad scopulos retorti.
Est ludus olli tanta recludere ;
Ingensque dictis ingenium exhibet ;
Sic lucet, extremosque cæli
Ignea vis penetrat recessus.
Quid mirum ? ubi hæres nominis inclyti
Famam parentum sustinet impiger :

Audax ut ad ſedem tonantis
Matrem aquilam ſequitur propago ;
Probare certat ſe ſimilem Patri :
Patrem per hoſtes hic rapit impetus.
Hic ardor, hæc laudum cupido
Per medias jubet ire cædes.
Non una jactat magnanimum Ducem ;
Bellona. Regnorum ille negotia
Si magna tractat, ſi jubetur
Fœdere conſociare certo
Legatus hoſtes ; eloquio potens
Mulcere mentes novit amabili :
Pax ſive regnat, ſive bellum,
Mente ſagax, validus-que dextrâ.
Tanti parentis progeniem movet,
Innata virtus. Jam taceas, licet,
O Muſa, flores, & virentem
Depropera Juveni coronam.

TRADUCTION
DES VERS LATINS,
Présentés à la Thèse de M. l'Abbé de TALLARD.

O TOI, *qui dans les Jeux que célébroit l'Elide,*
Inspirois aux Vainqueurs un courage intrépide,
Muse, redouble tes efforts;
Tu vois un jeune Athlete au milieu de l'Arene;
Contre mille Assaillans un noble feu l'entraîne,
A sa bouillante ardeur vien joindre tes transports:
Mais, que dis-je? & de quoi nous peut servir ton zèle?
Pourquoi te fatiguer d'un inutile soin?
Déja d'une gloire immortelle
Le desir l'emporte trop loin.

Tout ce que la Nature enferre
Et de son vaste sein tous ces objets épars,
Enfans du ciel & de la terre,
S'offrent sans voile à ses regards.
Jusques dans le centre du monde,
Il voit par quels efforts, par quels combats divers;
Referrés, & luttans dans leur prison profonde,
Les vents impétueux ébranlent l'Univers.
Il voit quelle vapeur, en formant le tonnerre,
Par des coups redoublés épouvante la terre,

rſqu'un épais nuage entr'ouvert enflâmé,
omit le feu bruyant qu'il tenoit renfermé.

t toi, de qui l'effort & leger, & facile,
ar des reſſors cachés, par des liens ſecrets,
Par mille inviſibles attraits,
rappe, entraîne le fer, & rend ſon poids docile,
ſes yeux ta vertu ne ſçauroit échapper :
ſçait que des couleurs le bizare aſſemblage,
Séduit les yeux qu'il vient frapper ;
t du Pere du jour eſt le riant Ouvrage.

De ces vaſtes flambeaux dont la clarté nous luit,
t guide les mortels dans la plus ſombre nuit,
Il connoit & l'ordre & la courſe,
t juſques dans le Ciel en va chercher la ſource.

découvre, il inſtruit comment, par quels efforts,
ſclave d'un pouvoir que le Ciel lui dénie,
eſſerrée en ſon ſein la Mer franchit ſes bords :
Nobles amuſemens de ſon vaſte génie !
linſi de ſon paſſage éclairant tous les lieux,
Tu feu brillant s'enfonce en la voûte des Cieux.

Mais, pourquoi s'étonner ? ma ſurpriſe le bleſſe :
l va d'un nom fameux ſoutenir la Nobleſſe.
Tel qu'au Trône enflâmé de l'arbitre des Dieux,
D'un audacieux vol un aiglon ſuit ſa mere :
Tel & par des efforts encor plus glorieux,
Il marche ſur les pas de ſon illuſtre pere.

Ainſi brilloit cette héroïque ardeur,
Cet amour de la gloire, & ce brûlant courage,
Qui ſe précipitoit au milieu du carnage,
Et d'un ſang prodigué rélevoit la ſplendeur.

Mais quoi! Bellone de ſa gloire
N'eſt pas toujours le ſeul témoin,
Et ſon cœur occupé d'un plus paiſible ſoin,
Aſſure à nos Guerriers les fruits de leur victoire.

Soit, que nos intérêts dans les climats loingtains,
Ou la foi des Traités ſe dépoſe en ſes mains:
Par quels charmes alors, quelle adreſſe infinie,
D'un Peuple belliqueux menageant le génie,
Le voit-on dans la paix comme dans les combats,
Vaincre par ſon eſprit autant que par ſon bras!

Muſe, ainſi ton ſecours nous eſt peu néceſſaire;
Que ne peut ſur le Fils le mérite du Pere?
Par lui-même à la gloire il ſe laiſſe entraîner;
Et n'a beſoin de toi que pour le couronner.

INSCRIPTION

Pour les Feux d'Artifices donnés au Roi, par M. le Duc à Vanvre.

QUI nunc in luſus cœlum circumvolat Ignis,
Si tibi erant hoſtes, Gallia fulmen erit.

TRADUCTION

De M. de la Faye.

CE feu, qui pour te plaire éclatte dans les Cieux,
Brillant témoin des vœux que fait pour toi la terre,
Grand Roi, ſi de ta gloire il eſt des envieux,
Sera dans tes mains un tonnerre.

AUTRE TRADUCTION

De M. Th.

FRANCE, ſi ton bonheur bleſſant tes envieux,
A s'armer contre toi peut jamais les reſoudre;
Ces Feux, dont tout l'éclat n'eſt que pour plaire aux yeux,
Dans les mains de ton Roi ſe changeront en foudre.

DISCOURS,

Prononcé le 22 Decembre 1712. par M. DANCHET, lorſqu'il fut reçu à la place de Mr. l'Abbé TALLEMANT.

MESSIEURS,

Si la grace que vous me faites pouvoit ſe payer par le ſeul ſentiment, j'oſe le dire, j'aurai dequoi m'acquitter envers vous ; mais s'il ne ſuffit pas qu'un homme de lettres que vous élevez au comble des honneurs de l'eſprit, ſoit pénétré de la plus parfaite reconnoiſſance ; s'il eſt obligé, dès le premier jour, à l'exprimer d'une maniere qui juſtifie votre choix, c'eſt une entrepriſe encore trop audeſſus de mes forces. Juſqu'ici, Meſſieurs, vous n'avez pû reconnoître en moi qu'une vive ardeur pour le rang où vous daignez m'appeller.

C'eſt peut-être découvrir trop indiſcretement les deſirs ambitieux que je nourriſſois depuis long-temps ; mais pourquoi ne pas avoüer une audace que vous venez vous-mêmes de récompenſer ! Frappé

l'admiration pour les chefs-d'œuvres de ces grands-hommes, qui ſous vos yeux ont porté la gloire du Théâtre à ſon plus haut point, je m'étois engagé ſur leurs traces, ſans prévoir aſſez les difficultés; je n'apperçus bientôt, que l'inclination ſeule ne donne pas les talens, & pour m'encourager dans une ſi belle, mais ſi pénible carriere, j'oſai me propoſer un prix capable de m'élever au deſſus de moi-même; l'étude, la vertu, demandent des motifs pour ſe ſoûtenir. Je conçus donc l'orgueilleux deſſein de mériter un jour l'honneur que vous m'avez fait. Pouvois-je dans ma foibleſſe trouver un plus ferme appui? & n'avez-vous point regardé cette généreuſe hardieſſe, comme un degré qui pouvoit m'approcher de vous?

Vous connoiſſez, Meſſieurs, le pouvoir d'une utile émulation: vous ſçavez combien le génie a beſoin d'être animé, & combien une ſervile défiance anéantit d'heureux naturels; ces eſprits trop timides, vous avez voulu les exciter par mon exemple; vous n'avez pas refuſé de vous prêter à ma préſomption, pour mieux diſſiper leurs craintes, & ce que d'ordinaire vous reſervez à la réputation des Auteurs conſommés, vous ne l'accordez aujourd'hui que pour

faire naître cette émulation si nécessaire à ceux qui commencent.

Dans l'empire des lettres, aucune partie n'est plus digne d'être cultivée par des ames sublimes, que la Scène. Elle fleurit encore parmi vous, aussi bien que toutes les autres. Vous rassemblez des modeles en tout genre d'écrire; par vos soins, l'éloquence du Bareau ne fleurit pas moins que celle de la Chaire. L'Histoire sacrée, & l'Histoire profane, plaisent autant par la pureté du style, qu'elles intéressent par la sagesse des réflexions. La Poësie pastorale n'a rien perdu de ses charmes, ni de son élégante simplicité; & les transports de l'Ode conservent leur élévation & leur force, au milieu même de l'ordre & de la raison. Dans tous ces langages différens, la profonde érudition se réünit avec la plus aimable politesse: mais ceux qui ont remplacé vos Sophocles, & vos Euripides, les successeurs des Corneilles & des Racines, ou veulent se reposer à l'ombre des lauriers qu'ils ont deja cuëillis, ou entraînés sur les pas des Tibulles dans une autre carriere & non moins agréable, semblent avoir abandonné les Spectacles; le public qui craint de voir retomber le Théâtre

ans les anciennes ténébres, vous demande de ne ous point laſſer d'y jetter de nouvelles lumiéres; & ous, Meſſieurs, complaiſans à ſon impérieuſe voix, ouviez-vous mieux exciter ceux qui ne nourriſſent as peut-être avec aſſez de courage & avec aſſez de ôin le génie qu'ils ont reçu de la nature, qu'en ommençant par couronner celui, qui avec moins de alens, fait paroître le plus de zéle.

M'égarai-je dans ces idées, Meſſieurs, ou ſuis-je ſſez heureux, me trouvant parmi vous, pour enrer déja dans vos véritables vuës?

C'étoient ſans doute celles de votre illuſtre Fondateur. Perſonne n'a mieux que lui découvert tous les ruits que fait produire une noble jalouſie. Il en avoit ui-même recueïlli les premices, ce grand homme, que ſes projets rendirent l'étonnement de ſon ſiécle, & que votre docte reconnoiſſance rendra l'admiration de tous les âges. Heureuſement jaloux de l'ancienne Rome, il déſira que la France en devînt la rivale; il ne ceſſa de travailler à jetter les fondements de cette gloire, qui met aujourd'hui le nom François en parallele avec les noms des plus célébres Peuples de l'Antiquité. Expérience des Capitaines, valeur des Soldats, merveilles des Conſeils, per-

fection des arts & des sciences, tout entroit dans ses immenses desseins.

Après avoir signalé son ministere par des prodiges qui préparoient ceux de nos jours, il crut qu'il ne pourroit assez perfectionner la langue d'une Nation, qui deviendroit digne de donner des loix aux autres : non content d'avoir tracé dans ses écrits des exemples de ce renouvellement du plus pur langage ; il en rassembla les plus habiles maîtres ; Orateurs, Poëtes, Historiens, chacun de ceux qui brilloient dans quelque espéce de Litterature fut appellé, & sous ce nouvel Apollon votre compagnie naissante fit renaître les Muses avec toute la variété & toute la dignité de leurs ornemens.

Avant cet heureux établissement, quels autres préceptes nous donnoient les plus célébres auteurs, les Peres de l'Eloquence & de la Poësie, sinon de faire revivre à notre imagination les Héros de la sçavante Antiquité. Paroissez devant eux, nous disoient-ils, non pour y demeurer dans une sterile admiration, mais pour vous échauffer du feu qui vous anime ; non pour honorer simplement leur triomphe mais pour emprunter leurs armes, & vous associer à leur gloire. Préceptes magnifiques ! ingénieuses exhortations!

exhortations ! mais en même temps exemples trop affoiblis par l'éloignement ! leçons trop dépourvuës de vie juſqu'au Cardinal de Richelieu ! il ne ſe contente pas de tracer d'excellens modeles à l'imagination, il veut les préſenter aux yeux mêmes, il en compoſe un tribunal, pour juger des efforts que leur vüe doit inſpirer, il y cite tous les Auteurs ; il ordonne que ces nouveaux Athlètes ſe montrent devant vous, s'exercent ſur vos pas, & ſe propoſent vos couronnes.

Parmi tant d'objets ſi dignes de ſes ſoins, il reſerve une attention plus marquée encore pour les Poëmes Dramatiques. Lui-même quelquefois, à l'exemple des Scipions, des Lelius, il s'appliquoit à ces productions, qui ſous l'appas du plaiſir, doivent offrir des leçons de ſageſſe. Oubliez, MESSIEURS, ce que mon inattention m'auroit laiſſé échapper à moi-même d'oppoſé à ces principes : je ſçai que la Tragédie ne doit employer les charmes de la Scéne que pour rendre plus aimables ceux de la vertu, & qu'elle ne flatte l'imagination, que pour mieux combattre les paſſions. C'eſt ce que vous voudriez reproduire parmi nous. Il m'a ſuffit d'enviſager une ſi belle fin pour m'attirer vos regards ; il m'a ſuffit d'avoir tenté dans

quelques ouvrages d'exprimer de nobles sentimens pour vous faire espérer plus de succès à l'avenir. Mon illustre prédécesseur vous authorise, MESSIEURS, à de semblables préfages.

Les premiers essais de sa plume, devenus d'abord l'agréable amusement de ce qu'il y avoit alors d'esprits plus galants & plus polis, excitérent votre attention. Vous y remarquâtes la facilité du genie, des expressions vives & naturelles, des tours heureux, des reflexions utiles sous des images riantes; touchés de voir en lui ces riches présents de la nature, vous n'attendites pas les fruits tardifs d'une longue étude, vous prévintes même le temps fixé par les loix pour juger de la matutité de l'esprit; & sur ce qu'il avoit produit avec ses seules forces, vous augurâtes de ce qu'il feroit aidé de vos lumieres & de vos exemples. Quelle émulation ne lui donna point le choix que vous en fîtes! & quels furent les fruits de cette émulation! Il étoit né Academicien. Il avoit été comme nourri dans le sein des Muses, dont la maison de son Pere étoit souvent l'azile. Le titre d'homme de lettres parut à M. l'Abbé Tallemant, comme son plus précieux héritage. Ce seul nom lui tint lieu de tout, & il se crut assez dédom-

agé des injures de la fortune, en se voyant asso-
ier aux honneurs d'une si sçavante compagnie. Aux
chesses de l'esprit, il joignit celles de la vertu. Heu-
eux de ne les devoir point à ses efforts! les senti-
iens de probité lui étoient aussi naturels que les
grémens des pensées. Aussi les a-t-il conservés jus-
u'à la fin de sa vie, également irreprochable dans
outes les situations, également aimable dans tous
es âges.

L'éloquence qu'il avoit acquise parmi vous, MESSIEURS, il ne la consacra qu'à ses devoirs, & à vos rdres. Que puis-je dire, qui ne soit au dessous de éloge que vous en fîtes vous-mêmes en le char-eant du soin de marquer votre douleur, & votre econnoissance à la mort de Monsieur le Chancelier Séguier? Comment sçut-il exprimer ce que vous de-iez à la mémoire de ce second pere de l'Académie, ui dans un temps malheureux, sçut essuyer vos lar-nes, & porter si dignement le titre de successeur du rand Richelieu? mais pourquoi vous rappeller le ouvenir de vos pertes? songeons au bonheur qui es a suivis. LOUIS LE GRAND lui-même n'a pas lédaigné de prendre le même titre de votre protec-eur.

A ce nom quelle ardeur me preſſe de joindre ma foible voix à vos plus brillans éloges! quel Héros excita jamais tant d'admiration! on a vû des conquerans rendre comme lui la terre attentive à leurs exploits; mais quel autre a ſi bien connu le legitime uſage de la victoire, à la tête d'une nation capable de conquérir le monde! Quel autre des anciens vainqueurs auroit ſçu s'arrêter, & borner lui-même le cours de ſes conquêtes! Pardonnons à nos ennemis de n'avoir pû croire une modération, dont tous les ſiécles ne fourniſſent point d'exemples. Troublés du nombre & de la valeur de ſes Armées, des inépuiſables reſources de ſes finances, de l'inviolable fidélité de ſes ſujets, ils ſont excuſables d'avoir meſuré ſon ambition ſur ſon pouvoir. Qu'ils l'ayent ſoupçonné de ſe propoſer une domination univerſelle, ils ſçavoient que rien ne lui manquoit pour s'y élever. Leurs défiances, quoique vaines, feront une de ſes plus ſolides loüanges. Ils ne ſe ſeroient pas aviſé de lui prêter ces projets ſans fin, s'ils ne lui avoient trouvé un mérite ſans borne; plus ils ont ſuppoſé qu'il deſiroit maitriſer l'Univers, plus ils l'en reconnoiſſoient digne: il devoit leur en paroître d'autant plus digne, qu'il le deſiroit moins. Mais l'idée d'un

ſi grande modération ne tombe pas dans ces ames ordinaires : les premieres lueurs de la fortune les éblouiſſent ; dès qu'elle leur permet de le flatter, tout leur paroît permis ; ils oſent prétendre tout ce qu'ils s'imaginent pouvoir. Le cœur du veritable Héros, auſſi ſupérieur aux proſpérités paſſagéres, qu'aux diſgraces les moins prévües, toujours conduit par la vertu, & jamais emporté par la fortune, ne ſçait ni ſe laiſſer abbatre par les outrages ; ni s'aveugler de ſes faveurs. C'eſt envain que nos chefs & nos ſoldats, animés par les plus éclatans ſuccès, nous promettent de nouveaux triomphes, le Roi écoute moins les eſpérances d'une nouvelle campagne, que les principes de cette conſtante modération, tant de fois éprouvée, & juſqu'à préſent ſi peu imitée par nos ennemis : & l'ineſperé retour de nos avantages, ne ſert qu'à mieux découvrir l'immuable fond de cette ſageſſe, qu'une grande Reine a ſeule connüe, & dont elle cherche à partager l'honneur.

Heureuſe émulation de vertu ! ſource de la veritable gloire des Souverains, & de la félicité des peuples ! prodiges que nous ne pourrons jamais aſſez révérer, & que vous ſeuls, MESSIEURS, pouvez loüer dignement !

REPONSE

De M. DANCHET alors Directeur de l'Académie a
discours prononcé par M. le Duc de S. AIGNAN
le Jeudi 19. Janvier 1727.

MONSIEUR,

Lorsque nos desirs vous ont appellé, pour nou
consoler de notre perte, tout conspiroit à rendre vo
tre réception & plus brillante pour l'Académie, &
plus flatteuse pour vous.

On voyoit à la tête de cette Compagnie deu
personnes des plus distinguées ; je dirois par leu
rang, par leurs dignités, si dans l'empire des Muse
les distinctions étoient fondées sur les titres pompeu
mais c'est l'esprit, c'est le mérite personnel qui s'
attire les premiers hommages.

Nous avions pour Directeur un Prélat, qui joi
à la profondeur de l'érudition les talens de la parole
si nécessaires pour instruire les peuples & si propr
à orner nos assemblées. Nous avions pour Chance

lier un des plus dignes appuis de l'Etat, un de ces hommes qui nous retracent les anciens Héros, qui dans Athènes & dans Rome, après avoir triomphé par leur valeur à la tête des armées, revenoient au sein de la Patrie se couvrir d'une nouvelle gloire par leur sagesse dans les Conseils, par leur politesse dans la Société, & plus encore par leur amour pour les Beaux Arts.

Voilà, Monsieur, quels Académiciens devoient vous recevoir parmi nous. Ils n'ont pû s'acquitter de ce devoir, l'un par une maladie qui nous a tous allarmés; l'autre par une indisposition qui duroit encore au tems marqué pour le changement de nos Officiers. Mais dans cette occasion reconnoissez, Monsieur, les attentions de l'Académie à conserver & vos avantages & les siens avant que d'en venir à ce changement, qui est soumis aux seules loix du hazard; elle prescrit au nouveau Directeur de ne vous répondre que par le Discours qui vous étoit préparé.

Il semble qu'un secret pressentimenr eût annoncé que le sort quelquefois trop capricieux me feroit succéder à de si illustres Prédécesseurs: la seule ressemblance qui m'en peut rapprocher, c'est le zéle

pour la gloire de l'Académie & pour la vôtre ; & tout ce que je puis dans ce jour, eſt de prêter ma voix à M. l'Evêque de Blois. Eh ! qu'aurai-je pû dire qui méritât l'attention, après ce que vous venez de nous faire entendre, Monſieur, & dans l'attente de ce que je vais vous lire.

DISCOURS

Prononcé dans l'Assemblée publique tenue au Louvre le jour de Saint Louis, 25 Août 1732. par M. DANCHET Directeur de l'Académie Françoise, sur ce qu'elle avoit été obligée de remettre les prix qu'elle a coutume de distribuer.

MESSIEURS,

Nous allons donner le prix de Poësie que l'année derniere nous ne pûmes accorder aux Piéces qui avoient été présentées. A l'égard du prix d'Eloquence, nous sommes forcés à le remettre une seconde fois. L'Académie voudroit ne couronner que des discours vraiment dignes de l'attention du Public. Elle se croit comptable envers lui de ses jugemens, & dans cette occurrence qui jusqu'ici n'a point eu d'exemple, la place que j'ai l'honneur d'occuper, semble donc exiger de moi quelques reflexions sur un évenement si triste pour des cœurs sensibles aux intérêts des Lettres.

Ce fut pour entrer dans les vûes du Cardinal de Richelieu qu'après l'établiſſement de cette Compagnie, deux de ſes Membres (*a*) ſe ſont fait une gloire particuliere d'y fonder des Prix.

A l'exemple de ce grand Miniſtre, notre premier Protecteur, ils ont cherché à exciter une noble émulation, l'ame des talens, & le plus puiſſant mobile pour élever les Arts à leur perfection. Quels fruits cette émulation n'a-t-elle pas produits dans le dernier ſiécle, ſous un Regne auſſi fertile en célébres Ecrivains, qu'en Guerriers magnanimes, auſſi mémorable par des productions d'eſprit, que par des prodiges de valeur ?

La Nation entiere étoit animée du deſir de ſe ſignaler : tandis que nos Armées alloient au-delà de nos frontieres porter la terreur, & cueillir les palmes de la Victoire ; dans le ſein paiſible de l'Etat toujours floriſſant, les Sciences ſe perfectionnoient, les Poëtes & les Orateurs ſe diſputoient à l'envi les couronnes des Muſes. La carriere étoit-elle ouverte à cette eſpéce de combats ſi utile aux progrès des Belles-Lettres, une foule d'Athlétes venoit s'y pré-

(*a*) Meſſieurs de Balzac & de Clermont Tonnerre.

ſenter, & l'Académie charmée de ce concours, a ſouvent regretté, de n'avoir pas un plus grand nombre de lauriers à diſtribuer.

Pourquoi une ardeur ſi vive & ſi louable s'eſt-elle rallentie ? Eh ! quoi pour la ranimer ne ſuffiroit-il pas de ſe ſouvenir des perſonnages fameux, qui ont regardé nos prix comme la premiere ſource de leur gloire ? Des hommes (*a*) deſtinés à tracer les devoirs de la Religion auſſi bien par leurs Ecrits que par leurs exemples : (*b*) d'autres appellés à faire briller l'éloquence de la Chaire, & à remplir les premieres places de l'Egliſe : (*c*) l'interprête de Démoſthènes, qui le montrant à la France tel qu'il parut dans la Gréce, a fait connoître en même-tems que notre Langue peut égaler la force & la préciſion de celle des Athéniens : le digne Rival (*d*) de Théocrite & de Lucien, cet eſprit auſſi aimable que ſolide, qui devoit enfin prêter aux Sciences les plus abſtraites le langage des Graces ; tant (*e*) d'Auteurs ſi renom-

(*a*) Monſieur le Tourneur.

(*b*) Monſieur Mongin, Evêque de Bazas.

(*c*) Monſieur de Tourreil.

(*d*) Monſieur de Fontenelle.

(*e*) Monſieur de la Monnoye.

més par l'élégance du ſtile, & par la profondeur des connoiſſances, ne ſe ſont-ils pas fait honneur de venir eſſayer leurs forces ſous les yeux de l'Académie, & d'y faire pour ainſi dire leur premier apprentiſſage ?

En rappellant les grands exemples, puis-je oublier celui d'un de nos plus célébres Confreres ? (*a*) Nous pouvons nous applaudir du choix qui l'a remplacé; (*b*) ne craignons pas de renouveller la douleur de ſa perte encore récente. Des Ouvrages dramatiques lui avoient acquis une réputation brillante, la voix publique, en les applaudiſſant ſur nos Théâtres, demandoit à l'Académie de lui ouvrir ſes portes; pour y parvenir avec plus d'éclat, vous le ſçavez, Meſſieurs, il choiſit la route tracée par de ſi dignes Prédéceſſeurs. Ce fut à force de victoires remportées devant vous, qu'il réunit tous vos ſuffrages. Ses rivaux mêmes vous preſſerent de lui accorder ſon dernier triomphe; ils déſeſpéroient de le vaincre comme concurrent, ils déſiroient de l'avoir pour Juge. Sollicitations légitimes que notre devoir nous fera

(*a*) Monſieur de la Mothe.

(*b*) Monſieur l'Evêque de Luçon.

toujours écouter ! exemples glorieux, que nous ne ſçaurions trop ſouvent propoſer à la plus heureuſe émulation !

Mais pour l'exciter de plus en plus, quelle foule d'autres motifs brillans & capables d'enflâmer tous les eſprits ! oſons porter nos regards ſur le Prince que nous avons le bonheur d'avoir pour Maître, ſur le (*a*) Miniſtre qu'il nous eſt permis d'appeller notre Confrere, qui après avoir formé l'eſprit & le cœur du Monarque dans ſes premieres années, le ſeconde à préſent dans l'art de gouverner ; & pour la gloire du Thrône, & pour la félicité de l'Etat. Dans cet âge où les impreſſions ſe gravent pour tout le reſte de la vie, il lui a fait entendre combien il importe aux Souverains d'inſpirer de l'activité aux Sciences & aux beaux Arts ; & c'eſt ſans doute ſur ces principes qu'héritier du plus puiſſant Empire, il a voulu joindre à ſes titres éclatans celui de notre Protecteur.

Muſes, que votre reconnoiſſance éterniſe dans vos faſtes ce jour pour vous ſi glorieux, où vous vîtes notre Roi aſſis au milieu de nous dans le Sanc-

(*a*) Monſieur le Cardinal de Fleuri.

tuaire qui vous eſt conſacré, à la douceur, aux graces qui tempérent ſur ſon front & dans ſes yeux l'éclat de la Majeſté, ne l'auriez-vous pas pris pour le Dieu même que les Poëtes font préſider à vos Concerts? (*a*) Sa valeur, avantage ſi naturel au Sang dont il eſt né, ſe trouvant comme enchaînée par les dernieres inſtructions de ſon Auguſte Biſayeul, ſon plus cher modele, il ne prête pas à vos pinceaux des ſiéges, des batailles, des remparts détruits, des plaines ſanglantes, des trophées élevés parmi les horreurs du carnage; tableaux magnifiques, mais effrayans que vous avez tracés tant de fois pendant le cours d'un regne belliqueux; mais des vertus plus précieuſes vous préparent des images touchantes & ſuſceptibles des plus belles couleurs. Si vous n'avez pas à peindre un Conquérant, qui brûle d'étendre ſa domination, vous chantez avec plaiſir, vous aimez avec ardeur, un pere qui cherche à rendre ſes enfans heureux: célébrez à jamais ſa tendreſſe pour ſes Sujets, ſon zéle pour la Religion, ſa protection conſtante pour les Arts. Muſes, vous chériſſez la paix, ſon regne

(*a*) Le Roi fit l'honneur à l'Académie d'y venir prendre Séance le 22 Juillet 1719.

ſt le vôtre ; quels nouveaux bienfaits, quelle ſplen-
eur ne vous annonce-t-elle pas ?

Ce projet conçu depuis tant d'années, retardé
ar des guerres preſque continuelles, n'eſt-il pas au
oment de s'achever ? Voyez s'éléver ces pompeu-
es Galleries, qui doivent raſſembler les immortelles
roductions de tous ceux que vous avez jamais inſpirés
ans tous les ſiécles & dans toutes les Regions : mo-
ument digne d'un Roi qui aime à protéger les Scien-
es, & d'une Nation qui ſe plaît à les cultiver ! cette
ibliothéque long-tems enſevelie dans d'obſcurs lo-
emens, & ſemblable au plus riche des métaux
ui ne brille qu'au ſortir de ſes groſſieres mines, cette
ibliothéque ne commence-t-elle pas à attirer par ſa
agnificence les curieux regards de nos citoyens,
& des Nations étrangeres ? Elle s'enrichit ſans ceſſe
es ouvrages les plus rares, (*a*) des recueils les plus
omplets, (*b*) & des plus précieux Manuſcrits (*c*)
uſqu'ici trop diſperſés en différens lieux. Telle que
es Fleuves qui deviennent de jour en jour plus ma-
eſtueux & plus profitables à de vaſtes Provinces, en

(*a*) Cabinet des Antiques.

(*b*) Cabinet de M. le Premier.

(*c*) Monumens de M. de Seignelai.

ouvrant leur ſein à divers ruiſſeaux qui n'avoient auparavant fertiliſé que quelques Cantons particuliers ; bien-tôt ouverte aux travaux de vos Eléves, quel ſecours ne va-t-elle pas leur fournir ?

Vous chériſſez les mains (*a*) auxquelles ſont confiés ces tréſors Littéraires. Eh ! combien tout l'Empire des Lettres s'en eſt-il applaudi ! combien les Doctes de tous les pays s'empreſſent-ils de célébrer ce génie orné de tous vos dons ; admirable par le ſçavoir, aimable par la politeſſe, toujours prêt à communiquer ſes lumieres, plus ardent encore à procurer les récompenſes ? Que j'entreprendrois volontiers ſon éloge ! ſi les ſentimens du cœur donnoient les talens de l'Eloquence. Remarquons ſeulement que ſur les traces du Cardinal notre Fondateur, il n'a rien oublié pour la perfection de ſes Académies, qui ſont l'ornement de la France, & qui inſpirent à toute l'Europe cette émulation que nous voudrions aujourd'hui réveiller parmi nos Poëtes & nos Orateurs.

Puiſſe, au gré de nos ſouhaits, ce grand Art de l'Eloquence, qui ſçait ſi bien relever le prix de tou-

(*a*) Monſieur l'Abbé Bignon.

le

les autres, rentrer dans ſes droits & ſes honneurs. Qu'elle recommence à proſcrire ces fauſſes lueurs qui nous forcent à lui refuſer nos ſuffrages : qu'aſſujetie au génie & aux regles d'une Langue qui touche à ſa perfection, elle rejette ces prétendues nouveautés preſque inintelligibles : que ſans s'écarter des matieres qu'elle traite, par de juſtes diviſions, & par des tranſitions ingénieuſes, elle y mette autant d'ordre que de clarté : que tantôt ſimple & naturelle, ſe montrant avec une douceur inſinuante, elle flatte l'oreille & charme le cœur : que tantôt plus forte & plus rapide, employant ſelon les convenances, les expreſſions les plus nobles, les figures les plus hardies, les images les plus frappantes, elle étonne, elle enleve & ſe rend ſouveraine des volontés ; mais que dans l'un & l'autre genre, ſon but ſoit toujours d'éclairer l'eſprit, d'élever l'ame, d'établir les utiles vérités, & d'affermir dans les juſtes devoirs.

Que de même la Poëſie, cette fille du Ciel deſtinée à répandre des fleurs ſur les vertus, à inſtruire par des amuſemens, à voiler des ſages préceptes ſous d'agréables fictions, ſe ſouvienne ſans ceſſe de ſa premiere origine : que ſes enfans ceſſent de ſe cacher dans les ténébres & d'y offrir, ſi je puis m'exprimer

ainſi, de noirs ſacrifices aux Furies, dont ils empruntent les traits contre ce qu'il y a de plus reſpectable : qu'ils ne ſe livrent qu'à des ſujets qu'ils oſent avouer eux-mêmes, en méritant les acclamations publiques. Quelle ſource de beaux vers ne leur ouvrons-nous pas, en leur propoſant chaque année quelqu'une des merveilles du dernier regne ! quels tableaux intéreſſans s'offrent encore de nos jours !

Que la Poëſie donc, que l'Eloquence, ces deux Sœurs qui ſe prêtent tant de ſecours & de charmes mutuels, s'uniſſent pour chanter avec nous, ſous un nouvel Auguſte, le triomphe des plus beaux Arts; ſous un autre Titus, les vertus du Prince, & la félicité des peuples. Muſes, voilà les objets dignes de vos chants immortels & ſûrs d'éternels applaudiſſemens.

DISCOURS
DE M. DANCHET,
CHANCELIER DE L'ACADEMIE;

En Réponſe à celui de M. l'Evêque de VENCE, *à ſa Réception à l'Académie.*

MONSIEUR,

Ce jour pouvoit être encore, & plus flatteur pour vous, & plus intéreſſant pour le Public.

Lorſque l'Académie vous préparoit ſes ſuffrages, le ſort, qui nomme toujours nos Officiers, avoit ſemblé conſpirer à rendre votre réception plus brillante.

Il avoit mis, à la place que je ſuis forcé d'occuper, un de nos plus illuſtres Académiciens, ce Magiſtrat, l'auguſte chef du premier Parlement, ce Magiſtrat, auſſi diſtingué par la réputation de ſon éloquence, que par l'éclat de ſa dignité.

Si ſes occupations lui euſſent permis de vacquer à nos fonctions particulieres, quel ſpectacle plus touchant que de voir deux Orateurs applaudis tant de fois, l'un dans la Chaire de la Vérité, l'autre dans le Temple de la Juſtice, ſe réünir en cette Aſſemblée, & couronner, à l'envi, le tombeau du digne Confrere que nous regrettons ?

De votre part, Monſieur, avec quel ſuccès venez-vous de remplir ce devoir !

Pour ajouter de nouvelles couleurs aux vives images que vous avez tracées, il me faudroit les talens de celui que je ne puis dignement remplacer, & je me bornerai donc à exprimer les ſentimens de nos cœurs.

L'affliction, dont ils furent pénétrés, en apprenant la mort de M. l'Evêque de Metz, a fait ſon premier éloge. Dans des pertes ſi conſidérables, les expreſſions de l'éloquence n'égalent point le ſilence de la douleur, & ce que je ne crains pas de dire, c'eſt que la nôtre, en cette occaſion, a été telle, que l'Académie s'eſt comme retrouvée aux tems qu'elle perdit ſes premiers Protecteurs.

A qui, en effet, devons-nous des larmes ? n'eſt-ce pas au petit neveu du Cardinal de Richelieu,

l'Auteur de toute notre gloire ? n'eſt-ce pas au petit fils du Chancelier Seguier notre ſecond Protecteur, qui, dans les plus vives allarmes, ranima nos eſpérances, recueillant les Muſes éperdues ?

Si la vénération & la reconnoiſſance pour ces grands hommes, nous rendent ſi cheres leurs images, que nous en faiſons un de nos plus beaux ornemens, juſques dans le palais de nos Rois ; quel charme ne trouvions-nous pas à voir parmi nous ſe perpétuer dans leur poſtérité ce même amour pour les Lettres & pour les Arts, ces ſentimens ſi relevés & ſi utiles, que jamais nous ne ſçaurions ni trop aimer, ni trop admirer ?

Quand les Graces & les Muſes d'intelligence, s'applaudiſſent d'avoir formé, pour enrichir cette Compagnie, un génie vif & brillant, (*a*) qui verſe tant d'agrémens ſur nos occupations, toutes les fois qu'il paroît dans nos Aſſemblées, digne Académicien, Confrere aimable, qui ſoutient le nom de Richelieu, ce nom auſſi précieux à l'Académie, qu'il fut glorieux à la France : pourquoi faut-il que nous n'ayons pû conſerver en même-tems l'héritier du ſang & des rares qualités de Seguier ?

(*a*) M. le Duc de Richelieu.

Qui ne ſçait le droit héréditaire que l'ancienne Maiſon du Cambout avoit dans notre Compagnie ? N'y a-t-on pas vû ſe ſuccéder le pere, & les deux fils ? Eh quel contentement d'avoir vû, en ces trois occaſions, le Public regarder nos élections, moins comme un retour de gratitude que comme une preuve de diſcernement, & une ſuite de cette juſtice, que nous rendrons toujours à l'eſprit, au goût, à l'érudition, au mérite perſonnel, quand même il ſeroit dénué des titres pompeux, qui trop ſouvent emportent ailleurs la préférence !

Quel fond de ce mérite perſonnel M. l'Evêque de Metz ne nous avoit-il pas apporté ?

Vous avez peint en lui, Monſieur, & quel autre pouvoit mieux s'en acquitter ? vous avez peint ce qui caractériſe un grand Evêque, une piété ſolide & ſans fard, un zéle éclairé & ſans fiel, une vigilance ſans interruption, une charité ſans bornes : l'Orateur Chrétien trace aiſément les vifs & riches portraits de ces vertus ſublimes, lorſqu'il en eſt lui-même un excellent modéle.

Pour moi, je ne dois enviſager que l'homme de Lettres & le Citoyen ; encore ſous l'un & l'autre de ces titres, M. de Metz ne méritoit-il pas un Panégyriſte plus éloquent ?

Né avec les avantages d'un esprit vif, d'une pénétration prompte, d'un jugement exquis, & d'une mémoire sûre, il joignit dès l'enfance à ces heureux dons de la nature, des secours d'éducation plus heureux encore.

A l'étude des Sciences, il joignit, ce qui en relève le prix, l'art de bien dire; personne ne connoissoit mieux le génie & la délicatesse de notre langue, personne ne la parloit & ne l'écrivoit avec plus de pureté & plus de précision. Eh! faut-il en être étonné? Presqu'au sortir du berceau, il avoit été en quelque sorte Académicien: Armand du Cambout son pere premier Duc de Coislin, vêcut assez long-tems dans l'Académie, pour en devenir le Doyen; sa maison n'étoit-elle pas le rendez-vous de tout ce que la France avoit alors de rares génies, d'Auteurs admirés par les talens, & respectés par les mœurs? Poëtes, Orateurs, Historiens, tous y étoient reçus avec les distinctions dûes aux différens mérites. C'étoient les premiers Instituteurs des petits-fils de Séguier; chacun se faisoit un plaisir de former ces dignes éleves, qui, sur les traces de leurs Ancêtres, devoient, à leur tour, soutenir l'empire des Lettres. C'est dans ce commerce supérieur à toutes les leçons, que M. de

Metz avoit puisé ce langage qui donne de la force aux pensées, ce goût fin qui décide des ouvrages d'esprit, cet air naturel & enjoué qui fait le charme de la société.

Attaché à la Cour, & par sa naissance, & par la charge de premier Aumônier, il y porta, & jeune encore, ces manieres polies, que les autres s'efforcent d'y acquérir; il n'eut qu'à se présenter, pour se faire applaudir. La corruption y respecta son cœur: ennemi déclaré de la flatterie, zélé partisan de la vérité; si quelquefois il la paroit de fleurs, ce n'étoit que pour la rendre plus aimable, & pour lui donner plus de crédit en des lieux, où trop souvent elle est regardée comme étrangere. Jamais, peut-être, Courtisan n'eut-il avec son Maître des entretiens plus libres, & en même-tems plus respectueux. Que ne sied-il pas de hazarder, quand tout part d'un fond si louable, & se présente sous une forme si riante?

Associé à nos travaux, combien de fois nous fit-il sentir la solidité de son esprit, & l'étendue de ses connoissances? Il nous aimoit; l'un de ses plus chers plaisirs étoit de commercer avec nous, & si les devoirs qui l'appelloient, ou près de son Roi, ou parmi ses

Diocésains, ont jamais pû lui coûter des regrets, c'eſt en penſant, qu'ils l'arrachoient à la douceur de nos exercices.

Voilà, Monſieur, une légere ébauche de l'homme de Lettres; mais de quels traits peindrai-je le Citoyen?

A conſidérer ce nom par la juſte idée que les Grecs & les Romains y avoient attachée, il renferme ſeul le plus parfait éloge des Héros qu'Athénes & Rome ont le plus exaltés. La définition du vrai Citoyen étoit, ſelon eux, de mettre la grandeur dans la vertu, de ne connoître d'autre gloire, que celle de la Patrie, & de ne trouver de bonheur que dans la félicité publique. Si ce nom peut encore chez les François conſerver toute ſa force, qui jamais, dans toutes ſes acceptions, l'a mieux mérité que M. de Metz?

Suivons-le dans la Province confiée à ſes ſoins, au ſein d'une ville, dont il fut les délices, & dont il ſera toujours l'admiration. Quelle foule de Vertus l'accompagne! tendreſſe pour ſon troupeau, affabilité pour ſes inférieurs, fermeté pour ſes devoirs, fidélité pour ſes amis, attention à leur marquer des égards, ſans vouloir en exiger. Qualités, qui le ren-

diez si aimable, je devrois célébrer tout le pouvoir que vous aviez sur son cœur, & que vous lui donniez sur celui des autres ; mais de plus singuliéres merveilles m'entraînent.

Laissez-moi le contempler à la tête des Citoyens, plus par l'élévation de ses sentimens, que par celle de son rang. Pour avoir part à son amitié & à son estime, c'est assez de contribuer, en quelque sorte à la gloire du Prince, & au bien de la Nation. Son Palais, sa table, ses trésors sont ouverts au mérite de toute espéce. Quel accueil fait-il à ces Guerriers que le service retient sur nos Frontieres, toujours prêts à répandre leur sang pour l'Etat ! Il les recherche avec empressement, il les reçoit avec noblesse, mais sans faste ; s'il se porte à des magnificences, c'est, quand des secours ordinaires seroient trop au-dessous des besoins.

Eh ! sur combien d'objets, en combien de formes, une charité aussi ingénieuse qu'étenduë, trouve-t'elle le secret de se communiquer ! Des Communautés entiéres soûtenues par ses libéralités ; de saints Monastéres, les uns relevés de leurs fatales pertes, les autres enrichis de nouveaux fonds ; des Maisons de refuge, pour reprimer le libertinage, dont l'exem-

ple allarmeroit la Pudeur, & corromproit l'Innocence; des Hôpitaux deſtinés à ces malades que la miſére accable autant qne les infirmités; des Séminaires ouverts à une pieuſe, mais pauvre jeuneſſe dévouée au miniſtére des Autels; autour de cette Place (*a*) dont le nom eſt ſi cher à tout un peuple: de vaſtes Edifices, pour y contenir les troupes dans l'exacte diſcipline, & pour aſsûrer aux habitans la tranquillité domeſtique; quels plus dignes emplois, ſoit de ſes revenus, ſoit même de ſes fonds? Ces dépenſes qui feroient honneur à des Souverains, ne ſont-ce pas autant de Monumens qui éterniſeront la mémoire du dernier des Coiſlins?

C'eſt pourtant cette renommée, c'eſt ce concours de loüanges que ſon cœur redoutoit le plus. Quand ſa main répandoit des largeſſes, quelle attention à ſe cacher! combien de familles infortunées rétablies dans leur ſplendeur! combien de perſonnes de toute condition maintenuës dans leur état par des penſions annuelles! aujourd'hui, dans l'amertume des larmes, elles n'ont d'autre conſolation que de publier ce qu'elles étoient forcées d'enſevelir dans le ſilence, par la crainte d'offenſer leur Bienfaicteur.

Vous avez ſçû, MONSIEUR, faire ſentir, au mi-

(*a*) Place de COISLIN, où ſont bâties les Caſernes.

lieu de tant de Vertus, ce qui leur donne le plus beau luſtre, remontant juſqu'à leur veritable ſource : C'étoit à vous de les rechercher dans le fond d'une Religion, qui, même des moindres actions des hommes, ſçait faire des œuvres dignes de Dieu ; c'étoit à vous de mettre le comble à la gloire de votre prédéceſſeur, comme c'eſt auſſi à vous de nous adoucir ſa perte.

Enfin, MONSIEUR, nous vous voyons dans une place, où nos deſirs vous demandoient depuis long-temps, & lors même qu'il ne nous étoit pas permis de vous y admettre.

Au milieu des applaudiſſements que votre élection nous attire aujourd'hui, ne craignons pas de rappeller les reproches, que vous nous avez fait eſſuyer ; ils vous ont fait honneur, mais ſans nous bleſſer.

Pendant le cours de vos travaux Evangéliques, lorſque nos Temples retentiſſoient de vos louanges, vos Auditeurs ſortant également édifiés des ſaintes verités, & touchés de votre éloquence, ſe plaignoient à nous de ne pas trouver votre nom ſur la Liſte, au nombre de ces fameux Miniſtres de la parole de Dieu, qui ont autant illuſtré l'Académie, qu'inſtruit l'Egliſe : Alors, pour répondre à leurs plaintes, nous étions forcés de citer nos Réglemens,

& nos Uſages. Votre vertu contente de ſe rendre utile, ſans en vouloir d'autre récompenſe, s'étoit renfermée dans une Congrégation, reſpectable à la verité, & qui tant de fois a formé de célébres Prédicateurs, & de ſaints Prélats; mais, où les Statuts de l'Académie Françoiſe ne nous permettent pas de chercher des Confreres; heureuſement pour Elle, comme pour la Religion, celui, que nous avons l'honneur d'appeller notre Protecteur, a écarté les barriéres, qui vous ſéparoient de nous, &, en vous élevant à l'Epiſcopat, nous a mis en droit d'aſſocier votre gloire à la nôtre.

Votre modeſtie, MONSIEUR, vous avoit-elle perſuadé que vous auriez la liberté de vous cacher toûjours dans une retraite? Le pouviez-vous croire, ſous le regne d'un Prince juſte, rémunerateur dn mérite, que la Sageſſe a pris ſoin d'inſtruire, & qu'elle ne ceſſe d'éclairer dans les occupations du Gouvernement? n'eſt-ce pas elle qui lui fait connoître que la Vertu eſt d'autant plus digne des récompenſes, qu'elle les deſire moins; qui lui montre à diſcerner les ſujets & à les honorer des places qu'ils peuvent honorer eux-mêmes; n'eſt-ce pas par les conſeils de cette même Sageſſe, que la Fran-

ce goûte les douceurs d'une longue paix, que les Muſes s'applaudiſſent de la plus glorieuſe protection, & que vous en particulier, MONSIEUR, vous êtes monté à ce rang, où les plus ſignalés talents deviennent plus importants, & à la ſanctification des Peuples, & à l'accroiſſement de la Religion; mais en même temps, combien deviennent-ils honorables à cette Compagnie !

Vous y entrez, MONSIEUR, comme en triomphe, couvert des palmes d'une nouvelle victoire, ſuivi d'acclamations ſi récemment méritées par l'éloge d'un Monarque, qu'il étoit d'autant plus difficile de bien loüer, qu'il offroit plus de différents ſujets de loüanges; mais, qui, indépendament de ſes divers Exploits, ne peut être trop cher à la France, depuis que ſon Sang, uni au Sang de nos Rois, nous a donné le plus vertueux des Princes, & le plus aimable des Maîtres.

Chargé de ſoûtenir la renommée de ces Panégyriques dûs aux plus fameux Perſonnages, vous venez à nous, MONSIEUR, ſur les traces des Poncets, des Fléchiers, des Boſſuets; quelle raiſon de nous applaudir ! quel motif de placer votre nom à la ſuite de ces noms, qui ſont un éternel honneur à l'Académie !

DISSERTATION

Sur la Pompe du Triomphe.

CE que les Auteurs ont écrit touchant les Triomphes, nous en donne une idée si grande que je ne suis pas surpris que les Romains en accordant des honneurs si capables de séduire l'esprit humain, & de lui faire oublier son sort, eussent établi de mettre à la suite du vainqueur, un esclave qui lui crioit sans cesse : *souviens-toi que tu n'es qu'un homme.* En effet si une Couronne ou une Palme accordée à ceux qui se plaisoient à faire voler par la rapidité d'un char la poussiere dans les jeux Olympiques, & à éviter avec adresse un but dangereux, enfloit leur orgueïl, & leur persuadoit qu'ils étoient semblables aux Dieux mêmes

Metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos.

Quels devoient être les sentimens d'un Empereur, ou d'un Général d'armée, qui recevoit les honneurs

du Triomphe, après s'être trouvé à la tête d'une multitude innombrable d'hommes résolus de se sacrifier à son premier commandement, situation assez pareille à celle des Dieux, arbitres souverains de notre vie ; après avoir jetté la terreur parmi les ennemis ; effets ordinaires & faciles de la Divinité, qui se reserve les droits de la vangeance & le pouvoir de la punition ? Il revenoit enfin dans le sein de sa Patrie au milieu des acclamations ; j'ose même dire des adorations des Peuples. Tout contribuoit à persuader à ce vainqueur qu'il étoit Dieu.

Res gerere, & captos ostendere civibus hostes
Attingit solium Jovis, & cœlestia tentat.

C'est sur cet appareil & cette Pompe superbe, qui égaloit les Thrônes des princes de la Terre à celui de Jupiter, que je me suis engagé d'écrire. Je me tiendrai dans les bornes qui m'ont été prescrites, & je me contenterai de dire la maniere dont un Vainqueur étaloit aux yeux de ses Citoyens les ennemis qu'il avoit vaincus, gémissans sous le poids des chaînes, les images des Villes qu'il avoit forcées, les simulachres des Fleuves qu'il avoit subjugués, & les dépouilles qu'il avoit arrachées à tous ceux qui

avoient

avoient osé lui faire résistance dans le cours de ses Victoires.

Ceux de cette compagnie qui ont parlé avant moi, ont découvert l'origine du Triomphe, & l'ont attribué à Bachus. Il semble que le premier Triomphe que je devrois décrire, seroit celui de ce Vainqueur des Indes, qui après ses grandes victoires, fut reçû dans le Ciel, & partagea le sort des Dieux.

Romulus, ô Liber pater & cum Castore Pollux,
Post ingentia facta deorum in templa recepti.

Sidonius Appollinaris en fait une description.

Forte sagittiferas Evan populatus Erythras
Vite capistratas cogebat ad esseda Tigres,
Marcidus ipse sedet curru, madet ardua cervix
Sudati de rore meri, caput aurea rumpunt
Cornua & indigenam jaculantur fulminis ignem.
Cantharus & Thyrsus dextrâ lævâque feruntur,
Bassaridas, Satyros, Panas, Faunosque docebat
Ludere Silenus jam numine plenus alumno.
Corniger inde novi fit Ganges pompa Triumphi,
Affluit hic etiam post perdita cinnama Phœnix
Formidans mortem sibi non superesse secundam.
Succedit captiva cohors quæ fercula Gazis
Fert onerata suis. Ebur hic Ebenusque vel Aurum
Ultima nigrantes incedunt præda Elephanti.

Mais, sans m'arrêter à la description des Triomphes qui ayant quelque chose de fabuleux, ont laissé aux Poëtes une liberté entiére d'ajoûter ou de retrancher des circonstances selon leurs imaginations & les idées qui leur fournissoient une matiére à de plus beaux vers; je m'attacherai à la Pompe d'un Triomphe Romain, & je crois que c'est la seule chose que la Compagnie exige de moi.

Je me servirai pour cela d'une Elégie d'Ovide, où ce Poëte adoucit par une description Poëtique d'un Triomphe, la douleur qu'il a de ne pouvoir s'y trouver; & retrace à son imagination ce qu'il n'est pas permis à ses yeux de contempler. C'est la seconde Elégie du 4e. livre des Tristes. Ce malheureux exilé apprend dans la Scythie par la voix de la Renommée, que Tibere a entrepris la conquête de la Germanie. Il conçoit le presage d'un Triomphe; un desir plus fort de revoir sa Patrie se réveille dans son esprit, & comme un Courtisan devenu plus habile par son infortune, il fait une exacte description de ce Triomphe; il marque une envie démesurée d'être un des Herauts de cette gloire: il veut par là interesser le Vainqueur & l'engager à finir les malheurs qu'il souffre dans son exil.

Jam fera Cæsaribus Germania, totus ut Orbis,
Victa potes flexo succubuisse genu.

J'ai choisi le temps où tout l'Univers se soumettoit à l'Empire Romain pour donner une idée plus grande du Triomphe. Car dans les commencemens de la Monarchie, c'étoit peu de chose. Romulus triompha le premier : voici ce qui en est rapporté.

Exercitum domum reduxit, spolia etiam adducens bello capta. Diisque prædæ primitias consecrans ac multa simul faciens sacrificia, ultimus autem ipse post pompam ibat purpureâ veste amictus coronamque lauro coronatus, & ut dignitatem regiam servaret, curru quadrijugo invectus.

L'armée suivoit en chantant des hymnes, & célébrant les vertus de celui qui l'avoit guidée dans le péril ; les habitans de Rome de tout sexe & de tout âge, sortoient en foule de la Ville, & alloient recevoir dans chaque soldat un protecteur & un vangeur ; ils tenoient des Tables prêtes dans le passage des Troupes, ils leur offroient des raffraichissemens, & eux-mêmes faisant l'office d'esclaves, ils leur présentoient des Coupes & les rempliſſoient de vin, ils les conduisoient ainsi jusqu'au Temple

où tous ensemble ils rendoient graces aux Dieux de la victoire remportée.

Victoriosa legitur & Trophæophora pompa & immolatio quam Romani vocant Triumphum, prima à Romulo instituta, talis fuit. Ætate autem nostrâ sumptuosissima, & insolens, & ad ostentationem potius divitiarum, quam ad virtutis æstimationem decantata omnem prorsus formam exuit priscæ tenuitatis.

Plutarque cependant écrit que ; dans les premiers temps, celui qui triomphoit, entroit dans la Ville à pié ; que tous les captifs qu'il avoit fait, marchoient devant lui ; que ses Troupes le suivoient ; & que c'est ainsi que Romulus fit son entrée. Tullus Hostilius y apporta quelque changement ; & ayant subjugé les Fidénates, & les Sabins, fit son entrée dans Rome porté sur un Cheval blanc. Ancus Martius suivit cet exemple. Mais ensuite Marcus Furius Camillus Dictateur, après la défaite des Veïens, attella quatre chevaux blancs à un char, pour rendre la pompe de son Triomphe plus magnifique. Ainsi, les Romains ayant étendu les bornes de leur empire, s'étant enrichis des dépouilles de leurs ennemis, le luxe qui suit toujours de pareils événemens inventa mille nouveaux

Ornemens, & rendit la Pompe Triomphale le ſpectacle le plus ſuperbe que les yeux puſſent voir, & que la vanité humaine pût déſirer.

Auſſi-tôt que le Senat, qui s'aſſembloit dans le Temple de Bellonne hors de la Ville, proche le champ de Mars pour juger des actions du Vainqueur, l'avoit trouvé digne du Triomphe, toute la Ville étoit en joye.

Plebs pia, cumque piâ lætentur plebe Senatus;
Parvaque cujus eram, pars ego nuper, Eques.

Si toutes les Fêtes publiques excitent la joye; celle du Triomphe devoit le faire plus généralement: il n'y avoit point de famille particuliere qui n'y fut intereſſée; un Pere y triomphoit dans ſon fils, une femme ſacrifioit pour le retour de ſon Epoux, une fille alloit joindre ſes applaudiſſemens, & ſes cris d'allegreſſe aux loüanges que l'on donnoit ou à ſon Pere, ou à ſes Freres: le ſang, l'amitié, le devoir tout engageoit les habitans de Rome à prendre part à la gloire ou de leurs parens, ou de leurs amis, ou de leurs protecteurs.

Cumque nuribus pro ſoſpite Livia nato

Munera det meritis sæpe datura deis,
Et pariter matres & quæ sine crimine Castæ
Perpetuâ servant virginitate focos.

Avant que de commencer la marche du Triomphe, le Vainqueur paré de la robe Triomphale, couronné de lauriers dont il portoit encore une branche dans la main, assembloit ses soldats, les haranguoit, & non content de leur donner les loüanges qui leur étoient duës, il les enrichissoit de presens, il leur donnoit des piéces d'or, de petits boucliers du même métal; aux uns des couronnes d'or, aux autres des couronnes d'argent, selon le péril qu'ils avoient affronté, ou la victoire qu'ils avoient emportée. Après cela le Vainqueur montoit dans un Char en forme de Tourelle trainé par quatre chevaux blancs, eux-mêmes ornés de branches de Laurier; tous les Temples étoient ouverts, parés de fleurs, & l'encens y fumoit de toute part.

Altaque velentur fortasse Palatia sertis,
Thuraque in igne sonent, inficiantque diem.

Les passages mêmes de la ville étoient parés, & le Peuple avec des robes blanches inondoit le Cirque & les autres places, par où la Pompe du

Triomphe devoit passer. Ce n'étoit de tous côtés que des amphithéatres, où les Dames, les enfans, les vieillards, & tous ceux que la bienséance & l'âge empêchoit d'augmenter la foule qui s'opposoit à la marche de la Pompe, étoient placés; pour contenter leurs avides regards de la vuë du Vainqueur, & des Rois captifs qu'il traînoit à sa suite.

Ergo omnis poterit populus spectare Triumphos
Cumque Ducum titulis Oppida capta leget
Vinctaque captivâ Reges Cervice gerentes
Ante coronatos ire videbit equos.
Et cernet vultus aliis pro tempore versos
Terribiles; aliis immemoresque sui:
Quorum pars causas, & res, & nomina quæret;
Pars referet, quamvis noverit ipsa parum.

Tout le Senat en corps alloit au devant du Vainqueur jusqu'aux portes de la ville: alors plusieurs hommes armés pour ce ministére, faisoient écarter la populace, & laissoient un chemin libre à la Pompe. Le Sénat en commençoit la marche, & tournoit ses pas vers le Capitole. Après le Sénat, marchoit une foule de joüeurs de flûte, & de toute sorte d'instrumens, qui, se mêlant au bruit des Trompettes & des Clairons, faisoient des con-

certs dignes de cette Pompe Guerriere. On voyoit paroître des Chars remplis de dépouilles, de Coloſſes, de Statuës, de plans de villes aſſiégées, de Tours, de Châteaux, de Montagnes, de Lacs, de Simulacres qui repréſentoient des Fleuves, des Provinces, & des Empires.

Hic lacus, hic montes, hæc tot caſtella, tot amnes,
Plena feræ cædis, plena cruoris erant.
Cornibus hîc fractis, viridi male tectus ab ulvâ
Decolor ipſe ſuo ſanguine Rhenus erit.
Crinibus en etiam fertur Germania paſſis,
Et ducis invicti ſub pede mœſta ſedet.
Collaque Romanæ præbens animoſa ſecuri
Vincula fert illâ quæ tulit arma manu.

On y voit encore l'or, l'argent, les richeſſes que les armées victorieuſes avoient conquiſes; les armes, les épées, les arcs, les traits des Nations ſubjuguées, qui ſembloient jettés au hazard, mais qui rangés avec adreſſe, formoient, ſur pluſieurs Chars, des Trophées à la gloire du Vainqueur.

Après tout cet appareil marchoient les victimes deſtinées au ſacrifice : c'étoit ordinairement des bœufs dont les cornes dorées brilloient encore de fleurs & de bandelettes : ils étoient conduits par

plusieurs Sacrificateurs, dont les uns portoient les Haches, les Couteaux sacrés; & les autres, les Coupes & les vases d'or, & toutes les choses nécessaires. Le nombre des victimes n'étoit point fixé, il dépendoit de la richesse & de la magnificence de celui qui triomphoit; il étoit souvent augmenté par la liberalité des amis du Vainqueur, qui ayant fait des vœux pour la prospérité de ses armes, s'en acquitoient le jour de son Triomphe, c'est ce que nous pouvons conjecturer par les vers d'Ovide.

Candidaque adductâ collum percussa securi
Victima purpureo sanguine tingat humum;
Donaque amicorum templis promissa Deorum
Reddere victores Cæsar uterque paret.

Les Chars des Rois Captifs, & de leurs généraux d'armée marchoient après chargés de leurs armes, de leurs sceptres, de leurs couronnes, de leurs diadèmes, & de toutes les marques de leurs dignités. Ces Rois mêmes avec leur famille, leurs Courtisans accablés de chaînes, nouvelles victimes de la vanité du Vainqueur, suivoient celles qui étoient destinées aux Autels des Dieux; leurs filles & leurs femmes y paroissoient éplorées: mais

les hommes moins foibles se contentoient de baisser la tête, & de cacher de leurs cheveux leur visage, & la honte que leur défaite y avoit imprimée : c'est ce qui augmentoit la curiosité du peuple qui s'empressoit de les voir, & de s'informer de leur sort.

Is, qui Sidonio fulget sublimis in ostro,
Dux fuerat belli : proximus ille duci,
Hic, qui nunc in humo lumen miserabile figit,
Non isto vultu, cum tulit arma, fuit:
Perfidus hic nostros incluſit fraude locorum,
Squallida promissis qui tegit ora comis.

Il y en avoit quelques-uns plus courageux qui montroient encore de la fierté, & qui laissoient voir que la fortune plutôt que le courage les avoit abandonnés dans le combat, qu'ils avoient pû perdre la liberté sans perdre leur vertu.

Ille ferox & adhuc oculis hostilibus ardens
Hortator pugnæ Consiliumque fuit.

Ensuite le Vainqueur dans un char avec un habit de pourpre, & une Couronne de Laurier, à travers la foule du peuple qui battoit des mains, au

bruit de pluſieurs inſtrumens, & au milieu des acclamations des ſoldats, & quelquefois auſſi de leurs railleries, le Vainqueur, dis-je, par des chemins ſemés de fleurs, alloit en Pompe au Capitole offrir le ſacrifice à Jupiter.

Hos ſuper in curru, Cæſar, victore veheris
Purpureus populi rite per ora tui.
Quaque ibis manibus circum plaudere tuorum
Undique jactato flore tegente vias.
Tempora Phœbeâ lauro cingetur : ïoque
Miles, ïo magnâ voce, Triumphe, canet.
Ipſe ſono, plauſuque ſimul fremituque canentum
Quadrijugos cernes ſæpe reſiſtere equos.
Inde petes arcem delubra faventia votis,
Et dabitur merito laurea vota Jovi.

Au tour du char de celui qui triomphoit, marchoient des Licteurs avec des Faiſceaux & des Haches couronnés de lauriers. Le nombre n'en étoit pas toûjours le même : un Préteur ou un Propréteur en avoit ſix, un Conſul douze, un Dictateur, ou un Empereur vingt-quatre. Les Muſiciens avoient tous des Couronnes de fleurs ſur la tête. Il y avoit auſſi un bouffon parmi eux qui faiſoit pluſieurs geſtes & pluſieurs contorſions ou pour exciter le peuple

à rire, ou plûtôt pour insulter les vaincus. L'esclave qui étoit placé dans le char du Vainqueur lui tenoit sur la tête une couronne d'or enrichie de pierreries, & lui crioit : *Respice post te, hominem memento te.* Quelquefois les parens du Vainqueur montoient dans le char avec lui ; on y voyoit ses fils, quelquefois même ses filles, ses neveux ; ceux qui ne le touchoient pas de si près, tenoient les brides des chevaux, & les conduisoient. Toute l'armée en ordre suivoit le char, & tous les soldats étoient couronnés de Lauriers, & portoient dans leurs mains le prix de leur courage, qu'ils avoient reçû de leurs chefs. Avant que d'arriver au Capitole, le Vainqueur ordonnoit que l'on mit en prison une partie des captifs, & que l'on immolât l'autre. Ce qui s'executoit. Cependant en arrivant au Capitole, le Vainqueur se voiloit la tête, en attendant que l'on vînt lui annoncer que le chef des ennemis ne vivoit plus. Je crois qu'il vouloit marquer par là que c'étoit malgré lui qu'il ordonnoit la mort de ceux qu'il avoit soûmis : ensuite il entroit dans le Capitole, consacroit sa couronne à Jupiter, & après la cérémonie du sacrifice, il invitoit le Senat, & les principaux de ceux qui l'avoient suivi à un festin

magnifique. Quelques auteurs aſsûrent que c'étoient les Magiſtrats qui invitoient celui qui avoit triomphé, à un repas, & que pour réprimer l'orgueïl que les honneurs reçûs pouvoient lui inſpirer, ils faiſoient aſſeoir à côté de lui un eſclave. A la fin du repas ils le reconduiſoient chez lui au ſon des flûtes & de pluſieurs inſtrumens. Caïus Duillius, Conſul en 493. défit la flotte des Carthaginois, & fut le premier de tous les Romains qui obtint le Triomphe Naval. On lui erigea une Colomne avec une inſcription, c'étoit une de ces Colomnes qu'on nommoit *Roſtratæ*, à cauſe des proües de navires dont elles étoient ornées. Il y a des Auteurs qui diſent que l'on accorda à Duillius en reconnoiſſance de ſa victoire, la prérogative de ſe faire conduire à ſon logis au ſon des flûtes, & à la lumiere des flambeaux, quand il auroit ſoupé en ville. *Tite Liv. Caius Duillius Conſul adverſus claſſem Pœnorum proſpere pugnavit, primuſque omnium Romanorum ducum Navalis victoriæ duxit Triumphum; ob quam cauſam ei perpetuus honos habitus eſt: ut revertenti à Cœnâ tibicine canente funale præferretur.*

Aurelius Victor, en parlant des hommes illuſtres, dit la même choſe. *Conceſſum eſt ut, prælucente funali,*

& præcinente Tibicine à cœnâ publicè rediret.

Ciceron aſsûre que ce Duillius, par l'autorité que ſon Triomphe ſur les Carthaginois, ennemis les plus redoutés des Romains, lui donnoit, s'étoit emparé de cette Pompe Triomphale, qu'aucun particulier n'avoit euë juſques là. *Caïum Duillium qui Pœnos primus devicerat redeuntem à cœnâ, ſæpe videbam puer : delectabatur crebro funali & tibicine quæ ſibi nullo exemplo privatus ſumpſerat : tantum licentiæ dabat gloria.* Florus dit la même choſe. *Non contentus unius diei Triumpho, per vitam omnem, ubi à cœnâ rediret, prælucere funalia, præcinere ſibi tibias juſſit, quaſi quotidie triumpharet.*

DISSERTATION

Sur la Chaſſe des Anciens.

DE tous les amuſemens & occupations des hommes, il n'y en a preſque point eu de plus recommandable que la Chaſſe : les Philoſophes même l'ont regardée comme un objet digne de leurs reflexions, & de leurs loix ; ils ont établi ſur cela des mœurs, & une infinité de bienſéances.

Platon a regardé toutes les ruſes & ſubtilités de la Chaſſe comme autant de moyens de nerver cette force qu'il appelle divine *Andreias Teias* : il ne veut point qu'on ſe repoſe ſur les lacets, les toiles, & autres piéges ; il n'admet que la courſe & l'arc. Le Chaſſeur qui n'a pour but que l'exercice de la force, eſt ſacré ſelon lui. C'eſt ainſi qu'il en parle dans ſon Traité des Loix.... *Oportet ut legiſlator quæ in venatione laudanda ſunt laudet, quæ contra, vituperet ad juventutis exercitationem. Congrua deinceps laus & vituperatio venationis conſcribi poteſt ut quæ meliores animos juvenum facit. Utinam vos, ô cariſſimi, numquam ma-*

rinæ venationis hamique cupiditas capiat, nec omnino aquaticorum animalium die ſive etiam nocte per otioſam venationem ſagena capundorum, nec piraticæ amor per Maria venatores hominum iniquos atque atroces vos faciat. Non laude digna habetur quæ in labores remiſſione fit, & retibus laqueiſque non conſtantis animi viribus ferarum domat impetum. Sola ergo quadrupedum venatio illa reſtat omnibus optimas, quæ equis, canibus, corporis viribus agitur.

Ce Philoſophe ne recommandoit rien tant à la jeuneſſe que la chaſſe avec les modifications qu'il admet; il traitoit le reſte de brigandage.

Xénophon, dans l'idée qu'il a eue d'un Prince accompli, regardoit la chaſſe comme un des moyens les plus puiſſans pour former les hommes à la guerre à commencer par le Général : on apprend, ſelon lui, parlà à ſe lever matin, à ſoutenir le froid & le chaud, la ſoif & la faim : on s'accoutume à la legereté, & on s'embaraſſe peu des chemins impraticables; on ſe fait au péril, & la valeur s'éprouve. C'eſt là le plaiſir de la jeuneſſe qui a ſon utilité, & qui non ſeulement ne l'écarte point d'une infinité de choſes auxquelles elle doit s'appliquer, mais contribue encore à une meilleure ſanté, perfectionne la vûe & l'ouie, & éloigne

éloigne les inconveniens de la vieilleſſe.

C'eſt à un exercice ſi noble, que Scipion fut redevable de ſa gloire. Æmilius, ſelon Polibe, crût qu'il ne pouvoit amuſer plus utilement la jeuneſſe, & le jeune Scipion ayant toujours chaſſé tant que l'armée victorieuſe demeura dans la Macédoine, il en remporta un goût pour la chaſſe qu'il conſerva long-tems, cet exercice ayant comme développé en lui toutes les grandes qualités pour la guerre; elle ſervit enſuite de délaſſement à toutes les grandes actions qui l'éléverent ſi fort au-deſſus des autres.

Confecto autem bello, Lucius Æmilius eam exercitationem quæ in venando eſt, convenientiſſimam juventuti ratus eſſe, & venatores regios conciliant Scipioni & omnem venandi licentiam ei conceſſit. Qua ille accepta rex prope modum ſibi eſſe viſus totum illud tempus qua legiones poſt victoriam in Macedonia perſtiterunt in eo conſumpſit. Atque interim præclarum aliquid & ad memoriam inſigne agere numquam deſiſtens, præſtantiorem reliquis gloriam eſt adeptus.

Le même exercice occupa la jeuneſſe de Mithridate, il fut longtems à habiter les forêts & les montagnes; ſans connoître d'autre toict que le ciel; il eſſaya à vaincre les Romains ſur les animaux, & il

apprit à être à l'épreuve des injures de l'air, auſſi-bien que du poiſon. Voici ce que nous en apprend Juſtin. *Timens deinde ne inimici, quod veneno non potuerant, ferro peragerent, venandi ſtudium finxit: quo per ſeptem annos neque urbis, neque ruris tecto uſus eſt; ſed per ſilvas vagatus, diverſis montium regionibus pernoctabat aſſuetus feras curſu aut fugare, aut perſequi; cum quibuſdam etiam viribus congredi. Quibus rebus & inſidias vitavit, & corpus ad omnem virtutis patientiam duravit.*

Horace qui ſçavoit juſqu'où alloit la paſſion de la chaſſe, *venator teneræ conjugis immemor*, fait un des devoirs de l'amitié de la complaiſance qu'il faut avoir pour ceux qui aiment la chaſſe aux dépens même de ſes inclinations. Cédez, dit-il, aux volontés careſſantes d'un ami riche, toutes les fois qu'il mettra ſa vénérie en campagne; levez-vous en diligence, laiſſez-là vos Muſes chagrines & ſauvages qui vous font vieillir & ſécher: allez manger votre part du gibier que l'on aura pris avec beaucoup de peine. La chaſſe eſt un exercice fort en vogue parmi les Romains; elle n'eſt pas même inutile à la réputation, à la ſanté & à la vigueur du corps, principalement à vous, Lollius, qui pouvez paſſer les chiens à la courſe, &

terraſſer les ſangliers : ajoutez à cela que vous ſçavez manier les armes de la meilleure grace du monde.

Tu cede potentis amici,
Lenibus imperiis, quotieſque educet in agros
Ætolis onerata plagis jumenta caneſque ;
Surge & inhumanæ ſenium depone camænæ ;
Cænes ut pariter pulmenta laboribus empta,
Romanis ſolemne viris opus, utile famæ
Vitæque & membris, præſertim cùm valeas, &
Vel curſu ſuperare canem, vel viribus aprum
Poſſis : adde virilia quod ſpecioſius arma
Non eſt, qui tractet.

Si la chaſſe eſt regardée comme l'image de la guerre, on peut dire qu'elle en a été le prélude, & qu'il y a eu des Chaſſeurs avant qu'il y eut des Conquerans. Cette impétuoſité de l'eſprit humain plus vive dans les premiers hommes que la raiſon & la ſociété n'avoit point encore formés, ſe jetta d'abord ſur les animaux ; & quoique l'homme ait eu raiſon de regarder comme une choſe néceſſaire à la vie, le maſſacre de tant de différens animaux, peut-être que dans les premieres expéditions de la chaſſe, il y a eu de ſa part plus de férocité que d'induſtrie.

Tel fut Nembrod, dont l'Ecriture parle ainſi.

Chus engendra Nembrod qui commença à être puissant sur la terre, il fut violent Chasseur devant le Seigneur ; delà est venu, ajoute le Texte sacré, ce proverbe : *Violent Chasseur comme Nembrod devant le Seigneur.* Il apprit, dit saint Chrisostôme, à tuer les hommes en tuant les bêtes : & la fureur de la chasse le mena à usurper le premier une domination tirannique. Cela revient à l'expression de Platon, qui appelle Chasseurs d'hommes, *Venatores hominum*, tout ce qui ne se porte à la chasse que par un esprit de férocité.

Les premiers hommes, songeant à mettre à profit tout ce qu'ils trouverent sur la terre, de toutes les choses qui leur parurent à leur usage, rien ne les frappa plus que les animaux. Les uns s'apprivoiserent naturellement, & les autres eurent besoin d'être domptés. La férocité dans les uns, & la légéreté dans les autres, les mirent d'abord à couvert de l'insulte & de l'entreprise des hommes ; mais comme il y eut de grands inconveniens à les laisser dans cette liberté naturelle ; on se fit une nécessité de les poursuivre, & de les chercher à main armée : on ne mit d'abord que la force en usage, & je ne sçai quelle vertu brutale.

Omnis in armis,
Spes fuit, & nudâ silvas virtute movebant
Inconsulti homines vitaque erat error in omni.

Grotius.

Le péril, la nécessité, l'expérience, la raison & le progrès continuel ordinaire dans toutes les choses de la vie, firent bientôt trouver aux hommes le moyen d'assujettir toute sorte d'animaux : de-là tant de différentes armes & instrumens de chasse.

Retia rara, plagæ latoque venabula ferro,
Tum laqueis captare feras & fallere visco,
Inventum & magnos canibus circumdare saltus.

Quelques-uns de ceux qui ont cherché l'étimologie du mot de *Venari*, *chasser*, le font venir de *Vena*, veine d'or ou d'argent, ou source d'eau. Ils ont trouvé au moins quelque ressemblance dans le soin de chercher une chose cachée dont la découverte étoit le fruit de la peine que l'on avoit pû prendre, & devenoit un attrait pour le travail : *à venis indagandis aut nomen, aut saltem similitudo est. Hæc voluptatem quæ capti laborem non defugerent adhibuit.*

Quelques-uns en ont attribué l'heureuse invention à Dercile l'Arcadien.

Arcadium ſtat fama ſenem quem Mœnalus autor,
Et Lacædemonicis primum vidiſtis amictæ;
Per non aſſuetas metantem retia valles,
Dercilon.

Il y a de l'apparence que c'eſt lui, dont Virgile a parlé ſous le nom d'Ariſtée.

Arcadii memoranda inventa magiſtri,
Paſtor Ariſtæus fugiens Pœnæia Tempe.

Tout ce qui eſt arrivé à Dercile ſe rapporte parfaitement à Ariſtée. Selon le Poëte Grotius, Dercile mérita par ſa juſtice & ſa piété toutes les inſpirations de la Déeſſe de la chaſſe.

Haud illo quiſquam ſe juſtior egit;
Aut fuit in terris Divûm obſervantior alter.
Ergo illum primis nemorum Dea finxit in annis,
Auctoremque operi dignata inſcribere magno,
Juſſit adire ſuas & pandere gentibus artes.

Ariſtée mérita auſſi par ſa juſtice & ſa vertu d'être placé dans les Aſtres, & comme fils d'Apollon mérita plus particulierement les graces & le choix de la Déeſſe.

Xénophon avoit dit la même choſe de Chiron : τὸ μὲν εὑρημα τῶν Θεῶν ἄγραι καὶ κύνες ἔδωσαν καὶ ἐτίμησαν τοῦτῳ Κείρωνα διὰ δικαιότητα.

Si l'invention des armes qui ſervent à la chaſſe, eſt un préſent des Dieux & une récompenſe particuliere de la juſtice des hommes, que ne devons-nous point conclure de la Doctrine des Poëtes en faveur de la chaſſe ? N'avons-nous pas lieu de penſer que les plus grandes vertus habitent particulierement les forêts ; du moins, ſelon quelques-uns, le ſilence de la chaſſe donne quelquefois lieu à l'eſprit de s'élever ; *ipſumque illud ſilentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta.* Minerve, ſelon Pline, habite les montagnes auſſi-bien que les forêts : *Non Dianam magis montibus quam Minervam inerrare.* C'étoit-là enfin où ſe tenoit l'Ecole des Héros ; ils portoient dans les camps cette acquiſition qu'ils avoient faite d'adreſſe, de prudence, & de valeur ; & ils ont quelquefois dû à ces premiers exercices l'honneur de leurs victoires, & la conſervation des Etats. *Olim hæc experientia juventutis, hæc voluptas erat, his artibus futuri duces imbuebantur.*

REFLEXIONS

Snr l'Origine du Luxe des Romains.

J'Ai crû qu'il ne seroit pas hors de propos de rechercher l'origine de ce luxe si prodigieux, qui s'étoit répandu dans l'esprit de ces Maîtres de la terre, & qui fut seul la cause de la décadence de cet Empire si florissant, à qui toutes les autres Nations s'étoient soumises. Le sort, que les Romains ont éprouvé, justifie le sentiment de Platon qui dans l'établissement de la République, vouloit en bannir les richesses & la pauvreté; » les richesses, disoit-il, » nous portent insensiblement au luxe & à l'oisiveté; & » la pauvreté nous engage dans une vie sordide & » souvent criminelle; une fortune médiocre, dit Ju» venal, faisoit regner la chasteté parmi les femmes » Romaines, & le travail assidu fermoit l'entrée de » leurs maisons à tous les vices; mais nous éprou» vons maintenant les maux d'une trop longue paix. » Le luxe plus cruel que les armes d'Annibal, s'est

» répandu dans Rome, & vange l'univers dont elle » s'eſt rendu maîtreſſe.

En effet Carthage, qui vouloit lui diſputer la gloire de donner des Loix à tout le monde, lui inſpiroit une noble émulation, ſource de ſageſſe, de courage & de toutes ſortes de vertus.

Ce n'eſt point ſans raiſon que l'on donne au premier des Scipions, l'avantage d'avoir ouvert le chemin à la grandeur Romaine, & que l'on accuſe le dernier de l'avoir ouvert au luxe : ſi-tôt que Rome eut diſſipé la cainte qu'elle avoit de Carthage, qu'elle eut anéanti l'eſpoir de cette Rivalle ſi ſuperbe, les Romains d'un cours précipité s'éloignerent de la vertu, introduiſirent une nouvelle diſcipline ; ils quitterent le travail pour s'abandonner à un long repos, & ayant mis bas les armes ; ils ne ſongerent plus qu'aux voluptés où les porterent l'exemple des Nations qu'ils avoient ſubjuguées ; je ne ſçai s'il n'auroit pas mieux valu que Rome eut fait moins de conquêtes, que d'aller par la force de ſes armées ſoumettre des Nations étrangeres, dont, par une contagion ſecrette, elle contractoit tous les vices. Heureuſe ſi, en pillant leurs richeſſes, elle n'en avoit pas imité le luxe & les débauches.

De tous les Peuples que Rome soumit à son ambition, ceux de l'Asie lui furent les plus funestes. Ciceron met cette partie du monde au-dessus de toutes les autres par la fertilité de ses campagnes, & la variété de ses fruits. Ses habitans sont éclairés & artificieux, mais paresseux, lâches & efféminés, & enfin plus propres à obéïr & à servir qu'à combattre & à commander.

Il semble que ce soit un ordre de la Nature que les climats les plus fertiles produisent des hommes lâches, & que les mêmes terres ne puissent produire à la fois & des fruits excellens, & des Guerriers courageux; soit même que le ciel y contribue, il arrive souvent que ceux qui en respirent l'air quelque tems, s'abandonnent à la molesse, & oublient leur premiere vertu; c'est pour cela que la ville de Sparte qui obéïssoit aux Loix sévéres de Licurgue, défendoit, selon Valere Maxime, que ses citoyens regardassent l'Asie, de peur qu'ils n'en prissent les mœurs, car il est bien plus difficile de passer du luxe à la vertu, que de la vertu au luxe, qui ne se présente à l'esprit que sous une figure agréable & riante.

Lucius Scipion, frere de Scipion l'Affricain, ayant

triomphé d'Antiochus, soumit l'Asie aux Romains. Ce fut la défaite de ce Roi qui causa la ruine de la République ; l'Armée victorieuse apporta dans Rome les vices & la molesse des vaincus. Justin fait une peinture des troupes d'Antiochus ; c'étoit plûtôt un appareil de nôces que de guerre. Il y avoit moins de soldats armés que de Cuisiniers & de Comédiens ; il y avoit une si grande abondance d'or, que les moindres soldats fouloient aux pieds un métal pour lequel les autres Peuples combattoient, le fer à la main : tout ce qui servoit à leur cuisine étoit de pur argent, & il sembloit qu'avec cet équipage, ils alloient à un festin, & non pas à un combat : les Romains, s'étant emparés des trésors de tous ces peuples, revinrent dans leur ville, & ne s'occuperent plus qu'à se parer des dépouilles qu'ils avoient acquises par leur valeur : de-là cette magnificence surprenante de leurs maisons, de leurs ameublemens & de leurs tables : l'éclat qui environnoit les riches, commença d'eblouir les pauvres & leur rendit l'état où ils se trouvoient honteux ; c'est ce qui fit dire à Juvenal que le plus grand malheur de la pauvreté, étoit de rendre les hommes ridicules.

Nil habet infelix paupertas durius in se,
Quam quod ridiculos homines fecit.

Ce que Platon avoit donc prévû dans l'établiſſement de ſa République, arriva dans celle de Rome. Les richeſſes porterent les uns au luxe & à l'oiſiveté, & la pauvreté engagea les autres au crime; on commença d'établir ces maximes pernicieuſes que nous trouvons partout dans les Auteurs.

Unde habeas quærit nemo, ſed oportet habere. Juven.

O cives, cives, quærenda pecunia primùm;
Virtus poſt nummos. Horat.

Perſonne ne s'informe d'où vous ſont venues vos richeſſes; mais il faut en avoir : Citoyens, ſongez d'abord à chercher de l'argent, & ne vous attachez à acquerir la vertu qu'après avoir amaſſé des richeſſes. Les Gouverneurs que l'on envoyoit dans les Provinces, n'appliquoient leurs ſoins qu'à s'établir une fortune brillante ſur les débris des peuples malheureux qu'ils opprimoient; c'étoit à leurs crimes qu'ils devoient ces jardins délicieux, ces ſales magnifiques, ces tables délicates, ces tableaux, ces ſtatues de prix qui forçoient la populace à leur porter envie; les Magiſtrats, qui dans les premiers tems

de la République ne rendoient la justice que par l'amour de la Justice même, commencerent à chercher d'autres récompenses. Properce eut raison d'appeller ce siécle, le siécle d'or. L'or s'attiroit tous les honneurs, l'amour même se laissoit attirer par son éclat; la bonne foi le fuyoit, & la justice étoit venale.

Voilà ce que les richesses de l'Asie produisirent: les Grecs avant les Romains en avoient éprouvé le péril, nous le voyons dans un Discours que fait à Alexandre un certain Hermolaüs homme illustre, qui ayant été maltraité par ce Conquerant fit une conspiration contre lui; Alexandre l'ayant découverte, le fit venir, & comme il lui demandoit, que vous ai-je fait pour vous forcer à ce crime: Hermolaüs entre autres choses, lui fit ce reproche; vous faites marcher à votre suite trente mille mulets chargés d'or, & les soldats qui vous ont acquis un si grand butin ne peuvent montrer pour leurs récompenses que des plaies qui ne sont pas encore bien fermées: vous nous avez livrés aux Barbares, & vous avez renoncé aux mœurs de votre pays, pour prendre les inclinations, la discipline, le luxe, & la vie de ceux dont nous sommes devenus les maîtres:

ce n'eſt plus le Roi de Macédoine, mais le Roi de Perſe que nous avons voulu maſſacrer ; & par droit de guerre, nous vous pourſuivons comme un deſerteur & un révolté.

Les Grecs, qui avoient puiſé ce luxe dans l'Aſie, y ajouterent encore des rafinemens ; & les Romains, qui l'emprunterent de l'un & de l'autre peuple, ſçurent l'art de les ſurpaſſer. L'on ne peut trop approuver ce que Tite-Live fait dire à Caton : nous avons ſubjugué la Gréce & l'Aſie remplies de tous les attraits de la volupté ; nous avons porté nos mains avides ſur les tréſors des Rois ; je crains que toutes ces choſes ne nous ayent plus pris, que nous ne les avons priſes. Toutes les autres paſſions qui ont affoibli les Romains, ont eu la même ſource, je veux dire leurs victoires : lorſque Marcellus ſe fut rendu maître de la Sicile, il apporta des tableaux & des ſtatues qui donnerent une fureur aux Romains d'en poſſéder de ſemblables. Le même Caton s'écrioit : que les tableaux apportés de Syracuſe ſont funeſtes à cette ville ! je vois que tout le monde admire ces riches ornemens de Corinthe & d'Athènes, & les préférent à nos Dieux qui ne ſont que d'argile ! c'eſt après la conquête de la Gréce que Rome introduiſit ces Gymnaſes, qui,

si nous en croyons Juvenal, ne servoient qu'à amolir les habitans. Ce Poëte toujours irrité s'écrie : ô Romulus, ce peuple rustique qui te doit la naissance, s'occupe d'exercices indignes, & porte à son col l'indécence des Coliers, marques de sa victoire. C'est des Grecs que les Romains ont imité le luxe dans les repas ; d'où leur est venu cet usage de commencer à boire à la nuit, & d'attendre le jour en bûvant ? c'est sans doute de la Gréce. Boire à grands verres, réjouir son génie à force de vin, étoit appellé par les Romains boire à la Grecque ; cette loi que l'on prononçoit dans les festins : que ceux qui ne veulent point boire s'éloignent de nous, au rapport de Ciceron dans ses Tusculanes, avoit été portée par les Grecs. Ces couronnes voluptueuses, ces essences, & ces parfums dont les Romains se couvroient, ont eu leur naissance dans l'Ionie dont les peuples, abandonnés aux délices, y cherchoient tous ces raffinemens ; ce sont eux-mêmes qui ont donné l'exemple de ces danses dont Horace fait un crime aux Romains dans cette Ode admirable, où il leur dit : que leurs défaites sont la punition de leurs vices. Il leur reproche que leurs jeunes filles apprennent la danse & les postures des Ioniens ; que dis-je, les femmes trou-

voient même dans la Langue Grecque, qu'elles apprenoient avec soin une nouvelle ressource pour la volupté; elles y trouvoient des termes plus propres pour exprimer leurs passions déréglées. Enfin les Romains, par le commerce qu'ils eurent avec la Gréce, prirent même des inclinations plus pernicieuses, & qui forçoit les honnêtes gens à ne pouvoir plus souffrir la ville de Rome, devenue toute Grecque, & à s'écrier avec Juvenal: l'argent funeste nous a apporté les mœurs des Etrangers, & corrompu la vertu de notre siécle par leur luxe honteux.

DISSERTATION

DISSERTATION

Sur les Cérémonies nuptiales des Anciens.

LE celibat, qui dans le Chriſtianiſme eſt un état de perfection, étoit regardé bien differemment parmi les anciens & ſur tout parmi les Grecs : les Legiſlateurs qui ſongeoient à rendre la Grece la plus floriſſante nation du monde, propoſoient des récompenſes pour ceux qui donneroient le plus de citoyens à leurs villes : ils attachoient la honte & même des peines à l'état de ceux qui, renonçant au mariage, ſembloient devenir inutiles à leur Patrie.

Licurge par une loy defendoit à ceux qui gardoient le celibat, de ſe trouver aux jeux & aux ſpectacles & il les condamnoit dans la rigueur même de l'hyver à paroître nuds-pieds dans les places publiques. Cette loy étoit déja établie chez les Juifs. Ils avoient chez eux des fêtes appellées *Nudipedalia*, où ils donnoient en ſpectacle dans un équipage aſſez triſte, ceux qui avoient pris le parti de ne point

ſe marier. Il y a apparence que Licurge avoit emprunté delà ſes ordonnances.

Platon ne ſe contentoit pas d'inviter ſes citoyens au mariage ; c'étoit un crime ſelon lui de différer trop à s'y engager. Celui qui étoit parvenu juſqu'à trente-cinq ans ſans ſe marier, ne pouvoit ni poſſeder les charges, ni parvenir aux honneurs de la Republique : outre les vûës que ces grands politiques avoient de rendre la Grece floriſſante dans les arts & redoutable dans la guerre par le grand nombre de ſes habitans, ils eſtimoient encore qu'il y avoit une raiſon naturelle de ſe perpetuer ; que nous ne tenons pas la vie des Dieux comme un ſimple préſent, mais comme un dépot au profit de la poſtérité ; & que nous devons tous à la ſociété ce que nous avons reçû de la nature.

Quelque envie cependant qu'euſſent les Grecs que chacun ſe mariât, il étoit défendu de s'allier avec des étrangers. C'étoit un mariage illégitime. Les enfans qui en naiſſoient étoient appellés, μιξελληνες : *Hybridæ* : cette politique étoit raiſonnable, & fut la ſource de cet amour de la patrie que les Grecs firent éclater en tant d'occaſion. Lorſqu'ils paſſoient dans les regions étrangeres, il n'y avoit aucune

conſidération de la nature, qui pût retenir leur courage ni arrêter le cours de leurs victoires. C'eſt ſans doute ce qui avoit donné lieu à des alliances plus criminelles & que le droit naturel condamne lui-même.

Dans Athènes les loix permettoient aux freres d'épouſer leurs ſœurs, & Solon permettoit aux femmes qui n'avoient point eu d'enfans d'avoir recours aux parens de leurs maris. Si nous en croyons même Plutarque dans la comparaiſon qu'il fait de Numa avec Licurgue, un mari qui avoit eu pluſieurs enfans de ſa femme pouvoit la ceder à un autre qui vouloit devenir pere de famille, & il ne regardoit une femme que comme un héritage, ou un champ qu'il pouvoit ceder pour un temps à un ami. Voilà juſqu'où l'eſprit de la loy porta le deſir de remplir la Grece d'habitans.

Le reſpect que les Grecs avoient pour le mariage avoit jetté dans les fêtes nuptiales cette pompe & ces cérémonies que la Grece affectoit particuliérement. Avant que de célébrer les nopces, il y avoit un jour deſtiné pour les fiançailles *Sponſalia*, où ſe traitoient ordinairement les *conventions*. C'étoit en quelque ſorte le jour de l'achapt, *Coemptio*. La femme étoit ſujette dèslors à la puiſſance

& autorité du mari ; elle entroit avec lui en communauté de biens. Dans cet achapt mutuel on ſe donnoit par forme ſeulement un certain nombre d'eſpéces ou monnoies & cette coutume a paſſée juſqu'à nous. Il y avoit chez les Romains une autre maniére de s'engager, & qui, ce ſemble, étoit ſujette à une infinité d'inconveniens. On faiſoit mutuellement l'eſſai de l'eſprit, & de l'humeur. Il n'étoit pas permis d'abandonner le lit nuptial tout le long de l'année, & ſi une fois on s'en étoit éloigné pendant trois nuits, on avoit la liberté de prendre ſon parti. C'eſt alors que le mérite devenoit néceſſaire, pour ſoûtenir une paſſion qui tombe, faute de déſirs, & que l'on avoit beſoin de tous ces agrémens qui ne dépendent point de la beauté, pour ſe fortifier contre l'ennui de ces biens dont l'eſperance nous ſeduit & qui ſe décredite par la poſſeſſion. Cet uſage avoit commencé dans le temps de l'enlevement des Sabines. Chez les Romains on s'engageoit encore par confarréation, *confarreatione* : c'étoit une cérémonie inſtituée par Numa, qui ſe faiſoit avec un gâteau de froment par le grand Pontife & le Prêtre de Jupiter. C'étoit par-là que les mariés prétendoient rendre leur union inviolable ;

ils ne laiſſoient pas de la rompre quelquefois, & leur divorce s'appelloit diffarréation. Cette cérémonie étoit particuliére aux miniſtres de la Religion, qui ne pouvoient ſe marier que par confarréation, ni perſonne obtenir cette prêtriſe qui ne fût procréé d'un ſemblable mariage. Tibére, dit Tacite, propoſa d'élire un Prêtre de Jupiter & de faire une nouvelle loy ſur ce ſujet. Il dit que c'étoit autrefois la coutûme de nommer trois Patriciens dont les Peres euſſent obſervé dans leur mariage la cérémonie de la confarréation & d'en choiſir un des trois. Cette cérémonie dans la ſuite fut negligée. Trois choſes, ſelon le même Auteur, avoient contribué à l'abolition de cet uſage. Le peu de religion des hommes & des femmes, les difficultés de la cérémonie même & la perte de la puiſſance paternelle, d'où ſortoit celui qui acqueroit cette Prêtriſe.

Les autres cérémonies étoient aſſez conformes aux nôtres. L'Epoux pour gage de ſa foi donnoit un anneau : c'eſt ainſi que Juvenal en parle dans la ſixiéme ſatire, où il condamne le deſſein que ſon ami Poſthumus avoit de ſe marier.

Conventum tamen & pactum & ſponſalia noſtra
Tempeſtate paras, jamque à tonſore magiſtro
Pecteris & digito pignus fortaſſe dediſti.

Celui qui devoit dreſſer les articles du contrat arrivoit & après lui ceux qui prenoient les augures.

Veniet cum ſignatoribus auſpex.

Les Anciens étoient fort ſcrupuleux à choiſir le temps & les jours deſtinés aux cérémonies du mariage ; ils regardoient cet engagement comme le plus important au bonheur & au repos de la vie. Et ſi dans les moindres entrepriſes qu'ils faiſoient ils conſultoient les Augures, quels ſoins ne devoient-ils point prendre dans un jour qui regloit la deſtinée de la vie?

La célébration du mariage avoit ſa ſaiſon & ſes jours permis : le mois de May étoit un mois funeſte, ſoit que ſe rencontrant entre le mois d'Avril conſacré à Venus & le mois de Juin conſacré à Junon, on ait crû à propos d'avancer ou de reculer pour ſe trouver dans un temps de faveur & deſtiné à un culte plus particulier de deux Divinités qui préſident au mariage ; ſoit que ce mois ſe paſsât dans l'obſervation des plus grandes cérémonies de la Religion, & (*a*) que les Prêtres de Junon affectâſſent une triſteſſe qui

(*a*) Plutarque dans ſes queſtions.

paſſoit juſques dans leur habillement, ou ſoit enfin que l'oblation des morts qui eſt placé dans ce mois-là ne convînt guéres à l'eſpéce de ſacrifices qu'exigent les Dieux du mariage.

Les jours des Calendes & des Ides étoient des jours interdits à cet égard. C'étoit, ſi on en croit Macrobe dans ſes Saturnales, parce que, ces jours-là toutes les voïes de fait étoient défenduës, & que la loy qui ne permettoit d'uſer d'aucune violence avoit enveloppé dans ſa défenſe les mouvemens même de la paſſion; c'eſt ce même temps dont parle Ovide dans le VI. Liv. des Faſtes.

Hanc ego cum vellem genero dare tempora tœdis,
Apta requirebant quæque cavenda foren.
Tunc mihi poſt ſacras monſtratur Julius Idas,
Utilis & nuptis, utilis eſſe viris.

Le temps, où la Lune étoit dans ſon plein, étoit le temps que les Grecs croyoient le plus heureux pour les mariages. Clitemneſtre dans l'Iphigenie d'Euripide demande à Agamemnon quand il veut célébrer le mariage de ſa fille, & il lui répond quand la lune ſera dans ſon plein: il y avoit des acclamations pour les fiançailles mêmes, la premiere

étoit ἐυτυχὼς, feliciter : Auſſi-tôt que les conventions étoient ſignées, les parens & les amis qui étoient aſſemblés repetoient ſouvent ce mot qui ſembloit donner de favorables préſages aux mariés. Enſuite ils faiſoient tous un repas que l'on nommoit *Repotia*. On ſe faiſoit des preſens les uns aux autres ; & quelquefois on diſtribuoit des piéces d'or & d'argent, où le portrait de la mariée étoit frappé. Hymeneus étoit le Dieu qui chez les Grecs préſidoit aux mariages. Cette dénomination eſt priſe d'Ὁμονοεῖν, qui ſignifie demeurer enſemble, ou avoir le même ſentiment. On repreſentoit l'Hymen ſous la figure d'un jeune homme blond, qui tenoit un flambeau allumé d'une main & de l'autre une couronne de roſes : on le croyoit fils de Bacchus & de cette Venus celeſte Ἀφροδίτη Οὐρανία dont Herodote & Pauſanias font mention ; ce qui ſe trouve appuyé par ce paſſage de Catule.

Collis ô Heliconeî
Cultor Uraniæ genus.

Cela peut auſſi s'entendre de la Muſe Uranie, & c'eſt en effet le ſentiment le plus commun qu'Hymeneus étoit fils d'une Muſe. C'eſt ainſi que l'a crû

Claudien qui fait une peinture de ce Dieu dans l'Epithalame de Palladius. Venus au milieu des amours s'en dort dans un lieu écarté ; elle eſt reveillée par une douce harmonie, elle ſe leve & demande aux Amours qui l'environnent ce qu'eſt devenu Hymeneus.

Hymenæon & omne
Agmen & innumeros Hymenæon poſcit amores:
Hunc muſâ genitum legit Cytheræa ducemque
Præfecit thalamis nulli junxiſſe cubile
Hunc ſine, nec primas fas eſt attollere tædas.

Le reproche qu'elle lui fait marque encore ſon origine.

maternis numquam ſatiabere donis,
Dedit muſarum ſtudio nimiumque parentis
Æmule?

Mais voici une origine d'Hymeneus plus ſimple & plus naturelle. Hymeneus, ſelon quelques-uns, étoit un jeune homme d'Athénes, qui dans cet âge où l'on ceſſe d'être enfant ſans pouvoir encore paroître homme, étoit d'une ſi grande beauté que ſous des habits de femme il en conſervoit aiſément la reſſemblance. Une jeune fille d'une naiſſance illu-

ſtre fut touchée de ſa beauté, & Hymeneus de ſon côté en devint éperduement amoureux : mais, comme il étoit d'une condition inférieure, il n'oſoit eſperer de l'épouſer. Cependant les difficultés qui combattoient ſa paſſion ne ſervoient qu'à l'irriter d'avantage, il l'aima ſans autre eſperance que ſur la providence de l'amour ; ſa beauté & ſon déguiſement favoriſoient ſa paſſion. La fortune ſe rangea de ſon parti & le vangea de la nature qui lui avoit donné une naiſſance vile. Un jour que cette jeune fille avec d'autres filles de ſon âge & pluſieurs Dames d'Athenes célébroient ſur les bords de la mer la fête de Cerès Eleuſine, des Pirates les enleverent. Hymeneus qui paroiſſoit une femme aux yeux des raviſſeurs fut enlevé comme les autres. Les Pirates aborderent dans une Iſle écartée. Ils crurent qu'après une priſe ſi importante ils devoient ſe livrer à la joie & à la débauche de la table. Mais à la fin du repas, comme ils étoient accablés de vin & de ſommeil, Hymeneus ſecondé de ces femmes qu'animoit le deſir de recouvrer leur liberté égorgea tous les Pirates. Il crut qu'une telle action pouvoit ſervir ſon amour. Il laiſſa dans l'Iſle toutes les femmes qu'il avoit délivrées & ſe rendit à Athenes où il fit ſes condi-

tions avec les parens des captives. Il leur demanda pour leur rançon d'épouſer la perſonne qu'il aimoit, il en obtint l'aveu, & l'épouſa : ce mariage fut ſi fortuné, que dans tous ceux qui furent célébrés depuis on invoqua toûjours le nom d'Hymeneus, dont les Grecs firent enſuite un Dieu.

Les Romains avoient une autre invocation: Lorſqu'ils enleverent les Sabines, ler ſoldats de Talaſſius jeune homme d'une grande conſidération dans Rome & un des premiers chefs des Romains enlevoient une fille d'une beauté ſinguliere, on leur demanda à qui ils reſervoient cette proye. Comme ils craignoient qu'on ne leur fît quelque violence pour la leur ravir, ils s'écriérent tous que c'étoit pour Talaſſius, ce qui tint en reſpect tous ceux que la beauté de cette fille pouvoit tenter : & c'eſt delà, dit Tite-Live, que les Romains ſe ſont toûjours ſervi depuis du nom de Talaſſius, comme les Grecs de leur Hymeneus.

Le jour des nopces, on paroit la mariée avec beaucoup de ſoin, on la revêtoit de pluſieurs ornemens myſtérieux, dont Plutarque a parlé dans les conſeils qu'il donne ſur le mariage ; on lui mettoit une Couronne de fleurs, ou d'herbes ſacrées qu'elle-

même avoit cueillis & telle que Catule invite le Dieu d'Hymeneus de la prendre.

Cinge tempora floribus
Suave olentis amaraci.

Chez les Romains, on partageoit sa chevelure en six boucles ou tresses avec le fer d'un javelot. Sans entrer dans les mystéres de ce nombre ni dans les idées des Pithagoriciens sur cela, je remarquerai avec Plutarque que l'on se servoit du javelot ou lance soit par rapport à l'enlevement des Sabines qui se fit à main armée, soit qu'on ait voulu insinuer par-là à la jeune épouse qu'il falloit mépriser tout autre ornement que ceux de la vertu ; ou que l'engagement qu'elle contractoit ne pouvoit se rompre que par la force des armes, soit enfin qu'on eût égard à la divinité qui présidoit le plus particuliérement au mariage, je veux dire Junon à laquelle le javelot ou lance étoit particuliérement consacré.

La mariée demeuroit voilée dans la maison de ses parens jusqu'au commencement de la nuit, que l'époux suivi de ses parens venoit la chercher : Avant lui, personne n'avoit la liberté de la voir, & c'eût été blesser sa pudeur que d'oser l'entreprendre. Ce voile

s'appelloit *flammeum*. Il étoit violet, c'eſt la couleur qui convient aux amans.

Nec tinctus violis pallor amantium.

Mais de tous les ornemens qui ſervoient aux mariées, le plus remarquable étoit une ceinture myſterieuſe appellée *Ceſtus*, elle étoit faite de laine. Le nœud qui l'attachoit s'appelloit *Herculanus* du nom d'Hercule. Qui ne ſçait que les travaux de ce Heros n'ont pas eu tous pour objet la défaite des monſtres & le chatiment des Tirans. L'époux ſeul pouvoit dénoüer cette ceinture myſterieuſe.

Quod Zonam poſſet ſolvere Virginem.

Catule dans un autre endroit en parle ainſi au Dieu de l'hymen.

Te ſuis tremulus parens
Invocat, tibi Virgines
Zonula ſolvunt ſinus.

Une main infidelle délioit quelquefois cette ceinture.

Caſtaque fallaci Zona revincta manu.

Elle avoit cependant la puiſſance de remettre dans le devoir les Dieux mêmes.

Ut Martis revocetur amor, ſummique Tonantis
A te Juno petit Ceſton & ipſa Venus.

C'eſt cette ceinture de Venus, dont les Poëtes font de ſi grands éloges : ils diſent que Momus n'y avoit pû rien condamner : Apulée l'appelle *Baltheum veneris*, c'étoit ſon bouclier & les armes avec leſquelles elle pouvoit tout vaincre. Lucien, dans ſes dialogues des Dieux, dit qu'au jugement de Paris on ordonna à Venus de quitter ſa ceinture, de peur qu'elle ne lui ſervît à ſéduire ſon Juge.

L'Epoux recevoit la mariée de la main de ſa mere. C'eſt cet uſage qui dans l'Iphigenie de Racine donne lieu aux plaintes de Clitemneſtre,

Qui moi ? que remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé je ne l'acheve pas;
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide
Je refuſe à l'autel de lui ſervir de guide ?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
Et qui préſentera ma fille à ſon Epoux?
Quelle autre ordonnera cette pompe ſacrée ?

Enſuite l'époux lui ôtoit ſon voile. Lorſque la mariée étoit dévoilée, chacun venoit lui faire des complimens ſur les charmes de ſa perſonne. La beau-

té & la mediocrité des agrémens, tout étoit confondu par la flatterie & l'on étoit toujours belle le jour de ſes nopces.

Nulla fœmina pulchrior
Clarum ab Oceano diem
Viderit venientem.
Talis in vario ſolet
Divitis domini hortulo
Stare flos Hiacinthinus.

Mais ces louanges étoient interrompuës par les mouvemens d'impatience qui prenoient à l'aſſemblée en faveur de l'Epoux. Les vœux des amis précipitoient le jour; on étoit las de l'appareil du ſacrifice, & on demandoit la victime.

Sed moraris, abit dies;
Prodeas nova nupta.

Quelquefois les amis étoient occupés à eſſuyer des larmes honorables que la pudeur faiſoit couler.

Ingenuus pudor
Flet quod ire neceſſe ſit.

Soit qu'il y ait dans la joie une ingenuité de ſentimens qui nous tire des larmes, ſoit qu'aux appro-

ches d'un engagement auſſi ſerieux que celui du mariage, & ſur le point de perdre la liberté dont le déſir eſt ſi naturel à l'homme, la nature ſe trouble d'elle-même & excite en nous je ne ſçaiquelle douleur qu'il eſt difficile de démêler.

Trois jeunes garçons parens des deux côtés ſe chargeoient du ſoin de la conduire à la maiſon de l'époux. L'un marchoit devant elle qui portoit un flambeau, & les deux autres lui donnoient la main. Les parens & les amis ſuivoient. Des joueurs de flutes & d'autres inſtrumens l'accompagnoient & de temps en temps on entendoit les acclamations de tout ce cortége.

Les anciens reconnoiſſoient un Dieu qui preſidoit à cette nouvelle marche, *Deus domiducus*. On prioit ce Dieu d'être favorable & d'écarter tous les mauvais préſages qui pouvoient ſe trouver en chemin.

Après l'avoir conduite au Temple où l'on offroit un ſacrifice & où les époux ſe juroient une foy mutuelle, elle marchoit dans le même appareil à la maiſon de l'époux. En approchant, elle obſervoit de ne point toucher le ſeuil de la porte, ce qui étoit parmi les Grecs ſuperſtitieux le plus ſiniſtre augu-

re

re qui pût arriver, & la moins vive avoit accoutumé de le franchir avec légereté.

En entrant les parens & les amis avoient grand ſoin de ſe jetter ſur le flambeau que l'on portoit devant la mariée : ils s'en emparoient, & ſe hâtoient de l'éteindre. Ce flambeau avoit donné lieu à une ſuperſtition aſſez ſinguliére. On croyoit que ſi la femme le cachoit ſous le lit nuptial, ou ſi le mari l'éteignoit dans un tombeau, c'étoit une marque aſſurée d'un veuvage très-prochain. Les chants d'allegreſſe ceſſoient, lorſque l'épouſe entroit au logis de l'époux, & faiſoient place aux bons mots & aux plaiſanteries ; on y recitoit ſouvent des vers que l'on croyoit avoir la vertu d'arrêter tous les charmes & faſcinations : cet uſage regnoit plus chez les Romains que chez les Grecs. La plûpart de ces vers s'appelloient *Feſcennins*. La Comedie devenuë plus reglée & plus polie avoit banni les vers Feſcennins. Ce langage licentieux ſe rejetta dans les nopces, où il ſe ſaiſit de toutes les choſes qui pouvoient être ſuſceptibles de traits vifs & malins.

Nec diu taceat procax
Feſcennina locutio.

Catulle & Virgile ont parlé d'un usage assez particulier: On jettoit des noix à une troupe d'enfans.

Tibi ducitur uxor,
Sparge, marite, nuces.

Cet usage étoit ordinaire aux Grecs : c'est ce qu'ils appelloient κατακύσματα. On croit que cette cérémonie n'étoit inventée, que pour faire souvenir l'époux que toutes les occupations du mariage sont sérieuses, qu'il faut renoncer à tous les amusemens & aux jeux de l'enfance, designés par ces présens frivoles. Le passage de Perse appuye cette opinion, lorsque voulant blamer les vains amusemens de la vieillesse, il dit :

Nucibus, facimus quæcumque, relictis.

On donne à cet usage une raison différente ; on dit que l'époux ne faisoit jetter des noix à une troupe d'enfans que l'on rassembloit, que lorsque lui & l'épouse disparoissoient, & pour exciter un bruit qui pût favoriser la vivacité de son amour : c'est ainsi que dans la Crete les Coribantes frappoient sur des boucliers, pour empêcher que les cris du petit Jupiter ne pussent parvenir jusqu'aux oreilles de Saturne.

Il y avoit cinq principales Divinités qui préſidoient aux mariages, Jupiter, Junon, Venus, la douce Perſuaſion, & Diane. Auſſi étoit-ce la coutume d'allumer cinq flambeaux à toutes les nopces. Deux autres Divinités étoient particulierement revérées comme Dieux du mariage, *Pilumnus* & *Manturna*. La ſuperſtition des Romains avoit multiplié les Divinités à proportion de tous les incidens du mariage & de tous les momens de cette premiére journée, par laquelle on entroit dans le plus grand de tous les engagemens. Une Déeſſe appellée *Virginenſis* aidoit au mari à délier la ceinture de l'épouſe ; le ſens en étoit myſterieux. Pluſieurs autres Divinités ſubalternes étoient appellées à la célébration du myſtére. L'épouſe, pour ſe rendre de l'Autel dans la chambre nuptiale, paſſoit de main en main par les ſoins & ſous les auſpices d'une infinité de Dieux, dont quelques-uns étoient cenſés ne la point abandonner, & ſe chargeoient de fonctions dont la bienſéance ne permet pas le détail.

Plutarque en parlant du concours de ces Divinités à l'égard du mariage, nous en donne une image très-agréable. Il met en mouvement ſur cela Venus, les Graces, Mercure & la Perſuaſion. C'étoit

ſous de pareilles figures que les Anciens ont voulu apprendre aux hommes que l'amour, l'enjouement, le goût, la raiſon, le tour d'eſprit inſinuant, ou plûtôt cette aimable ſimplicité qui naît de la ſageſſe & de l'innocence des mœurs, étoient des liens auſſi forts que le devoir même.

Il y a dans Claudien un endroit de l'Epithalame de Palladius, où le Poëte après avoir loué ſon heros ſur la vertu de ſes Ancêtres, ſur ſon propre courage, & fait un long détail de ſes conquêtes militaires, lui dit que celles de l'amour demandent d'autres ſoins.

Neu tu virtute paternâ
Confidas juvenis : non eſt terrore domanda,
Sed precibus placanda tibi.

On conduiſoit la mariée dans ſon appartement : des Dames d'un certain âge étoient chargées de ce ſoin. Il ſemble qu'elles traitoient la choſe ſerieuſement, & faiſoient de bonne foy une dépenſe d'avis & d'inſtructions peut-être aſſez ſuperfluës.

Vos, bonæ ſenibus viris
Cognitæ breve fœminæ,
Collocate puellulam.

C'eſt alors que les acclamations redoubloient, le mariage avoit les ſiennes auſſi bien que le triomphe.

Io hymen, hymenæe io
Io hymen, hymenæe.

On donnoit auſſi à la bonne mine de l'époux les louanges que l'on avoit données à la beauté de la femme, comme ſi les Dieux euſſent vû avec complaiſance de pareils engagemens, & que pour les rendre plus doux, ils euſſent pris ſoin de relever les agremens perſonnels du mari auſſi bien que les graces de l'épouſe.

Marite, ita me juvent
Cœlites, nihilominus
Pulcher es, neque te Venus
Negligit.

Enfin de jeunes filles avoient ſoin de fermer les portes de l'appartement, & chantoient l'Epithalame, ou les vœux ordinaires pour le plaiſir & la durée d'une union qui venoit de faire le ſoin des Dieux & des hommes.

Claudite oſtia virgines,
Luſimus ſatis: at boni
Conjuges, bene vivite.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Tragédies, Balets, Opera, &c. de feu M. DANCHET : je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 12 Juin mil ſept cent cinquante.

DE CAHUSAC.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé JEAN-AUGUSTIN GRANGÉ, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Oeuvres diverſes de M. Danchet*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires ; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de

notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe ou par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contreſcel deſdites préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de l'expoſer en vente le Manuſcrit qui aura ſervi de Copie à l'Impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoûtée comme à l'o-

riginal ; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à Verſailles le treiziéme jour du mois de Juin l'an de grace mil ſept cens cinquante-un, & de notre regne le trente-ſixiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré, enſemble la Ceſſion ci-deſſus, ſur le Regiſtre 12 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 635. *fol* 495. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 20 *Août* 1751.

Signé, LE GRAS, *Syndic.*

Jai cedé à MM. ROBUSTEL & LE LOUP, chacun un quart dans le préſent Privilége, pour en jouir conjointement avec moi, ſuivant les conventions faites entre nous. Fait à Paris ce 18 Août 1751. GRANGÉ.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans le quatriéme Volume.

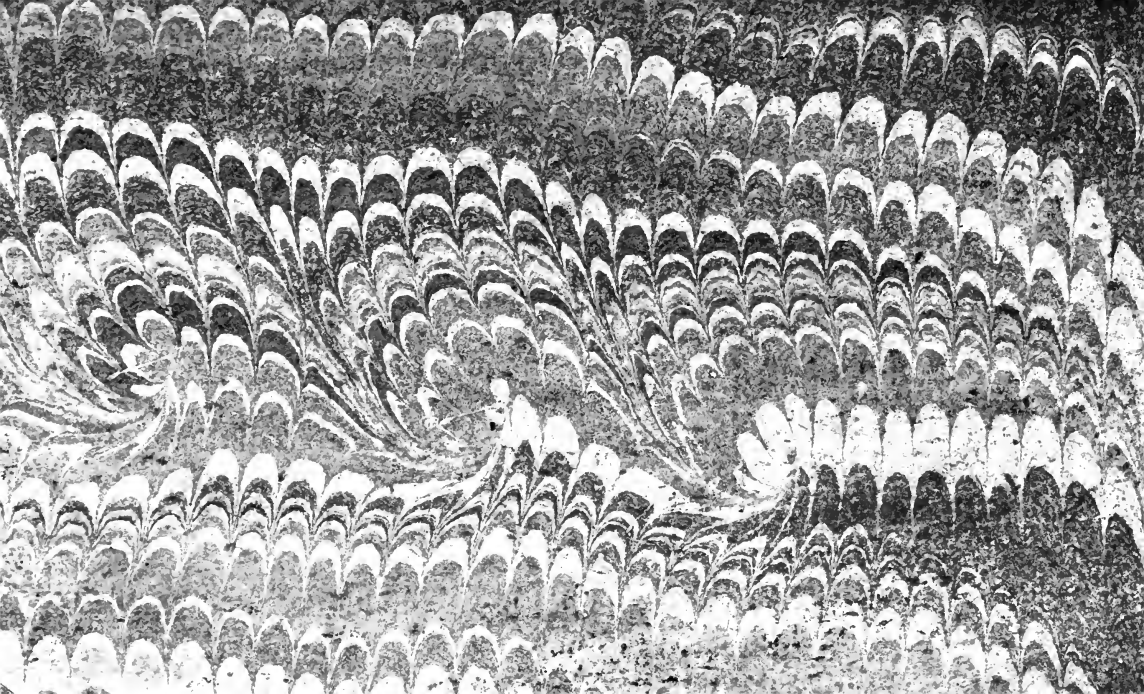
Invitation aux Muſes, Poëme. Page 1
La Nayade des Thuilleries, Poëme. 6
La France & la Religion. 10
Ode *aux Citoyens de Paris.* 12
Vers *ſur le jour de la naiſſance de S. M.* 15
Vers *ſur la convaleſcence de S. M.* 16
Epître *de Madame de Barbezieux à Madame la Ducheſſe du Maine.* 17
Salut *de Madame la Ducheſſe du Maine à Madame de Barbezieux.* 19
La Sultane Gauloiſe à Aureng-Zeb. 22
Billet *de Madame d'Artagnan à Madame la Ducheſſe du Maine.* 25
Chanſon pour Madame la Ducheſſe du Maine. 27
Traduction de la piece de Santeuil intitulée SALPETRIA. 28
——*du* poeta mulctatus à Muſis. 33
——*de la deſcription de* Germini. 37
——*de* quo more recitandæ ſunt horæ canonicæ à clericis. 41

Traduction de vers Latins. 46
La force de l'Exemple. 47
Epître *à M. Poultier.* 50
Envoi de la piece precedente à Mlle D. M. 53
Epître *de Mlle Maupin au Comte d'Alb.* 54
Vers *écrits de Bourbon.* 56
Ode *à M. Pavillon.* 57
Metamorphose de M. Pavillon en Rossignol. 60
Vers *à M. D. M.* 63
Bouquet, *pour la fête de Madame D.* 66
Ode *sur les plaisirs de la Campagne.* 68
Ode *à Madame d'Herouville.* 70
Lettre de Lutin à sa sœur Lutine. 73
Le Moineau, à Madame D. 76
Vers *sur Dodo.* 77
Sur la maison de Villevrad. 81
Epître *à M. D. P.* 83
Vers *à M. Pecquet.* 84
A M. D. Controleur General. 85
Epître *à M. Jacquier.* 90
Sur la fête de M. Beranger. 94
A M. Falconet, Medecin. 95
Epigramme. 96
Autre, *contre un Poëte satirique.* 97
Autre *sur l'envoi d'Ovide.* 97
Chanson. 98
Autre, *contre un Poëte licentieux.* 99
Envoi de la Tragédie de Cyrus au Duc de Vendôme. 100
Epigramme, *contre l'Abbé Abeille.* 102
Impromptu *de Madame D.* 102

Reponſe *à l'Impromptu.* 103
Cantatille *ajoutée à Thetis & Pelée.* 104
Fonctions attribuées aux neuf Muſes. 105
Lettre *à M. Gros de Boze.* 106
Lettre *à M. Bignon, Avocat General du Grand Conſeil.* 109
Lettre *à M. D.* 113
——*à M. de la Porte, Intendant de Moulins.* 118
CANTATES.
Hébé. 121
Les heureux Epoux. 124
Silene. 126
Achille oiſif. 129
La diſpute de l'Hymen & de l'Amour. 132
L'Iſle de Delos. 134
Le tombeau de Clorinde. 137
Le Bal. 139
POESIES LATINES. 142
DISCOURS *de réception à l'Académie Françoiſe.* 188
——*En réponſe à celui de M. de S. Aignan.* 198
——*Sur la remiſe des prix de l'Académie à l'année ſuivante.* 201
——*En réponſe à celui de M. l'Evêque de Vence.* 211
DISSERTATION *ſur la pompe du Triomphe.* 223
——— *ſur la chaſſe des Anciens.* 239
——— *ſur l'origine du luxe des Romains.* 248
——— *ſur les cérémonies nuptiales des anciens.* 257

Fin de la Table du quatriéme & dernier Volume.

55



PQ
1972
D2
1751
t.4

Danchet, Antoine
Theatre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY